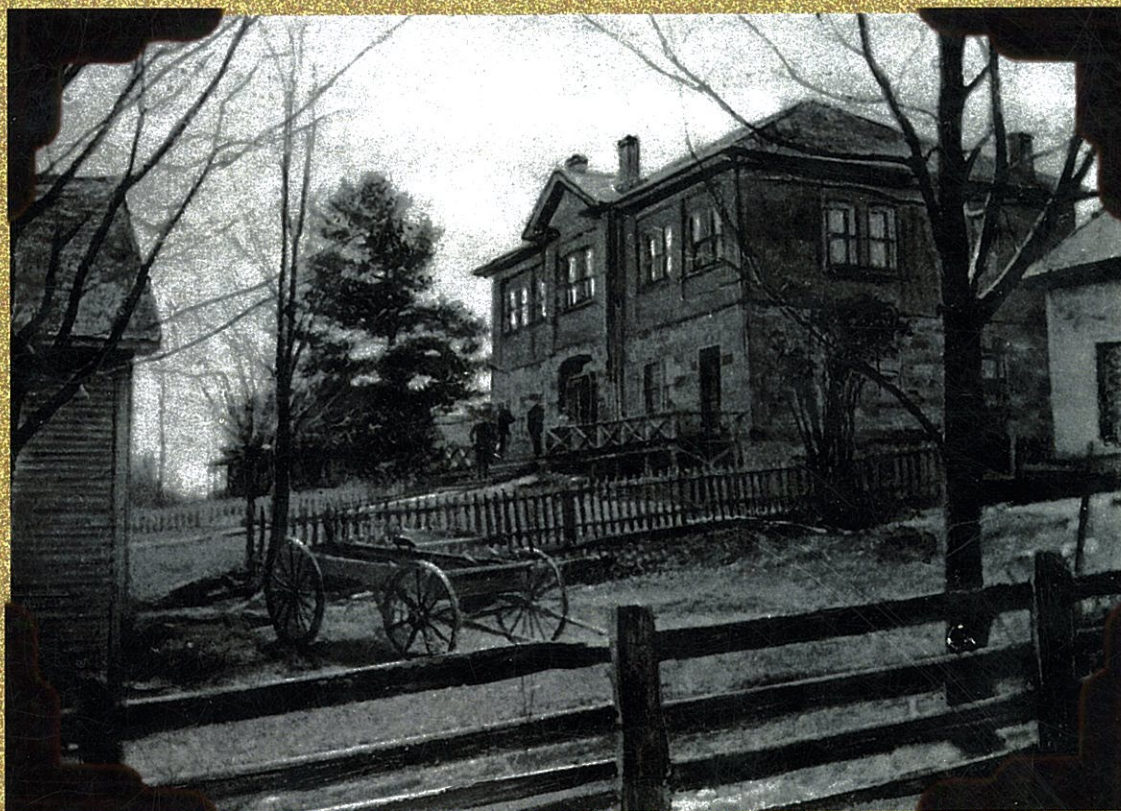


Les annales du comté de Mégantic



par
Dugall McKenzie McKillop
1902

Traduction libre par
Denise Bourbeau Marcoux

Les Éditions Histoire Québec
Collection Société de généalogie et d'histoire
de la région de Thetford Mines

71.4575
158a.Fb

941.4575
M158a.F6

G

14649.

**Les annales du
comté de
Mégantic**

par
Dugall McKenzie McKillop
auteur d'une méthode de
Sténographie et Dactylographie

Traduction libre par
Denise Bourbeau-Marcoux
2008

Les Éditions Histoire Québec

Collection Société de généalogie et d'histoire
de la région de Thetford Mines



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

McKillop, Dugald McKenzie

Les annales du comté de Mégantic

(Collection Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines)

Traduction de: Annals of Megantic County, Quebec.

ISBN 978-2-89586-058-7

1. Mégantic (Québec : Comté) - Histoire. 2. Mégantic (Québec : Comté) - Mœurs et coutumes. 3. Mégantic (Québec : Comté) - Généalogies. I. Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines. II. Titre.

FC2945.M39M3314 2010

971.4'575

C2010-941246-X

Publié par :

Les Éditions Histoire Québec

A/S Fédération des société d'histoire du Québec

4545, av. Pierre-De Coubertin

C.P. 1000, succursale M,

Montréal (Québec) H1V 3R2

Tel : (514) 252-3031

Sans frais : 1-866-691-7202 (au Québec seulement)

Fax : (514) 251-8038 a/s « Histoire »

Courriel : fshq@histoirequebec.qc.ca

Page couverture : Bureau d'enregistrement Inverness

Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Collection François Gamache

Montage : Stéphane Hamann

Imprimé sur les presses du Cégep de Thetford

Droit d'auteur ©2010

ISBN : 978-2-89586-058-7

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Droits d'auteur et droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) (514) 288-1664 ou (800) 717-2022

licences@copibec.qc.ca

AVANT-PROPOS

Note de l'auteure

Pour ne pas la dénaturer, je n'ai pas cherché à faire une traduction littéraire de l'œuvre originale. Je n'ai pas cherché non plus à supprimer les nombreuses répétitions rencontrées durant la lecture. J'ai tout au plus éliminé quelques poèmes qui n'avaient de valeur que celle d'exprimer les sentiments personnels de l'auteur.

Le but de mon travail de traduction était de faire ressortir l'importance de cet ouvrage du point de vue de l'histoire pour des lecteurs qui ne maîtrisent pas la langue anglaise.

Denise Bourbeau Marcoux

Notes explicatives

Suite à de nombreuses demandes de la part de nos membres et de plusieurs chercheurs, la Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines a confié le mandat à M^{me} Denise Marcoux d'effectuer la traduction française du volume : « Annals of Megantic County ».

Cet ouvrage est une traduction libre du volume : « Annals of Megantic County » de Dugal McKenzie McKillop, publié par D. McGillop, Lynn, Mass, en 1902.

Les photographies du volume original n'apparaissent pas toutes dans ce document. La Société s'est permise d'apporter quelques ajouts (photos, cartes et textes) pour le plus grand plaisir de nos lecteurs.

La Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines remercie M^{me} Denise Bourbeau Marcoux pour son travail colossal de traduction ainsi que M^{me} Cléo Baker pour la correction des textes.

Pour tout renseignement supplémentaire, vous pouvez nous contacter :

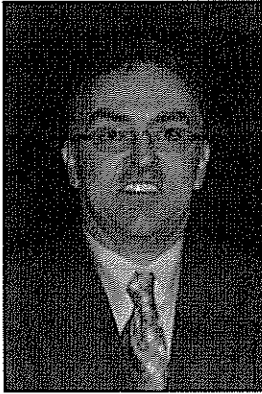
Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines (SGHRTM).
671, boul. Frontenac Ouest
Thetford Mines (Québec) G6G 1N1
Tel : (418) 338-8591 poste 231
Courriel : sghrtm@cegepth.qc.ca

Bonne lecture,

Ghislaine Gervais, directrice générale

BIBLIOTHÈQUE
Cégep de Thetford

Mot du président de la Société de généalogie
et d'histoire de la région de Thetford Mines



La Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines est heureuse de vous offrir la version française du volume « Annals of Megantic County ». Cette traduction est un exemple des services offerts par votre Société pour répondre aux besoins des chercheurs. La diffusion du patrimoine écrit sous forme de répertoires de données, baptêmes, mariages, sépultures et annotations marginales ou de revues « Le Bercail », est l'une de nos priorités. Une meilleure connaissance de notre histoire régionale engendre un sentiment de fierté et d'appartenance à notre coin de pays.

Tout au long de votre lecture, vous découvrirez tout le chemin parcouru par un peuple, qui courageusement a surmonté tous les obstacles d'une transplantation et s'est adapté à leur nouveau coin de terre. De plus, il ont apporté la richesse de leur culture, de leur langue et de leur foi ce qui nous aide à comprendre leurs mœurs et leur comportement. Nombreux parmi eux n'ont pas hésité à participer activement aux destinées de leur comté, ce qui fut un outil de développement pour la région.

En terminant, je tiens personnellement à remercier Madame Denise Marcoux pour les nombreuses heures consacrées à la traduction de cet ouvrage. Son bénévolat est un atout précieux pour le développement de la Société.

Bonne lecture,

A handwritten signature in cursive script, reading "Dany Tanguay".

Dany Tanguay GRA, président



Table des matières

Chapitre I	Le duc avait ses plans.....	1
Chapitre II	La traversée.....	4
Chapitre III	L'arrivée en Amérique.....	8
Chapitre IV	Souvenirs d'antan.....	12
Chapitre V	Ce qui aurait pu arriver.....	14
Chapitre VI	Nouveau site Hamilton.....	19
Chapitre VII	Les débuts.....	22
Chapitre VIII	Vie religieuse et domestique.....	26
Chapitre IX	Les voisins et leurs transactions.....	29
Chapitre X	D'autres pionniers d'Aran et d'ailleurs.....	32
Chapitre XI	Recensements et incidents.....	35
Chapitre XII	Notes personnelles.....	40
Chapitre XIII	Églises et écoles.....	44
Chapitre XIV	Les premiers cimetières.....	49
Chapitre XV	Le pionnier et ses fardeaux.....	51
Chapitre XVI	Autres coups d'œil.....	56
Chapitre XVII	Humour et compassion.....	61
Chapitre XVIII	Quand arrivaient les voyageurs.....	66
Chapitre XIX	Le bottin mondain de Mégantic.....	69
Chapitre XX	La colonie de Mégantic « Ireland ».....	73
Chapitre XXI	La colonisation de Mégantic « Leeds ».....	79
Chapitre XXII	Accessoires nécessaires.....	84
Chapitre XXIII	Pour l'étudiant en politique.....	88
Chapitre XXIV	Organismes religieux.....	93
Chapitre XXV	Les prédicateurs.....	100
Chapitre XXVI	Avocats et médecins.....	106
Chapitre XXVII	Portraits de A à L.....	110
Chapitre XXVIII	Portraits de M à W.....	123
Chapitre XXIX	Parenté célèbre.....	134
Chapitre XXX	Rassemblements.....	138
Chapitre XXXI	Divers « Clan Mégantic ».....	143
	Ajouts	149

Les annales du comté de Mégantic

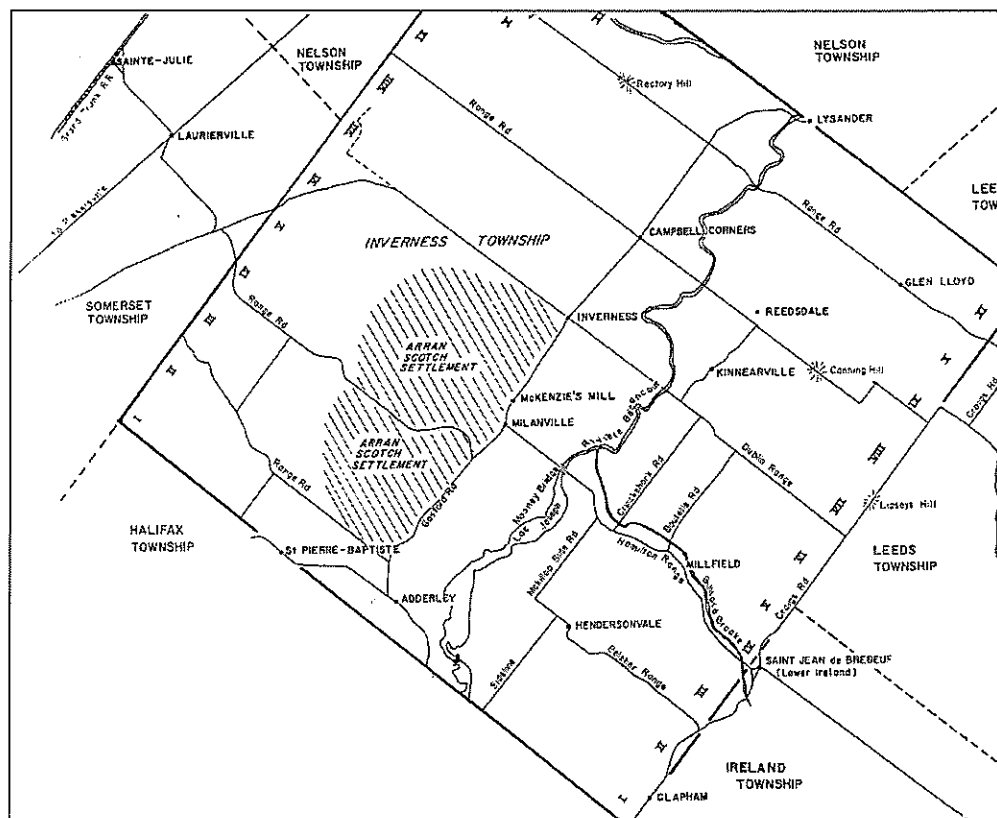
Par Denise Bourbeau-Marcoux

Chapitre I

Le duc avait ses plans

Le canton de Mégantic comprend les cantons de Leeds, Halifax, Inverness, Somerset, etc., et le lecteur ferait bien de noter que le comté de Mégantic n'est pas la région de Lac-Mégantic. Cependant, quand ce comté a été défriché, des parcelles des comtés de Wolfe, Beauce, notamment Lambton, Broughton, Forsythe, etc., faisaient partie du comté de Mégantic.

Ce livre parle de Mégantic. Il n'est pas en soi une histoire complète, c'est vrai, mais il donne un aperçu de ce qui s'y passait. Inverness en est le chef-lieu et nous commencerons par raconter l'arrivée de ces braves Écossais qui ont fait du lac Joseph un point de rassemblement.

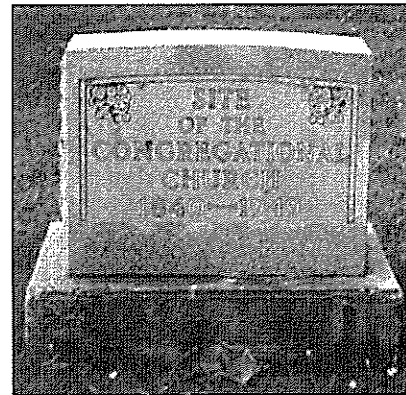


Campement écossais à Inverness

Gwen Rawlings, The Pioneers of Inverness Township, Quebec, carte p.16

Si un visiteur arrivait à Inverness, QC, et voulait s'informer sur le lieu où les premiers colons se sont établis, on saurait immédiatement qu'il parle du « Village Écossais » et non du « Village Bennett » ou de tout autre coin de colonisation dans le comté de Mégantic. Si ce visiteur voulait voir ce lieu de colonisation ancienne, on lui répondrait vaguement qu'il se situait au « Carrefour », à environ 3 milles par le chemin Gosford (du nom de Lord Gosford), à la quatrième concession ouest d'Inverness, qui nous amène au cœur de la localité que nous cherchons. Tout le territoire à l'intersection de la route principale et de la concession, et la plupart des terrains adjacents, faisaient partie des terres concédées aux défricheurs de qui nous parlerons brièvement.

À cet endroit, la chapelle *Congregational* et le cimetière adjacent, sont visibles et dans la même direction on peut apercevoir la rivière Thames. En suivant cette concession environ 1 mille et demi à l'est du chemin Gosford, on arriverait au cimetière du Lac, à l'endroit connu sous le nom de *Scotch Landing*, sur la rive de la partie la plus large du lac Joseph, un élargissement de la rivière Thames.

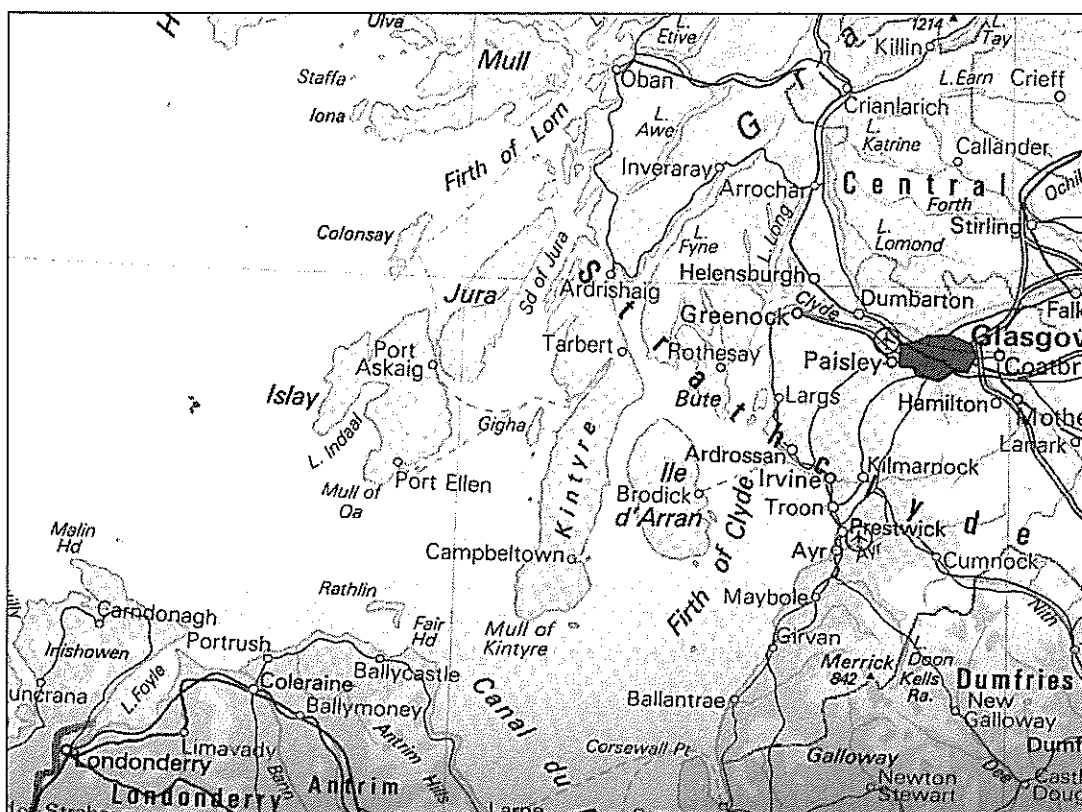


À la droite, en montant le vallon, se trouverait la première cabane de bois rond, construite par les défricheurs qui leur servait de lieu de rassemblement, offrant une vue complète de cette partie de la concession qui, même si elle n'est plus occupée par des descendants écossais, conserve néanmoins des noms tels que McMillan, McKinnon et Cook, dignes représentants de familles qui en s'établissant à cet endroit il y a plus de 72 ans, ont donné à l'appellation « Village écossais » toute sa valeur significative.

Il y a environ 72 ans, le premier des deux groupes de défricheurs écossais qui se sont installés dans ce coin de la province, est arrivé à Inverness. À ce jour, la plupart sont décédés. Je suis un de leurs descendants, puisque mon père et ma mère faisaient partie de ces premiers arrivants et j'écris ce récit avec tout le respect qui leur est dû. Pour mieux suivre ces pionniers dans leur nouvelle vie, jetons d'abord un regard sur leur existence et sur leur environnement dans les «Vieux Pays». (*NDLT: ce livre écrit en 1902 situerait l'arrivée des premiers colons écossais en 1830*).

Ces immigrants venaient de **l'île d'Aran**, située à l'embouchure de la rivière Clyde, en Écosse. On pourrait écrire de nombreux chapitres sur cette île renommée pour son tourisme. Ses ruines et ses paysages ont été vantés dans un certain nombre de livres et de chansons. Située au sud-ouest, elle fait partie des Highlands. Pendant plusieurs générations, elle a appartenu à une lignée de petite noblesse portant le titre héréditaire de Hamilton.

Elle tire principalement ses revenus de l'agriculture, de l'élevage des moutons et des pêcheries. La campagne est couverte de bruyères; les rochers de granit et les grosses pierres arrondies sont nombreux; des carrières de chaux ont été exploitées intensivement et quelques manufactures sont en opération. On raconte qu'il y a sur l'île le cratère d'un volcan éteint.



Ile d'Aran, en Écosse

Larousse, Atlas Mondial, 1992, p.10

En ce temps-là (ça se passait en 1828), le duc de Hamilton a décidé qu'il y aurait de plus grosses fermes dans son duché et, évidemment, les vœux et désirs du duc sur son propre domaine devaient être respectés, même si d'un seul coup la terre louée à 27 familles devenait une seule et même exploitation. Pour plusieurs raisons, les insulaires étaient, depuis plusieurs années, mécontents de leur sort et il ne semblait y avoir aucun espoir d'amélioration. Si un fermier améliorait sa ferme, les bénéfices additionnels s'en allaient directement au propriétaire qui remerciait son employé en haussant le montant de son loyer. Si le fermier s'objectait au paiement de la nouvelle rente, le seul choix qui leur restait était de résilier son bail à la date d'expiration. Alors, le propriétaire collectait la location haussée auprès du nouveau locataire.

Ainsi, quand le duc a annoncé à un grand nombre de ses fermiers que s'ils acceptaient de quitter les terres qu'ils occupaient de génération en génération pour la plupart, il verrait à ce qu'ils soient bien récompensés dans le « Nouveau Monde». On voit donc pourquoi cette proposition a été acceptée. Le duc promettait à chaque famille un don de 100 acres de terrain au Canada et la même grandeur de terrain à chaque fils de chaque famille ayant atteint l'âge de 21 ans.

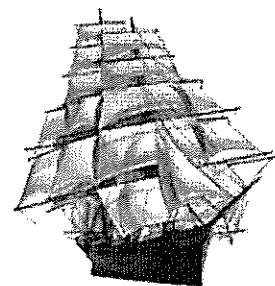
Naturellement, 100 acres à défricher n'avaient pas grand attrait à une époque où le bois d'œuvre dans un endroit perdu n'a pratiquement aucune valeur marchande, qu'il n'en aura pas avant plusieurs années et surtout, pas avant que le pionnier et sa famille aient trimé dur pour assurer leur survie. Mais les Écossais n'ayant aucune idée de ce qui les attendait en Amérique, ne pouvaient pas en évaluer les inconvénients. Par contre, puisque chaque pionnier serait son propre patron, qu'il n'aurait pas de redevances à payer comme c'était le cas en Écosse, on n'est pas surpris de constater qu'ils étaient confiants et heureux de cette perspective.

Le nouveau pays leur avait été décrit comme étant merveilleux à tous points de vue, de sorte que les gens avaient hâte de dire adieu à leurs terres arides et de s'envoler vers le pays de la liberté de l'autre côté de l'océan, où aucune forme de servage n'était à craindre. On peut ajouter sans se tromper que, quelles qu'aient été les difficultés qu'ils ont rencontrées, ces pionniers n'ont jamais regretté d'avoir navigué vers le Canada, un pays de liberté et de promesses illimitées. Ils ont sûrement connu une certaine nostalgie et peut-être un certain découragement à leur arrivée et s'il n'y avait pas eu la mer à traverser, on peut supposer que plusieurs seraient sans doute repartis.

Chapitre II

La traversée

Durant les premiers mois de 1829, les préparatifs vont bon train et les voyageurs ont sagement décidé de remplir leurs coffres aux dimensions imposantes de toutes ces choses dont ils pourraient avoir besoin. Ils ont apporté leurs chaudrons, des vêtements de laine en abondance, quelques meubles et livres; les femmes n'oubliant surtout pas leur indispensable rouet.



La destination proposée aux pionniers était le Canton McNab dans le comté de Renfrew sur la rivière Ottawa dans ce qui était alors le Haut-Canada. Mais ce plan a été changé comme nous le verrons plus loin.

Alors, quand tous sont prêts, on s'embarque sur le deux-mâts « Caledonia » qui, après son départ de Greenock, s'est arrêté à Lamlash pour les passagers de l'Île d'Aran. La date de départ pour le premier groupe était fixée au samedi, 25 avril 1829. Le *leader* non officiel, mais accepté de tous était Archibald McKillop. Le capitaine s'appelait Donald Miller, originaire d'Aran, tandis que son second était William Tait d'Irvine. Le voilier jaugeait 196 tonnes, avait une coque couverte de cuivre, sans câbles. Même s'il n'était pas le plus beau bateau à avoir labouré les mers, il avait au moins le mérite de pouvoir flotter et de prendre tout son temps pour le faire. Le « Caledonia » a fait bon voyage avec sa précieuse cargaison et, même aujourd'hui, on en parle avec vénération.

Comme le « Mayflower » pour les Puritains, le « Caledonia » et « l'Albion » avaient la même valeur pour les gens chassés de l'Île d'Aran. Nous aurions apprécié avoir une photo de ces gens massés sur le pont du « Caledonia » ou mieux encore, de ces gens traînant leurs bagages tout en étant réconfortés par leurs amis restés sur les rives du Lamlash, mais une telle photo ne nous est jamais parvenue. Très peu de ces gens qui se sont embarqués sur le voilier ont eu l'opportunité de revoir les côtes d'Aran.

Peu après le départ, une tempête s'est élevée près des côtes de l'Irlande et, même si peu de dommages ont été causés au bateau, presque tous les passagers - incluant des pêcheurs aguerris - ont souffert d'un violent mal de mer. La longueur du voyage leur a cependant donné amplement de temps pour se soigner avant d'arriver au port. Maintenant que notre groupe est en mer et risque d'y rester pour plusieurs semaines, nous prendrons le temps de visiter le bateau et d'énumérer ses occupants. Nous trouvons 12 familles pour un total de 86 personnes.

On ne sait pas pourquoi les noms sont donnés au complet. Un étranger qui la consulte n'en voit pas l'utilité, mais cette liste peut devenir un aide-mémoire précieux pour les descendants de ces familles qui essaient de retracer leurs déplacements sur la carte généalogique de Mégantic. Dans la liste qui suit, les mots entre parenthèses sont complémentaires. Il n'y a pas de raison précise pour les numéros donnés aux familles, mais les membres de chaque famille sont énumérés au meilleur de notre connaissance, selon leur âge.

Famille n° 1 – **Donald McKillop - Catherine Kelso**. Enfants: Mary, (M^{me} John Cook), James (a épousé Catherine Kelso). Margery (M^{me} Alexander Kerr), Catherine (célibataire), Malcolm (marié à Catherine Cook). Les enfants résident à Lynn Centre, comté Henry, Illinois). Archibald (marié à Margery McKenzie). Cette famille a vécu à Somerset, QC durant plusieurs années.

Famille n° 2 – **Archibald McKillop - Janel McMillan**. Enfants: Donald, Mary (M^{me} H. Thurber), Malcolm (décédé quelques années après son arrivée au Canada), Angus, Archibald. Donald « Valdie » est décédé au Dakota. Mary a vécu au Missouri et Angus à Hamilton, Ontario.

Famille n° 3 – **Archibald McKillop - Flora McKillop**. Enfants: Mary, Catherine, Margery (M^{me} Donald McKillop), Flora, Malcolm (marié à Ann Kelso), Archibald, Jane (décédée durant le campement en 1829), Jane (M^{me} A. Solandt, est née au Canada) et Donald Alexander, le plus jeune, né en 1831, décédé la même année). Deux enfants étaient décédés avant de quitter l'Île d'Aran et sont enterrés à Lochranza, soit Flora, décédée le 24 juillet 1921 à l'âge de 9 mois et Jane décédée le 20 octobre 1921 à l'âge de 4 ans. Il y eut 3 filles nommées Jane, tantes de l'auteur. Voir le chapitre XIX.

Famille n° 4 – **Neil McKillop - Mary McKelvie**. Enfants: Mary (M^{me} Arch. McLean, Leeds), John (marié à Catherine McKinnon), Ann (M^{me} Donald Nichol, M^{me} Jas. Whiteman), Neil (marié à Sarah McKinnon), Catherine (M^{me} Robert Stewart, Proton, Ont.), Donald (marié à Margery McKillop – famille n° 3), M^{me} D. McKenzie, de la famille n° 12, dont le prénom était Isabella, faisait partie de cette famille.

Famille n° 5 – **Robert Kelso - Catherine Kelso**. Enfants: James (marié à Isabella McKelvie), Margaret (décédée durant le campement), Mary (M^{me} A. McGillvray), Catherine (M^{me} James McKillop, voir famille n° 1), Elizabeth (M^{me} A. Robertson), Ann (M^{me} Malcolm McKillop); M^{me} Jos. T. V. Wallis, Woodbridge, Ont., voir famille n° 3, est décédée le 29 septembre 1895).

Famille n° 6 – **Alexander Kelso - Janet Kerr**. Enfants: John, Margaret, Elizabeth (M^{me} Baldwin née McEachern), Catherine, Janet. La mère de M^{me} Kelso a également voyagé sur le Caledonia.

Famille n° 7 – **William Kelso - Mary McKillop**. Enfants: Mary, Alexander, Catherine, James, Margaret, William âgé de seulement trois semaines lorsqu'ils ont immigré. Il est décédé le 11 février 1892. James est décédé en 1898 à Inverness Corners.

Famille n° 8 – **John McKinnon - *Christina McKinnon**. Enfants: James (a épousé M^{me} Kerr), Donald (marié à Mary Sillers), et John qui plus tard a épousé Margaret Sillers, avait immigré plus tôt et vivait dans la région de Baie des Chaleurs en 1829. *(On voit Christina et Christiania dans les noms).

Famille n° 9 – **Neil McMillan - Catherine Kerr**. Enfants: Ann (M^{me} Donald McKillop, voir famille n° 2), Duncan qui a vécu à Proton, Ont., Catherine, Mary (M^{me} James Fullerton), John (ministre presbytérien à Mount Forest, Ont. durant plusieurs années), Margaret. Janet, qui a épousé John McIntyre, et Donald, sont nés au Canada.

Famille n° 10 – **Margaret McMillan**, veuve. Enfants: Malcolm (a épousé Elizabeth Bellingham), James (a travaillé dans les mines de Californie durant plusieurs années). Ces deux hommes étaient les cousins de Daniel McMillan, fondateur de la maison d'édition McMillan & Co. de London et New York.

Famille n° 11 – **Angus Brodie - Isabella Walker**. Enfants: Neil (a épousé Barbara Goudie), Catherine (M^{me} Alexander McGillvray), Janet (M^{me} Thomas McCammon), Marion (M^{me} John Dugald McKenzie). Les autres membres de cette famille sont nés au Canada. Neil Walker, le père de M^{me} Brodie, même s'il était âgé de 80 ans à l'époque, est également arrivé sur le Caledonia.

Famille n° 12 – **Dugald McKenzie - Isabella McKillop**. Enfants: John (a épousé Marion Brodie), Neil. Dugald est né à l'automne 1829.

Les célibataires de ce groupe, qui ne sont pas inclus dans la liste précédente, sont Robert Stewart, Donald Stewart, William Henry et John Cook.

La personne la plus âgée du groupe était Neil Walker et la plus jeune personne était William Kelso.

Ceux qui sont encore vivants (octobre 1901) sont:

Famille n° 2 Angus McKillop, famille n° 5 M^{me} James McKillop, famille n° 9 Duncan et Margaret McMillan, famille n° 11 Catherine Janet et Marion Brodie et famille n° 12 Neil McKenzie.

À l'époque où le poème «Mégantic il y a plus de quarante ans» a été écrit, la moitié des défricheurs étaient encore vivants. Sans nous tromper, nous pouvons avancer qu'en l'espace d'une ou deux années après leur arrivée au Canada, l'organisation avait un ministre du culte, deux maîtres d'école, deux forgerons, deux tailleurs, un menuisier, un maçon, trois bûcherons, un cordonnier, deux tonneliers et une couturière. Il y avait là un avantage évident à déplacer un groupe aussi imposant de personnes. À cette liste, nous pouvons ajouter (il se peut qu'une personne occupe plusieurs métiers ou professions):

Ministre du culte:	Donald Hendry, arrivé en 1831
Maîtres d'école:	James McKinnon, Archibald McKillop
Forgerons:	James Fullerton, Donald Murchie
Tailleurs:	Donald Sillers, James Stewart
Menuisier:	Angus Brodie
Bûcherons:	Angus Brodie, Duncan McKelvie, Donald Stewart
Cordonnier:	Peter Sillers
Tonneliers :	Neil McKillop, Angus Brodie
Couturière et tailleuse:	Mary McKillop

Le tannage des peaux a été entrepris assez rapidement et parmi les noms de ceux qui ont tanné le cuir pour leur usage personnel, on retrouve Peter Sillers et Archibald McKillop et probablement plusieurs autres.

Bien entendu, si, tel qu'énoncé plus haut, cette énumération représente le noyau primaire de la colonie une année ou deux après ses débuts, ceux que nous avons mentionnés dans le dernier paragraphe ne sont pas tous arrivés sur le « Caledonia » mais tous étaient calédoniens. Nous en découvrirons les principales caractéristiques tout au long de notre récit mais, règle générale, on peut dire qu'ils étaient honnêtes, robustes, économes, religieux et persévérants.

Chapitre III

L'arrivée en Amérique

Le tarif pour traverser l'Atlantique sur le « Caledonia » était de 4 livres sterling, (environ 20 \$) pour chaque passager. Trois enfants âgés de moins de 15 ans étaient comptés comme un passager. L'expérience de voyager sur un bateau d'immigrants est difficile à oublier et ceux qui ont fait la traversée ont eu plusieurs incidents à raconter. Des faits, en apparence insignifiants, prenaient une importance très grande pour nous les enfants qui écoutions leur récit le soir au coin du feu.

Quelques jours après le départ, un tisserand originaire de Paisley est sorti d'un coin où il s'était caché. Sûrement réprimandé par les officiers du bateau, l'allure et l'histoire de ce passager clandestin attirèrent la sympathie des autres voyageurs qui organisèrent une fête à son intention et réussirent à ramasser l'argent nécessaire pour payer la traversée de ce vagabond des mers.

En cours de traversée, des signaux ont été envoyés pour saluer les autres bateaux. On raconte que chaque dimanche suivant le départ, Archibald McKillop, à qui on a donné le surnom de « capitaine » présidait un office religieux sur le pont du bateau principalement en langue gaélique. Bien que laissant loin derrière eux la vieille Écosse, ces bonnes gens apportaient quand même leur religion. Fait à noter, un fils et quatre petits-fils de cet enseignant religieux du « Caledonia » sont devenus des pasteurs et l'emprise de cette morale prêchée dans les débuts de la colonie peut se ressentir encore aujourd'hui dans la communauté. Les petits-fils devenus pasteurs sont William McKillop, Andrew Solandt, James A. Solandt et Donald M. Solandt.

En arrivant dans le golfe Saint-Laurent, les voyageurs ont été impressionnés par la beauté de leur nouvelle patrie et ont raconté avoir trouvé très belles toutes ces maisons blanchies à la chaux sur les rives, près de Québec.

Pendant que l'équipage attendait les vents et la marée favorables pour accoster, quelques Écossais sont descendus à terre pour acheter, entre autres choses, du sucre d'érable et du lait. Arriver dans un pays étranger laisse souvent de fortes impressions et le lecteur comprendra à quel point juste le fait de voir les nombreux troncs d'arbres dans les champs et clairières, a de quoi étonner les arrivants à un point tel qu'on en parle à ce jour comme faisant partie des souvenirs importants de cette arrivée. L'Île d'Orléans est apparue magnifique alors que le bateau empruntait le chenal du côté nord; la chute Montmorency (Montmorenci dans le texte) a été admirée avant que l'accostage se fasse vers midi à Québec.

Le « Caledonia » parti de Lamlash vers midi, le 25 avril 1829, est arrivé à Québec le jeudi 25 juin, avec 180 personnes à son bord et un chargement complet de leurs effets les plus divers. Imaginez deux longs mois à naviguer entre l'Écosse et Québec! Évidemment, d'autres bateaux ont mis plus de temps, mais le contraste est marquant quand on voit ces modernes «lévriers des mers» qui font le voyage Liverpool-New York en moins d'une semaine.

Comme la destination finale des voyageurs était Montréal, les Écossais devant se rendre en Haut-Canada, le capitaine Miller, après deux jours à Québec, a réussi à se faire remorquer par un bateau à vapeur jusqu'à Montréal où sont descendus la plupart des passagers. Après le débarquement, ils se sont installés à Pointe Saint-Charles durant deux semaines. Les immigrants n'ayant pas été autorisés à laver leurs vêtements durant la traversée, les femmes se sont empressées d'accomplir cette besogne. Des feux ont été allumés et l'eau nécessaire a été tirée du fleuve pour être chauffée dans des chaudrons suspendus au-dessus du feu. Somme toute, ces semaines leur ont sans doute donné l'occasion de vivre des situations un peu loufoques.

On se souvient que le groupe était en route vers le comté de Renfrew en Ontario, mais alors qu'ils campaient à Montréal, un incident s'est produit qui a grandement changé le programme original.

Monsieur Buchanan, l'agent d'immigration de la ville de Québec, leur avait chaudement recommandé le comté de Mégantic, dans le Bas-Canada, comme étant un endroit idéal pour eux, tout en laissant entendre que Renfrew était malsain et peu convenable, sujet aux fièvres du genre paludisme. Il fut alors décidé de vérifier les informations sur le territoire de Mégantic et quatre représentants, soit le chef Archibald McKillop, Alexander Kelso et William Kelso, ont été envoyés pour inspecter les lieux. À leur retour, ils ont rapporté avoir constaté que l'endroit était bien alimenté en eau et en bois. Impossible de dire quel aurait été leur choix s'ils avaient pu visiter l'autre endroit. Peut-on ajouter que leur décision a été la bonne? La décision à prendre était capitale et nous pouvons penser que ces gens foncièrement religieux ont prié le Très-Haut de les inspirer.

Même si la région d'Ottawa pouvait être meilleure à certains égards, l'auteur ne souscrit pas à la théorie selon laquelle les pionniers ont « jeté leurs espoirs » quand ils ont décidé de s'enfoncer dans les forêts de Mégantic. Cet endroit était apparu aux éclaireurs comme étant parfaitement convenable. Puisqu'on ne pouvait pas avoir les deux endroits, la décision a été unanime de choisir un endroit connu. Les défricheurs du clan McNab ont eu leurs déboires (voir chapitre V). Il serait cependant intéressant d'en savoir davantage concernant l'établissement des pionniers de Renfrew, ce qu'ils ont vécu chez eux et ailleurs, comparativement aux Écossais qui ne se sont pas rendus jusque là. Évidemment, l'environnement n'est qu'un élément; le tempérament de chaque pionnier étant le facteur principal.

Nous avons vu que l'agent Buchanan rêvait de voir les pionniers s'établir dans Mégantic. Au moyen de leurs votes, il espérait être maintenu dans ses fonctions de représentant pour le comté. Il a en fait contesté la légalité de la première élection de comté - 1832 - mais a été défait par Anthony Anderson. Il était prouvé, une fois de plus, que (traduction libre):

« Les intrigues les mieux préparées par des rats contre
les hommes finissent toujours par échouer »

(The best-laid schemes o' mice and men Gang aft agley – Robert Burns).

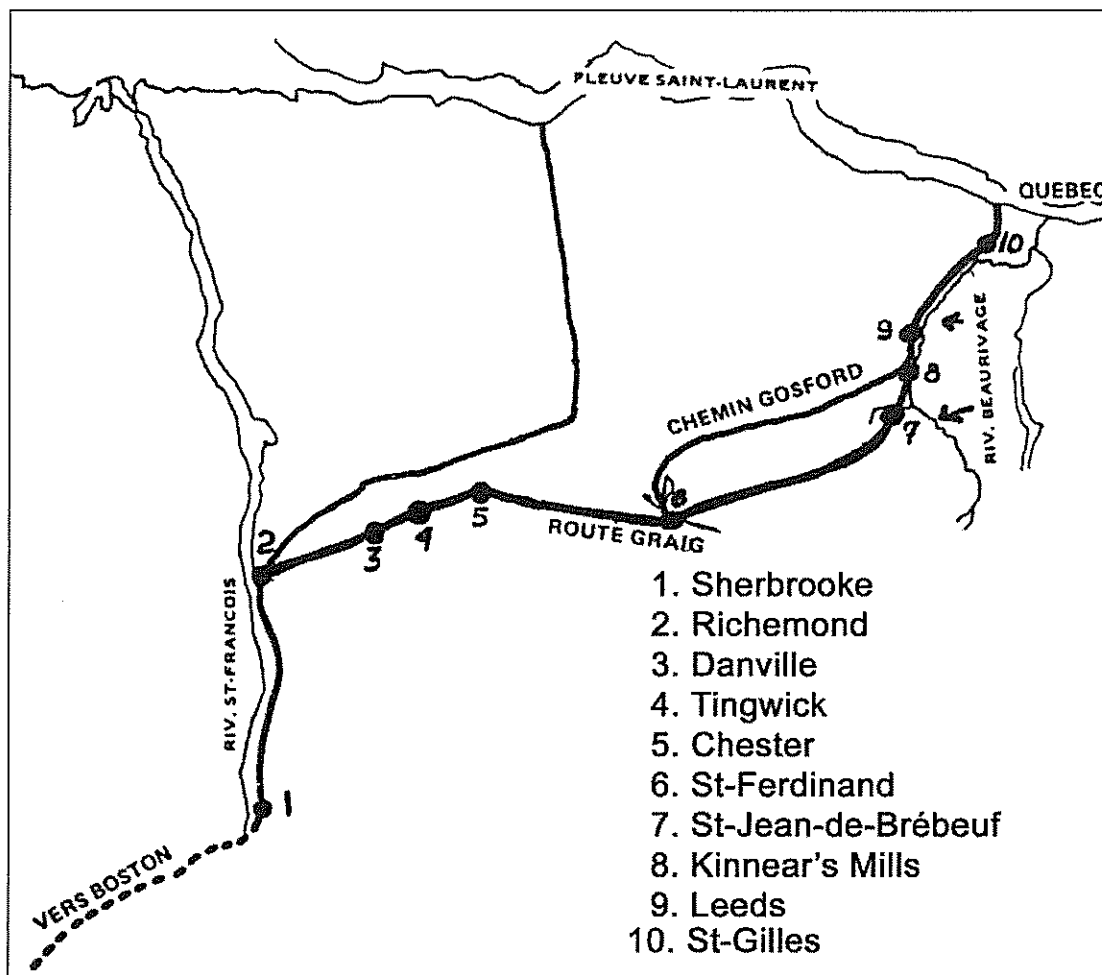
Après avoir entendu le rapport des délégués, les chefs de famille avouèrent qu'il était préférable de choisir Mégantic. Alors, les voyageurs ont chargé une barge (embarcation à fond plat), payé le tarif de 20 \$ par personne et sont partis en direction de Saint-Nicolas, à environ 15 milles de la ville de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent.

Ils quittèrent ensuite cette vie maritime pour entreprendre une longue marche à travers les champs et les bois. Des Canadiens français ont été engagés avec leurs chevaux et ont accepté de transporter une charge de bagages ou de passagers pour la somme 5 \$ du voyage. Vu la distance et l'état de la plupart des routes, on hésite à penser que le prix était trop élevé. La distance à parcourir était d'environ 40 à 50 milles, jusqu'à cette partie de Mégantic décrite comme étant idéale par l'agent de Québec et visitée par la délégation mentionnée plus haut. Quand les voyageurs arrivèrent au chemin Craig, celui-ci les amenait un peu plus loin que l'endroit choisi et quiconque a déjà parcouru cette route historique admettra facilement que nos Écossais ont trimé dur pour affronter les côtes et arriver au canton d'Inverness. En arrivant à la quatrième concession d'Inverness, le groupe devait tourner sur sa droite en laissant le chemin Craig et suivre la rivière jusqu'au lieu de campement.

Le voyage a duré environ deux jours et l'arrivée se faisait chez John Hart dont le terrain faisait partie du canton d'Inverness, près de l'endroit où le ruisseau Pollock se jette dans la rivière Thames. Monsieur Hart était un homme de petite stature et naturellement affable. Originaire de la Nouvelle-Angleterre, à cette

époque il avait défriché quelques arpents de terre sur la ferme appartenant auparavant à M. Pollock, le même qui avait donné son nom au ruisseau ci-haut mentionné. Monsieur Pollock était déjà parti quand les colons sont arrivés. La ferme Hart est plus tard devenue le manoir Mooney quand son propriétaire John Mooney, senior, l'a transformée en un endroit très beau et de grande valeur. Elle est présentement occupée par son fils Henry Mooney, marié à Flora Ann McKillop, petite-fille du leader du premier contingent écossais. Durant plusieurs années, les immigrants ont rappelé l'aide reçue tout au long du chemin Craig par des familles de Leeds, notamment Robert Layfield, Archibald McLean, etc. qui leur ont fourni le lait et la nourriture pour les enfants et les ont aidés à ne pas céder au découragement. Établir un campement à proximité d'un voisin tel John Hart s'est avéré être une vraie bénédiction.

Chemin Craig



Comme les lots n'avaient pas encore été attribués, il devint nécessaire pour ces *pèlerins* d'installer leurs tentes dans un emplacement sec, près du vieux pont, sur le chemin Hamilton (du nom du duc de Hamilton) sur un terrain plat près du vieux chemin. À cet endroit, la rivière n'est pas très profonde et, durant l'été, peut être traversée à gué très facilement. Le terrain utilisé pour le campement a appartenu durant plusieurs années à James Dalglish et sa famille. Il appartient maintenant à sa petite-fille, Miss Dalglish, de East Boston, Massachusetts.

L'endroit choisi se situait à l'intersection de la rivière et du pont, à environ un sixième de mille en amont du 4^e pont de la concession. Ainsi, les pionniers sans maison, et esseulés, plantèrent leurs tentes près du gué.

Chapitre IV

Souvenirs d'antan

On raconte que les premières impressions du groupe concernant l'Amérique ont été très favorables. C'était le temps de l'année où la nature est à son meilleur et à partir du moment où ils sont arrivés à Québec jusqu'au choix de leurs terres à Inverness, les arrivants pouvaient admirer toute cette beauté. Ils ont également pensé que le sol serait fertile et que les récoltes seraient très abondantes. Les tentes ont été montées vers le milieu de juillet 1829.

Nous ne pensons pas que tout autre campement, précédent ou subséquent, eut été plus agréable que le temps passé au « camp ». Ils y étaient déjà depuis trois mois et l'obligation d'y rester pendant six semaines additionnelles a dû être très éprouvante. Avec le manque de confort et les inquiétudes causées par une telle situation, nous pouvons comprendre que les gens ont cherché à socialiser et ont abondamment utilisé leur langue gaélique bien-aimée pour discuter des mérites et des inconvénients rencontrés dans leur nouvelle patrie.

Ils ont dû attendre que l'agent de Québec vienne répartir les terres concédées et comme il a mis plusieurs semaines avant de se présenter, les pionniers ne pouvaient pas commencer à bâtir leurs maisons ni défricher leurs lots. Le représentant du gouvernement était donc considéré comme « une épine dans le pied ».

Malheureusement, nous avons peu de documentation concernant cette période, de sorte que nous utiliserons l'imagination et des suppositions pour décrire la majeure partie de ce qu'était la vie au campement Johnston. Chaque famille a construit un abri en étendant des couvertures et des courtépointes sur des poteaux attachés ensemble avec des cordes et des sarments de vigne. C'était un peu insensé de construire leurs tentes de cette façon - peut-être parce qu'ils ne savaient pas mieux - mais l'écorce de bouleaux aurait été facile à trouver et de

plus, elle s'enlève facilement en juillet. Une famille, Archibald McKillop, avait même étendu un beau tapis par dessus leur wigwam. Heureusement, c'était la belle saison et seuls des feux de cuisson étaient requis.

Deux décès sont survenus durant cette période, les deux étant de jeunes enfants, soit Jane McKillop âgée de 2 ans, fille de Archibald McKillop, et Margaret Kelso âgée de 15 ans, fille de Robert Kelso. Elles ont été enterrées dans le bois, du côté nord du lac Joseph (sur les cartes anciennes, le lac Joseph portait le nom de lac Lomond), à un endroit où il était prévu qu'un village existerait. Il y a également eu de nombreux malades qui ont souffert notamment de la fièvre. On raconte qu'un certain M. Mayhew, un des Américains, a transporté un sac de patates sur ses épaules sur une distance de 12 à 15 milles pour secourir les gens sous la tente. Les descendants de ce M. Mayhew résident encore dans le canton d'Ireland.

Angus Brodie étant un menuisier, et quelques scies ayant été sagement apportées dans les bagages, on a rapidement construit un moulin à scie et fabriqué une bonne quantité de madriers et de planches. Le cercueil utilisé pour la petite Jane McKillop était en réalité un coffre à outils.

Le duc d'Hamilton avait promis à chaque famille et à chaque garçon majeur qu'ils recevraient une concession de 100 acres de terrain. Mais quand les défricheurs ont été rendus sur place, les représentants du gouvernement n'ont accepté de concéder des terres qu'aux seuls chefs de famille. Même si le duc n'avait pas rempli sa promesse en entier, en général l'arrangement était satisfaisant.

La période d'attente a été utilisée de diverses façons, les hommes explorant les alentours et discutant sans doute de la sorte de terre qu'ils choisiraient. La pêche a été pratiquée à des degrés divers. Mentionnons ici que le chemin ou sentier jusqu'aux terres à occuper a été tracé en traversant le gué et en remontant la côte jusqu'aux limites des lots 12 et 13 dans le 4^e rang d'Inverness et de là, en suivant la ligne jusqu'à l'emplacement proposé.

Finalement, l'agent est arrivé et la vraie besogne a pu commencer. Le canton avait été arpenté en 1819 par Patrick Burke et les concessions dûment numérotées. Tout ce qui restait à faire était l'assignation des lots à chaque famille à l'exception d'Archibald McKillop à qui on alloua 200 acres et le privilège de choisir lui-même son emplacement. Abandonner les tentes pour entreprendre la vie en forêt a été sans doute un agréable changement. À noter qu'en plus des difficultés naturelles et imprévues auxquelles les défricheurs ont dû faire face, se sont ajoutés d'autres problèmes et tracas pour les chefs de famille, dont l'énorme délai à établir les emplacements réels. Ceux qui sont venus par la suite ont eu la liberté de choisir eux-mêmes leur concession.

De façon générale, on voulait être placé près de la rivière et du lac, puisqu'il était prévu que de gros bateaux pourraient remonter la rivière. Le désappointement

n'en a été que plus grand lorsqu'on a découvert que quelqu'un à Québec détenait une grande partie des lots de ce canton. Le colonel Frobisher et un certain M. Myers étaient deux des plus importants propriétaires. Un demi-siècle a prouvé cependant que ces spéculateurs ont fait fausse route en pensant que le lac Joseph deviendrait un centre d'activités commerciales et, morceau par morceau, ces terres sont devenues des fermes achetées à bas prix. M. Myers était propriétaire des terres sur les deux côtés du lac Joseph.

Concernant la fièvre dont les campeurs ont souffert, on rapporte que James Kelso, dont la sœur Margaret était décédée, était tellement malade qu'on n'espérait plus le voir survivre. Comme il demandait de l'eau, une bonne dame qui en prenait soin décida que, puisqu'il était sur le point de mourir il pouvait avoir de l'eau et lui en donna et que, de toutes façon ça ne hâterait pas sa fin pour autant. On pensait à cette époque que boire de l'eau froide était dangereux pour quelqu'un qui fait de la fièvre. On était tellement certain que James Kelso mourrait que les planches pour fabriquer son cercueil avaient été sciées au moulin Brodie. Lorsqu'il eut bu l'eau froide, il se rétablit rapidement. Il devint par la suite fermier, débardeur et commerçant de moutons. Il est décédé il y a quelques années à un âge avancé.

D'avoir été localisés près du lac a été sans aucun doute une bénédiction pour les Écossais, puisqu'ils pouvaient communiquer avec les autres défricheurs situés plus loin en traversant le lac en canot et, par le fait même, se procurer la nourriture, les semences et les biens indispensables dont ils avaient besoin.

Lorsque ces douze familles sont arrivées, la rive nord de la rivière n'était qu'une immense forêt. Lorsqu'ils ont levé le campement le 1^{er} septembre 1829, ces pionniers se sont véritablement enfoncés dans la forêt pour y construire leurs maisons. Un peu plus loin, nous parlerons de ces autres pionniers qui se sont établis dans le comté à l'époque et durant les années qui ont suivi.

Chapitre V

Ce qui aurait pu arriver

Tel que raconté au chapitre II, la première colonie des Écossais d'Aran avait d'abord prévu s'établir dans le canton McNab, de Renfrew en Ontario. En 1897, James Craig, avocat, a présenté devant le « Montreal Caledonia Society » un exposé très intéressant et, bien que le sujet soit un peu éloigné du sujet de nos annales, en pensant à l'endroit où nos Écossais auraient pu s'établir, mais ne l'ont pas fait, nous croyons que d'y faire référence ici est tout à fait à propos. Le titre de la conférence était «Le McNab» et nous donne un compte rendu détaillé de la carrière d'Archibald McNab qui se décrivait lui-même comme étant le chef ou « châtelain » et qui, par un arrêté en conseil portant la date du 5 novembre

1829, s'assurait la surintendance du canton McNab, sur la rivière Ottawa. Peu importe ce que l'arrêté en conseil devait représenter, tel qu'interprété par le « châtelain » (et mis en force avec un succès inquiétant durant 16 ans), il devait assurer que le bois coupé par les défricheurs appartienne à McNab et qu'une rente équivalant à un boisseau de blé par acre défriché par année, soit payée à perpétuité par chaque colon. Quand on pense aux conditions existantes à l'époque, ce qui suit, écrit par M. Craig, est intéressant:

« Le 27^e jour de mai 1824, 84 personnes, toutes se dirigeant vers la colonie McNab, sont arrivées à Montréal où elles ont été saluées par le chef et son joueur de cornemuse, dans la plus pure tradition des Highlands. Leur voyage s'était avéré ardu, long et éprouvant, tant par voilier, bateau à vapeur ou chariots à bœufs, durant les 28 jours nécessaires pour voyager entre Montréal et le Kennell Lodge. Tous sont arrivés sans trop de mésaventures et ont été immédiatement rassemblés par le chef qui les a informés de son titre et de son rôle vis-à-vis d'eux en tant que seigneur et maître du canton, en même temps qu'il leur demandait de choisir leurs emplacements. Les pionniers ont été amenés à croire, en fait informés, que des provisions pour trois mois leur seraient données à leur arrivée. Mais à leur grande surprise, la seule provision qu'ils ont reçue fut un baril de whisky et quelques vêtements. Ils devaient partir travailler dans les cantons voisins pour assurer la subsistance de leurs familles et dans chaque cas demander la permission au seigneur et chef avant de quitter son domaine.

Avant d'allouer les lots, le chef exigeait que les pionniers signent un billet ou acceptation de travailler pour lui, ce qui constitue un document des plus remarquables.

Nous voyons ici le système féodal du 19^e siècle, consistant en une rente annuelle perpétuelle. En consultant l'arrêté en conseil, on comprend que le chef n'avait aucun des pouvoirs qu'il s'est attribués, i.e. établir une rente perpétuelle à ses locataires, mais qu'il devait seulement faire payer les droits de passage. Mais les pionniers avaient une confiance aveugle en McNab. De plus, comme ils ne connaissaient pas les ententes faites avec le gouvernement, l'expérience vécue auprès de leurs propriétaires dans les Vieux Pays, leur a fait croire que le chef avait réellement les pouvoirs qu'il disait avoir. Ils ne connaissaient pas les terres et n'avaient aucune idée de l'énorme fardeau que deviendrait la rente à payer sur ces fermes de misère qu'ils auraient à défricher acre par acre avant de penser à la cultiver. La première étape fut très éprouvante. Ils ont survécu malgré d'énormes difficultés, notamment de devoir transporter leur nourriture sur leurs épaules dans une interminable forêt ayant tout au plus un humble sentier. Durant plusieurs jours, ayant pour seule nourriture des patates et du sel, les femmes et les enfants ont pu rester en vie pendant que les hommes étaient au travail pour gagner un peu d'argent. Ils devaient être une race de gens forts et courageux pour pouvoir s'en sortir et devenir ce qu'ils sont maintenant. Nous en savons peu sur ce qu'ils ont vécu à l'époque, nous qui profitons aujourd'hui de ce

qu'ils ont accompli. Ils étaient des hommes et des femmes généreux, les vrais héros et héroïnes du Canada qui se sont battus contre le froid, la faim et l'isolement dans les forêts du Canada en bâtissant des maisons pour une nation. Ils étaient l'élite et l'âme vivante de ce pays. »

Le premier groupe se dirigeant vers le canton McNab est arrivé à Montréal le 27 mai 1824, tandis que ceux venant d'Aran et allant vers Inverness n'y sont arrivés qu'environ 5 ans plus tard. Le «seigneur» McNab a accueilli un second et un troisième groupe en 1830. Que le duc de Hamilton ait été aidé par Archibald McNab à revendiquer le domaine Dochart auprès du comte de Breadalbane dans le but avoué d'établir le canton McNab, et que l'intention première ait été d'utiliser les Écossais pour réaliser ce projet qui n'a jamais eu lieu, l'auteur est incapable de l'affirmer.

L'emplacement prévu au départ pour les Écossais, ajouté à la coïncidence des dates, peut nous amener à imaginer ce qui aurait pu être et, également à conclure que ce non-événement était un bienfait. Parce que, en plus de s'arroger le droit de donner ou refuser un droit à ses sujets, advenant qu'ils veuillent quitter le canton, le seigneur imposait toutes sortes de fardeaux aux pionniers qu'on pourrait, en résumé, qualifier de « système féodal ». On pourrait s'amuser à imaginer de quelle façon nos bouillants tempéraments, parmi les Écossais qui se sont établis à Inverness, se seraient vigoureusement opposés aux prétentions de « McNab le dernier de la lignée ». On peut attirer l'attention sur le fait que le sol pauvre et sablonneux près de la rivière Ottawa ne pouvait pas se comparer aux rochers d'Inverness.

Pour accompagner les douze premiers groupes, cinq autres familles arrivèrent d'Aran en 1829, ayant suivi de près le lent Caledonia, pour rejoindre le campement de John Hart alors qu'on vivait sous la tente. Quatre de ces familles additionnelles, dont nous parlerons bientôt, ont voyagé sur le voilier Albion. Ils avaient l'intention de prendre le Caledonia, mais les passagers étant trop nombreux, ils ont dû attendre le bateau suivant.

Familles sur le navire Albion

L'Albion qui transportait les familles suivantes, numéros 13, 14, 15 et 16, conduit par le capitaine Hall, était parti de Greenock, Écosse, le 5 juin 1829 pour arriver à Québec probablement le 20 juillet. Nous avons peu d'information concernant ce voyage. Une fillette dont les parents s'appelaient McDonald, est née durant le trajet et, sans doute en souvenir du voyage, on lui donna le nom d'Albion McDonald. Un voyageur du nom de Bishop s'est rendu jusqu'à Mégantic, mais est rapidement retourné à Québec. Ces familles, dont nous nommons les enfants plus âgés en premier, au meilleur de notre connaissance, sont énumérées ci-après (quelques explications entre parenthèses):

Famille n° 13: M^{me} **John McKillop**, veuve, née Mary Crawford. Enfants: Peter (a épousé Margaret Currie pour qui il est retourné dans les Vieux Pays après plusieurs années); Donald (a épousé Ann Hamilton); Catherine (M^{me} Sinclair Goudie); John (banquier – célibataire); Mary (M^{me} Allan McLean); Malcolm (a épousé Ellen Martin); Alexander (a épousé Emma Gammage à Thatham, Ont.) – Malcolm et Alexander étaient jumeaux - Isabella (décédée en bas âge).

Famille n° 14: M^{me} **Peter Gordon**, veuve, née Isabella Crawford. Enfants: William (a épousé Mary Goudie, a vécu à Lowell, Mass. durant plusieurs années).

Famille n° 15: **James Fullerton – Janet Murphy**. Enfants: James (a épousé Mary McMillan – réside maintenant à Manchester, N.H.); Mary, Archibald, Jane (M^{me} John McKelvie). Les autres membres de la famille qui sont nés au Canada sont: Peter, Neil, Alexander, John, Charles et Janet.

Famille n° 16: **John McKenzie - Margaret Robertson**. Enfants: John, Margery (M^{me} Archibald McKillop, Somerset, QC); Mary, Neil (né au Canada, a épousé Catherine Cook). Margaret est également née au Canada.

Peter Sillers et famille – incluant Donald Sillers, frère de Pierre – voir famille n° 17 ci-après – est arrivé sur le bateau « Newfoundland » ainsi appelé parce qu'il avait été retracé sur les rives de Terre-Neuve. Ce bateau parti de Greenock, le 12 juin 1829, est arrivé à Québec vers le 26 juillet.

Les gros bateaux n'accostaient pas à l'Île d'Aran de sorte qu'il devint nécessaire pour cette famille de traverser à Greenock pour s'embarquer. Le capitaine McLeod dirigeait le bateau. Et comme la famille Sillers avait payé son billet jusqu'à Montréal, c'est à cet endroit qu'ils sont descendus, ont pris un autre bateau jusqu'à Saint-Nicolas comme l'avaient fait les précédents et sont enfin arrivés au chemin Hamilton. À partir de là, un certain M. Aldrich fut engagé avec ses boeufs pour les conduire jusqu'au campement.

Famille n° 17: **Peter Sillers - Janet Kelso**. Enfants: Margaret (M^{me} John McKinnon), Elizabeth (M^{me} William Murchie), Mary (M^{me} Donald McKinnon), Catherine, Duncan (a épousé Jane Sillers), John marié 3 fois: 1) Janet McKillop, 2) Catherine McKillop et 3) une dame au Missouri où il réside maintenant. Peter (il n'avait que trois semaines quand sa famille est partie d'Écosse, a épousé Annie Stewart), Janet, née au Canada a épousé Charles Campbell, maintenant à Boston, Mass.

Donald Sillers, le frère de Peter, est également arrivé par le Newfoundland. Il a épousé Catherine Ferguson.

John et Mary Sillers – frère et sœur de Peter et Donald – sont arrivés au Canada avec leurs parents, mais en 1831.

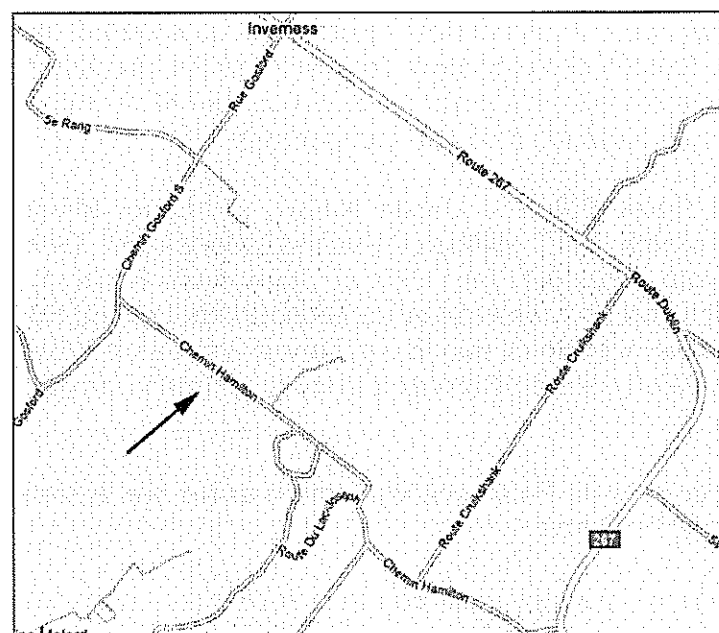
Ces cinq familles additionnelles ajoutaient 31 personnes au campement, de sorte que au moment de replier les tentes, on comptait 17 familles totalisant 117 personnes. Durant les 2 ou 3 années subséquentes, une douzaine d'autres familles se sont ajoutées.

Parmi 13 des 17 familles, huit personnes sont encore vivantes: Malcolm McKillop, Inverness, QC, William Gordon, Lowell, Mass; James Fullerton, Manchester, N.H.; M^{me} John McKinnon, Halifax, QC; M^{me} Donald McKinnon, « village écossais », Inverness; M^{me} William Murchie, Inverness, QC et Catherine et John Sillers, Archison County, Mo. U.S.A.

En plus des quatre familles, McKillop, Gordon, Fullerton et McKenzie, nommées plus haut, qui sont arrivées sur l'Albion, il y eut deux autres familles, soit Johnston et McKenzie, qui ont fait l'apprentissage de la vie de pionniers avec les Écossais à Inverness.

James Johnston et son fils, William, sont venus sur l'Albion, mais le reste de la famille n'est arrivé que deux ans plus tard. Ils étaient originaires de Londonderry, en Irlande, mais vivaient en Écosse au moment de partir pour l'Amérique où quelques membres de leur famille travaillaient dans les moulins de *Brig-o'-weir*.

Thomas McKenzie et son épouse Mary Burry de Perth et Dunkeld en Écosse, ont également voyagé sur l'Albion, mais sont demeurés à Québec durant deux ans avant de prendre possession d'un lot sur le chemin Hamilton, où M. McKenzie, un tailleur de pierre de métier, a installé un moulin qui encore aujourd'hui porte son nom.



Chemin Hamilton à Inverness

Chapitre VI

Nouveau site Hamilton

On a occasionnellement entendu dire que la partie allouée aux Écossais était la pire du canton et, par respect pour les personnes qui habitent présentement la butte connue sous le nom de « colonie écossaise », nous ne sommes pas prêts à mettre en doute la véracité de cette affirmation, même si des fermes de dimensions raisonnables ont été découpées à partir du lot original. On raconte que les officiers chargés de la répartition des lots avaient prévu que si la pire partie était occupée en premier, il deviendrait plus facile par la suite de trouver des occupants. Ce dessein, essentiellement, n'était pas si différent de celui de certains spéculateurs actuels qui dessinent des plans et offrent des bonis aux premières personnes qui s'y installent, en sachant bien que si quelques bâtiments étaient érigés, d'autres suivraient de près.

Aucun des descendants des premiers colons ne vit actuellement sur la ferme originale à l'exception des familles John Cook et Malcolm McMillan. James McKinnon est propriétaire d'une ferme, mais n'y habite pas. Très tôt dans l'histoire, les colons ont délaissé leur concession originale et se sont installés sur d'autres lots en même temps que d'autres arrivants qui ont défriché la forêt en direction du 6^e rang, d'autres dans le 2^e rang et la « montée Kerr ». Dans un deuxième mouvement, quelques familles sont parties vers Somerset, Halifax, etc. où on trouve leurs descendants encore aujourd'hui. Une partie du village de Sainte-Julie de Somerset a été défrichée par William et Donald McKinnon qui ont érigé des bâtiments de ferme et y ont vécu durant plusieurs années.

Le canton d'Inverness a une superficie de 10 milles carrés et onze rangs numérotés à partir d'Halifax. On compte 28 lots de 200 acres dans chaque rang, numérotés à partir du chemin Craig. Il y a environ 25 ans, le quart du canton (rattaché à d'autres terrains à l'extérieur du canton) a donné naissance à la municipalité de Saint-Pierre-Baptiste. Cette partie du canton est connue sous le nom d'Inverness Ouest et comprend les quatre premiers rangs d'Inverness à partir de la rivière Thames, direction nord-ouest.

Cette bande de terrains, prise à même un vaste territoire assujéti à la colonisation du Bas-Canada à l'époque, et qui a été choisie pour nos bonnes gens arrivant d'Aran, était située de chaque côté de la 4^e concession à partir du lac Joseph. Et, même si certains sont déménagés ailleurs, et si possiblement des échanges de terrains ont eu lieu au tout début de l'histoire de notre région, j'estime que jusqu'en 1832, les gens nommés ci-après ont occupé les lots assignés.

Lot	Rang 3			Rang 4
21	Vacant	Donald Henry	C H E M I N D E C O N C E S S I O N	Vacant
	Vacant			Vacant
20	Vacant	James Johnston		Famille de Donald Sillers
	Vacant			Peter Sillers
19	John McKenzie			Alexander Kelso
	Archibald McKillop			Veuve Margaret McMillan
18	John McKinnon			William Henry
	John Cook			Donald McKillop
17	William Kelso			Neil McMillan
	Robert Kelso			Angus Brodie
16	Réserve du clergé – prochain propriétaire Donald Stewart			James Fullerton
	A. et Catherine McKillop Ferme Solandt			Robert Stewart
15	Archibald McKillop			Dugald McKenzie
	Archibald McKillop			Neil McKillop

Source : Annals of Megantic County – page 25

Commençant au rang 3, au lac Joseph, l'emplacement du « village » comprend la moitié du lot 12. Les lots 12, 13 et 14 de ce rang, et également je pense sur le rang 4, faisaient partie d'un ensemble de terrains appartenant aux Frobisher (ou aux héritiers De Rivier) non disponibles pour la colonisation en 1829. Ils détenaient un droit de préemption, mais ne l'ont jamais exercé. Ultérieurement, ces lots ont appartenu à Dugald Campbell, senior, James McKillop, James Kelso, etc. Un certain M. Myers a éventuellement acheté une partie de cette propriété.

Dans le cas d'une colonie nouvelle, les colons étaient considérés d'abord comme des *squatters*. C'était également vrai pour ceux qui voulaient s'établir sur les terrains de la Couronne dont les terrains n'avaient pas officiellement été attribués. Pour obtenir un titre de propriété, les *squatters* devaient payer une « rente libératoire » durant quelques années, aller ensuite à Québec et acheter

leurs titres lors de ventes par shérif, les colons ayant la préséance pour miser sur un terrain. On a déjà mentionné que l'agent des terres a retenu frauduleusement quelques concessions, mais quand Dominick Daly a réintégré son poste, il s'est assuré que les concessions accordées soient effectivement données à qui de droit.

Cette question de « concessions » a été rapportée de différentes façons de sorte qu'il est difficile d'en déterminer les conditions réelles, mais il s'est avéré que l'entente prévue par le duc d'Hamilton prévoyait que les droits seraient accordés pour deux ans seulement. Ceux qui sont arrivés en 1829 et 1830 ont eu droit à certains privilèges, après un certain temps. Au contraire, ceux qui sont arrivés en 1831 ont été informés par les agents que ces dons n'étaient plus disponibles.

Dans le rang 2, une partie des lots 13 et 14 a été allouée à Peter McKillop et le lot 15 à son frère Donald. D'autres ont également trouvé une place d'après une carte du « Nouveau Hamilton² datée de 1832.

La façon dont la plupart de ces pionniers ont eu leur premier emplacement sera clairement détaillée sur le plan qui suit. Un lot couvrait 200 acres. La plupart des concessions mesuraient une « longue centaine » (NDLT: d'après Wikipedia, mesure agraire de 120 acres).

Une certaine expérience aide à déterminer si le sol est fertile, mais les colons étant inexpérimentés ne savaient pas que les terres étaient rocailleuses, parce que les roches n'ont été mises à jour qu'au fur et à mesure du défrichement. Le désappointement s'est transmis chez les descendants, mais comme certains l'ont fait remarquer, l'exploitation constante fera diminuer la quantité de roches sur une ferme. Vivre en terrain humide apportait plus d'inconvénients que sur les coins reculés des montagnes et des rochers. Les premiers bâtiments ont généralement été érigés sur du terrain sec.

Les Écossais avaient l'habitude de petites fermes et, au départ, n'avaient pas l'ambition de posséder de grosses propriétés au Canada. De fait, ils étaient tout simplement heureux d'avoir un coin de terre bien à eux. Des anecdotes amusantes nous racontent comment les premiers arrivants croyaient qu'avec un petit coin défriché, ils pourraient amplement subvenir à tous leurs besoins.

Peu de temps après s'être installé sur sa « centaine », l'un des pionniers accompagné d'un de ses fils entreprit de faire une inspection de sa terre et découvrit loin dans le bois un beau ruisseau. En retournant à la ferme, il disait rêveusement à son garçon: « Ce serait bien si on pouvait arriver un jour à défricher jusqu'à ce ruisseau, mais ça semble bien impossible parce que trop loin. » De fait, durant l'année qui a suivi, le défrichement avait été fait beaucoup plus loin que le ruisseau. Il s'agit ici de Donald McKillop et de son fils James.

Plusieurs des nouveaux arrivants étaient des pêcheurs et, selon l'expression connue, avaient « pris la mer » dans leur pays et, par conséquent, appréciaient se retrouver au bord d'un cours d'eau. On peut d'ailleurs comprendre pourquoi les lacs Joseph et William avaient autant d'attrait pour des gens habitués aux sons du mouvement des vagues. On raconte que de bien belles truites ont été pêchées dans les lacs et rivières à cette époque, la plupart du temps par les vieux ou les très jeunes, pendant que les autres étaient occupés au défrichement ou aux récoltes.

La distance entre les maisons n'était pas très grande vu la petite dimension des concessions. L'idée principale était de trouver un endroit sec près d'un plan d'eau. Les concessions fournissaient le bois franc en abondance. Être près les uns des autres était avantageux surtout en hiver. Et si le sol était de bonne qualité à un endroit, il l'était généralement de façon continue pour le reste de la concession.

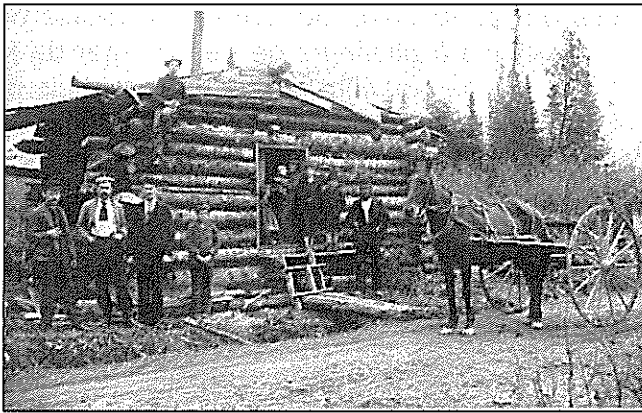
Quelques unes des terres allouées étaient de bonne qualité, mais la majorité ne l'étaient pas. À preuve, la plupart des premiers arrivants se sont installés dans d'autres coins du comté, incapables de s'assurer des revenus décents sur leurs lots d'origine. Un cas typique est celui de Dugald McKenzie qui, d'abord sur la demie nord-ouest du lot no 15, rang 4 à Inverness, s'est finalement installé dans le rang 6 du même canton.

Dès les débuts de l'histoire d'Inverness, on a installé une pancarte à la jonction des chemins Craig et Hamilton, sur laquelle était écrit: « Chemin vers le Nouveau Hamilton ». D'où le nom de rang Hamilton. L'emplacement au complet a été connu sous le nom de « Nouveau Hamilton », mais l'appellation est tombée dans l'oubli alors que progressivement on l'a désigné comme étant « la colonie des Écossais ».

Chapitre VII

Les débuts

Les colons ont été particulièrement occupés durant l'automne et l'hiver 1829-1830. La température était clémente et on a eu très peu de neige jusqu'au 12 janvier 1830, et jusqu'en mars, le peu de neige tombée a facilité le défrichement. Les hommes sont rapidement devenus des experts dans le maniement de la hache pour abattre les arbres pour le déboisement des terres. Ceci était d'autant plus remarquable que ce genre de travail était nouveau pour la plupart des défricheurs.



Exemple de maison des premiers colons dans la région.
Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Collection Marc-André Paquet

James Johnston a construit la première maison dans le secteur. Toutes les bâtisses, maisons ou étables, étaient faites de bois rond. Parfois, de longs billots droits, encochés dans les bouts, étaient utilisés; mais fréquemment on prenait le temps d'équarrir les arbres sur deux faces et de faire des coins carrés. Parfois, les pignons étaient faits de rondins ou d'écorces et même encore de madriers fendus en planches. Pour l'extérieur, les

planches étaient soit sciées à la main ou bien on s'approvisionnait à Upper Ireland, où M. Ricker exploitait un moulin à scie.

La dimension des premières cabanes était généralement de 18 pieds sur 18 pieds; on utilisait l'écorce des arbres pour faire les murs intérieurs qui divisaient la maison en deux pièces ou plus. Les planchers étaient faits d'épinette ou de sapin baumier. Pour des maisons plus cossues, on ajoutait quelques panneaux de verre qui laissaient entrer la lumière, tandis que d'autres, plus modestes, n'avaient aucune fenêtre durant un certain temps. De quelques unes de ces maisons, on disait qu'elles étaient trop grandes parce que difficiles à chauffer. Les premières granges, au contraire, étaient plutôt petites mesurant tout au plus 20 pieds carrés. Pour les toitures, on utilisait l'écorce des épinettes, des ormes ou des tilleuls. Enlever l'écorce des arbres était tellement fastidieux qu'on organisait un *bee* (une corvée) où même les enfants étaient mis à contribution. Évidemment, assez rapidement, la construction des bâtisses s'est améliorée et les maisons ont été lambrissées de bardeaux.

Durant le premier hiver, personne ne possédait un poêle et, dû aux cheminées imparfaites et à la construction rudimentaire des habitations, les gens ont souffert du froid même à l'intérieur des cabanes. Mais beaucoup plus désagréable était la fumée qui se répandait dans les maisons. Des dalles de pierre, qu'on pouvait se procurer facilement, étaient posées sur le sol à un bout de la maison et on y faisait un feu. Ces dalles ont également servi à entourer le feu. Aucune cheminée n'existant à l'époque, un trou dans la toiture directement au-dessus du feu devait faire évacuer la fumée. Quand les vents étaient contraires, la fumée était refoulée à l'intérieur et remplissait la maison, de sorte qu'il fallait souvent ouvrir la porte pour assainir l'air et, par conséquent, laisser entrer le froid. L'ouverture dans le toit permettait non seulement à la fumée de sortir, mais également elle laissait entrer le froid, la neige et le grésil. Dans l'ensemble, cette méthode de chauffage rudimentaire occasionnait plein de courants d'air dans ces

misérables demeures durant les nuits de grand froid. Les caves, en réalité de simples trous creusés dans le sol, ont permis à plusieurs de se protéger de la fumée. Une dame, M^{me} James McKillop, qui se souvient de ces temps anciens, raconte que la fumée était tellement désagréable qu'elle a vécu la majeure partie de ce premier hiver dans la cave de leur maison.



Cette photo montre M^{me} James McKillop, sa fille Mary et deux des enfants de Henry Mooney, Flossy et Douglas, photographiés en octobre 1900 par James Fortier à leur ferme près du pont Mooney. À l'arrière-plan, une vue du lac Joseph.

Expérience et espérance

Dès qu'ils en ont eu la chance, les pionniers ont bâti des cheminées rudimentaires en osier recouvert de glaise et, durant le deuxième hiver, ils n'ont plus été incommodés par la fumée. Durant l'été, la cuisson des aliments se faisait, la plupart du temps, à l'extérieur. Le problème avec ces cheminées est qu'elles offraient une trop grande ventilation, ce qui entraînait également la chaleur avant qu'on puisse réellement en profiter. Cependant, le meilleur bois franc était à portée de la main qui, même s'il était encore vert, constituait un excellent combustible. En Écosse, on utilisait de la tourbe pour se chauffer et il semble que les colons n'ont eu aucune difficulté à utiliser du bois. Fait à noter, durant les quelques années qui ont suivi, de bonnes cheminées en pierre ont été construites pour remplacer les premières faites d'osier.

Heureusement, rien de plus sérieux qu'un grand inconfort n'est résulté des soubresauts de ces âtres rudimentaires et, même si les maisons ont été très froides durant le premier hiver, personne n'a souffert d'engelures sévères parce que ces gens étaient robustes et chaudement habillés. Il n'y a pas eu non plus de maladies graves parmi eux, même si les vieux ont souffert du changement de nourriture et de climat. Durant ce laps de temps, deux des plus âgés sont décédés, soit la veuve Mary McKillop et Neil Walker.

On a souvent raconté comment le climat rigoureux avait, au début, ennuyé les gens et probablement les a réjouis en d'autres occasions. La literie était souvent couverte de frimas le matin et les restes de nourriture gelaient sur la table durant un repas. Il a été dit que même les tasses et les soucoupes étaient gelées ensemble au moment de prendre le thé qu'on boit habituellement très chaud. Et

après un froid mordant, une réserve importante de patates, achetées à Upper Ireland, a complètement gelé. Mais c'était un secret et personne dans la famille ne devait en parler jusqu'au jour où on a réalisé que dans plusieurs maisons se trouvait «une chaudière de petites roches» (*wee puckle panes* – expression écossaise). Et comme on ne pouvait se permettre de gaspiller de la nourriture, peu de patates gelées ont été jetées. En les ajoutant à d'autres légumes, on en faisait une soupe qu'on décrivait en disant « Ça pourrait être pire » (NDLT – description approximative).

Les colons travaillaient très fort. Mon père racontait que durant le premier été, quand il se levait c'était encore la nuit parce qu'il ne pouvait voir ses vêtements sur la chaise. Il travaillait jusqu'à ce que les étoiles apparaissent. Avant le déjeuner, leur semblait la partie la plus longue de la journée. Une des privations qu'ils ont vivement ressenties, spécialement durant les longues soirées d'automne et d'hiver, était le manque d'un bon éclairage. Après avoir travaillé jusqu'à la tombée de la nuit, ils devaient se contenter de la lumière des feux de foyer et sans plus d'éclairage, les femmes tricotaient et filaient la laine.

En parlant de l'ancien temps, une vieille dame, tante Campbell, avait l'habitude de dire qu'elle serait très heureuse d'être assez riche un jour pour allumer une chandelle à l'heure du souper. Une seule chandelle était considérée comme un luxe et n'était allumée qu'à l'heure de la prière ou de la lecture. Allumer deux chandelles en même temps était une extravagance à laquelle on ne pouvait penser, excepté quand le pasteur ou d'autres visiteurs de marque étaient présents.

Madame James Johnston, décédée à Inverness, le 5 mai 1901 à l'âge de 83 ans, a fait énormément de couture à la lueur de la porte de son poêle de cuisine. Mon père avait trouvé un moyen ingénieux pour étudier : il enlevait quelques planches du plancher de cuisine et, les pieds dans la cave mais le corps à hauteur du foyer, il pouvait lire à la lueur des flammes. Mis à part le feu du foyer et quelques chandelles, un petit récipient contenant de l'huile dans laquelle on mettait une mèche, était utilisé à l'occasion. On l'appelait *crusie* aujourd'hui aussi désuet que le « mortier d'orge » ou le *quern*, hachoir rudimentaire pour les grains. Ils observaient le dimanche chrétien de façon rigoureuse et évitaient tout travail non nécessaire ces jours-là, de sorte que les ménagères se faisaient une obligation de voir à ce que le samedi soir il y ait suffisamment d'eau pour le dimanche. N'ayant pas de contenants en bois, on remplissait la bouilloire, la théière et les chaudrons. Mais le froid était souvent si intense durant la nuit qu'il faisait fendre ces récipients de métal. Beaucoup de chaudrons ont été perdus de cette façon. Finalement, on a décidé qu'il serait mieux d'en transporter en petites quantités le dimanche matin, plutôt que d'être obligés de casser la glace le Jour du Seigneur en détruisant des ustensiles aussi nécessaires, ou du moins de les voir fendus et rendus inutilisables.

Chapitre VIII

Vie religieuse et domestique

La plupart des premières familles venaient de Sannox, dans la partie nord-est de l'Île d'Aran. Peu importe la région d'où ils étaient originaires, la majorité d'entre eux observaient rigoureusement le jour du Seigneur et la Bible. Le premier pasteur se nommait Donald Henry (ou Hendry), et appartenait à l'Église «congrégationaliste». Il était pieux, réservé et un homme de grands talents. Il résidait à l'extérieur du « village », sur une terre aride dont il tirait la majeure partie de ses revenus et que ses ouailles ont aidé à défricher. Sa croyance doctrinale se rapprochait de celle des calvinistes et ses enseignements avaient une tendance dictatoriale. Il mettait beaucoup d'emphasis sur le silence que les femmes devaient garder dans l'église. Plusieurs années après sa mort, un monument fut érigé à sa mémoire dans le cimetière attenant à la chapelle congrégationaliste.

Presque tous les pionniers pouvaient lire le gaélique et l'anglais et tous pouvaient parler un peu d'anglais même si, bien entendu, le gaélique était la langue d'usage et c'est dans cette langue que le pasteur Hendry prêchait. Chaque famille ne possédait que quelques livres, mais était particulièrement bien pourvue en bibles, en anglais et en gaélique, qui avaient été apportées en grande quantité, croyant qu'il serait impossible de s'en procurer dans la nouvelle patrie. Dans quelques cas, les livres et bagages des passagers avaient été endommagés par l'eau durant la traversée. Ils possédaient quelques recueils de psaumes, quelques ouvrages comme *«L'Antiquité par Flavius Josephus»**, *l'Histoire ancienne* par Rollo, les poèmes gaéliques de Peter Grant et des livres pieux écrits par Baxter, Bunyan, Dyer et Boston. Quelques familles possédaient des livres de bonne qualité. (*Une recherche sur internet nous a permis de découvrir que Flavius Josephus était de descendance royale par sa mère et que, à l'époque de Caius Cesar, il avait été chargé d'écrire l'histoire des premiers chrétiens du temps de Moïse et Isaac).

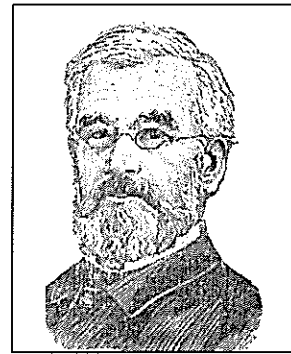
La première salle de réunion, connue sous le nom de «vieille maison en bois rond», bâtie près du vallon à la gauche de la route allant au campement par le chemin Gosford, a été bâtie en 1832. C'était la première érigée à Inverness et a été la seule durant plusieurs années. Tout près, on a rapidement bâti une petite école. La salle communautaire avait une porte du côté sud et une fenêtre au bout. Après un certain temps, une autre fenêtre a été ajoutée. Le foyer était tout au fond avec un trou dans le plafond pour évacuer la fumée et, considérant la méthode de chauffage, on aurait tout aussi bien pu l'appeler la chambre froide. J'ai entendu dire que durant l'hiver, un certain nombre de fidèles s'assoient sur un banc le plus près possible du feu durant quelque temps puis changeaient de place avec d'autres fidèles, et ainsi de suite tout au long de l'office. Le pasteur occupait une chaire de bois brut (certains disent en planches), mais il ne devait

pas avoir la meilleure vue sur ses fidèles, puisqu'il était à la hauteur de la fumée la plus dense. Cependant, la fumée ne dérangeait pas toujours, spécialement durant l'été quand on n'avait pas besoin d'allumer de feu.

Après un certain nombre d'années, les fidèles ont donné une bonne quantité de blé dont la vente a permis l'achat d'un poêle, ce qui constituait une grande amélioration avant que la bâtisse ne soit définitivement abandonnée. Le toit coulait tellement qu'un jour quelqu'un dut tenir un parapluie au-dessus du pasteur Harvey durant son sermon. Aucune trace de cette bâtisse ne subsiste aujourd'hui, sinon les différents tons de vert de l'herbe qui pousse maintenant à cet endroit. On dit qu'un gros arbre pousse maintenant à la place de la chaire. Avant l'arrivée de M. Hendry, en 1831, et même encore après que la salle communautaire fut érigée, les offices religieux étaient présidés régulièrement par Archibald McKillop qui tenait également une classe de Bible ou encore l'école du dimanche dans sa maison personnelle. On peut donc dire que la religion a été présente depuis le tout début de cette colonie.

Durant le campement, M. Parker, un pasteur Méthodiste de la région, présidait les offices et M. Bailey, un autre pasteur des alentours, a fait des visites occasionnelles jusqu'à l'arrivée de M. Hendry.

Le premier pasteur méthodiste résidant fut le révérend **John Borland** qui a travaillé dans le comté durant plus ou moins six ans. Durant un certain temps, il y avait un office religieux durant la semaine. Le révérend Alexander, de l'Église épiscopaliennne, s'est installé à Leeds avant l'arrivée de M. Borland. Très tôt dans l'histoire de la place, le révérend Harvey, missionnaire épiscopalien, a fait des visites durant deux hivers consécutifs et les fidèles appréciaient beaucoup ses enseignements.



Révérend John Borland
Source : Annals of
Megantic County, p. 32

Une des nouveautés de la nouvelle patrie était le sucre d'érable et les gens ont été enchantés de découvrir qu'ils pouvaient récupérer l'eau d'érable à proximité de leurs maisons. Cette tâche « délicate » mais combien laborieuse, obligeait les femmes à y prendre une part active. Les pionniers ont rapidement appris à faire le sucre d'érable, de sorte que chaque famille faisait sa provision dès le premier printemps de 1830. Des auges ont été fabriquées en pin, principalement, et pour bouillir l'eau on utilisait les chaudrons et casseroles que le gel n'avait pas crevés. Évidemment, tout ce travail était fait à la main et ils ont dû faire face à plusieurs difficultés. J'ai souvent entendu ma mère raconter l'histoire d'une fillette d'environ 16 ans qui avait passé la majeure partie de la journée aux sucres et qui, en retournant à la maison avec une partie du sirop de la journée, a trébuché et renversé le contenu d'une chaudière sur ses vêtements et ses cheveux. Il lui a

fallu plusieurs jours pour se débarrasser de cette matière collante. Mais ses parents ne l'ont pas grondée le moindrement. Ce qui était un incident malheureux devint rapidement un souvenir agréable à raconter.

Comme fait amusant qui montre bien le côté consciencieux de ces gens, on peut parler de la mère de mon père, M^{me} Neil McKillop. Au début, elle était d'accord pour jeter l'eau trouvée dans les auges le lundi matin pour la bonne raison que cette eau s'était accumulée durant la journée du dimanche. Je ne sais pas si elle l'a réellement fait, mais après en avoir discuté avec le leader du groupe, il a été convenu que cette situation était analogue à celle d'utiliser les grains qui ont poussé durant les jours de semaine et qu'ils ne devaient pas se sentir plus coupable avec l'eau d'érable du dimanche. Cette conclusion apportait un éclairage nouveau et, dès lors, l'eau d'érable du lundi a été utilisée sans scrupule. Mais ultérieurement, ma grand-mère Mary ci-haut mentionnée, en visite chez sa fille Mary (M^{me} Archibald McLean de Leeds), a refusé de boire un thé quand elle apprit que l'eau utilisée pour le faire avait été transportée le jour du Seigneur.

John McKillop (famille n° 18) pensait également que c'était mal de ramasser la sève le dimanche et disait que les auges devraient être relevées à la verticale pour éloigner les mauvais esprits, contrairement à sa femme qui disait que les auges devraient être fixées un peu plus solidement le samedi soir pour permettre qu'on perde le moins de sève possible.

Les gens ont traversé la première année en faisant face à plusieurs difficultés et ont travaillé fort pour s'adapter à leur nouvelle vie, cherchant sérieusement à résoudre deux problèmes majeurs, soit comment se chauffer et comment se procurer de la nourriture. Nous aborderons ces sujets au chapitre IX. Nous sommes convaincus qu'à plusieurs égards, les premières années n'ont pas été les plus difficiles, la situation devenant plutôt critique quand les premières provisions de vêtements ont été épuisées et que les ustensiles qu'ils avaient apportés ont été endommagés ou sont devenus inutilisables.

Tous les comptes rendus décrivant la vie de ces pionniers nous ont été racontés de la bouche même de ceux qui avaient une connaissance réelle des faits, quoique, il ne soit pas nécessaire ni possible de les nommer dans chaque cas.

Ces annales n'ont pas été colligées dans le but de blâmer ni blesser qui que ce soit; elles sont simplement une liste de faits. Parmi ceux qui nous ont fourni ces renseignements se trouvent des gens bien placés et soucieux de ne pas nuire à leurs semblables. Il est évident qu'une connaissance imparfaite de ces pionniers n'est pas impossible et que des erreurs occasionnelles ont pu survenir dans les déclarations ou leur transcription.

Chapitre IX

Les voisins et leurs transactions

La population totale d'Inverness lorsque les Écossais sont arrivés était d'environ 60 personnes. John Hart a déjà été mentionné. James Clarke, à environ deux milles plus loin sur le même côté du lac, occupait une ferme qui a appartenu plusieurs années plus tard à son fils John. Le chemin Craig avait été tracé avant cette époque, puisqu'un certain nombre de familles habitaient déjà la partie basse d'Ireland et les rangs à l'est d'Inverness, notamment les Bennett, Manley, Hogge, Aldrich et Davidson. Un des premiers colons du comté s'appelait Daniel Redman. Il s'était établi avec sa famille sur une ferme ayant plus tard appartenu au révérend R.G. Ward et ses héritiers. Redman est arrivé aux environs de 1818 et était vraiment un des premiers à proximité du bureau de poste Chapham, région qui a été défrichée durant 80 ans.

Parmi les colons de la campagne d'Inverness, nous retrouvons les noms de Cattenach, Hargrave, Mehan, Plummer et Lachlan McKenzie. Parmi ceux-ci, M. Plummer a été le premier arrivé en 1823. Plusieurs autres sont arrivés en 1829-1830, incluant John Greaves, William Slater et William Wilson, et ont habité le rang Dublin qui pourrait avoir été nommé ainsi par des immigrants venant d'Irlande. Les familles de James et Samuel Robinson, du rang Dublin, sont également arrivées en 1829. À Leeds, sont arrivés les MacLeans en 1808, Fraser en 1817, Hall en 1820, etc.

William Henry, vers 1828, vivait dans la partie basse d'Ireland. Plus tard, il est déménagé dans le rang 6 d'Inverness; sa femme s'appelait Margaret McKenzie. Il était l'oncle du défunt William Mowat. Sinclair Goudie, originaire des îles Shetland, vivait aussi à Lower Ireland où il était arrivé en 1826. Il a récolté une grande quantité de patates à l'automne 1829 et nombre de familles sont allées à sa ferme pour rapporter «le dixième d'un boisseau» (expression d'origine celtique équivalant 35 litres). Madame Peter Gordon, et avec elle son fils William, a été sa femme de ménage jusqu'à ce qu'il épouse Catherine McKillop (famille n° 13).

Ces défricheurs ont compris mieux que quiconque l'importance d'avoir des voisins et les habitants de Lower Ireland ont été le soutien des Écossais durant les premières années. C'était le lieu des Loyalistes de l'Empire britannique et leurs descendants, qui vivaient le long de la rivière, sur une distance de 12 ou 15 milles et dont les noms étaient Lord, Thurber, Hall, Cross, Ricker, MacLean, Meservie, Mayhew et autres. On appelait généralement ces gens « les Américains ».

Presque tous les Écossais avaient un peu d'argent avec lequel ils ont pu acheter quelques provisions durant le premier hiver, et les « Américains » les fournissaient. Les patates et sacs de farine achetés à Upper Ireland étaient transportés par canots jusqu'au quai aménagé du côté nord du lac Joseph dans la concession n° 3, qui a depuis été appelée « le débarcadère écossais », et de là, transportés sur leur dos par les hommes et les femmes. Les appétits étaient bien aiguisés et puisque aucune récolte n'était possible la première année, il fallait acheter non seulement toute la nourriture, mais également les graines de semence.

Les besoins des colons étaient immenses et les moyens d'approvisionnement limités. Il est, par conséquent, agréable de noter que les vendeurs n'ont pas abusé de ceux qui avaient l'obligation d'acheter. Ceci étant certainement vrai de la part de bons voisins de Upper Ireland qui demandaient le prix habituel pour leur jardinage, pas un sou de plus, et leur attitude devrait être retenue dans la mémoire des Écossais et leurs descendants. Il eut été facile dans ce temps « d'arrondir les coins » comme le font certains spéculateurs de nos jours, et comme on l'a déjà vu fréquemment au début de la colonie, mais dans un frappant contraste à cette bassesse, la noble conduite des vrais voisins ressort clairement.

Non seulement les voisins étaient éloignés et peu nombreux, mais l'isolement valait aussi par la distance qui les séparait du magasin, du moulin, de l'école et autres nécessités. Le magasin le plus proche était à Saint-Nicolas, à environ 40 milles, et on n'avait aucun tribunal ni bureau de poste dans le comté, les plus proches étant dans la ville de Québec. Une petite « maison publique » (NDLT: une pension?) était tenue par Samuel Johnston sur le chemin Craig, près de l'endroit où le bureau de poste Clapham se trouve aujourd'hui. Nous n'avons aucune évidence qu'il y ait eu une école dans le village américain.

On avait plus de moulins que de magasins. Le moulin à farine Lambie se trouvait à Leeds, aujourd'hui appelé le moulin Kinnear à Kinnear's Mills. Monsieur Lambie était l'oncle du père de James Kinnear, ce dernier étant maintenant l'actuel propriétaire du moulin.

Dans le « Haut Ireland », Ebenezer Ricker possédait un moulin à farine et un moulin à scie et M. Miservie également. Les moulins à farine pouvaient broyer les grains alors que le tamisage devait se faire à la maison. Durant plusieurs années, les Écossais utilisaient des canots pour aller faire moudre leurs grains dans les moulins d'Ireland mais durant l'hiver, ils se rendaient habituellement au moulin Lambie avec leurs bœufs ou portaient les sacs sur leur dos.

En résumé, après 1830, les pionniers récoltaient suffisamment, mais parfois ont dû payer des prix aussi élevés que 16 \$ pour un baril de farine sans compter les frais de livraison.

Peu après leur arrivée, bon nombre de jeunes filles ont été embauchées comme domestiques dans les familles du voisinage. Le premier article produit pour la vente était le « sel noir », fabriqué à partir de la cendre de bois franc et qui valait entre 2,50 \$ et 3,00 \$ le contenant. Monsieur Thurber, du « Haut Ireland », fabriquait ce qu'on appelait de la « perlasse ». Il avait l'habitude d'acheter les cendres un peu partout. Même si ces produits rapportaient peu, le nombre d'arbres abattus faisait qu'on pouvait disposer d'une très imposante quantité de cendre transformée rapidement en argent sonnante.

Dans ces premiers temps, où les gens trimaient dur et connaissaient de grandes privations, la vie sociale était agréable jusqu'à un certain degré. Il y avait plus de visites et d'échanges amicaux que maintenant. En plus des veillées entre voisins, il y avait les « bees » ou corvées pour filer la laine, pour débiter le bois, aménager les jardins, fabriquer les courtépointes ou fouler la laine.

L'organisation des corvées de cette nature était toujours synonyme de plaisir. Une dame, à qui nous devons beaucoup de ces informations, écrivait ce qui suit. « Nos mères, jolies avec leurs coiffes blanches, prenaient leurs tricots et partaient en visite l'après-midi, pour prendre le thé. Elles étaient bien mises, comme pour rencontrer le roi, même si aucune d'elles dans toute sa vie ardue n'a jamais passé cinq minutes à regarder ou encore même à rêver d'un cahier de mode. »

Le chemin Gosford a été inauguré en 1830 et servait d'abord de chemin d'hiver. Un nombre important de jeunes hommes ont trouvé un emploi durant sa construction à raison de 0,50 \$ par jour, sans allocation de subsistance. De temps à autre, quelques Écossais descendaient à Québec pour travailler, quelques-uns engagés comme débardeur pour décharger ou charger les bateaux, leur salaire étant de 0,90 \$ par jour. Parmi eux, on connaît James Kelso et Alexander Kerr. Après plusieurs années, nombre de jeunes gens ont trouvé de l'emploi dans les camps de bûcherons sur la rivière Ottawa où les salaires étaient de 10 \$ à 20 \$ par mois. Mon père a passé une saison sur l'Ottawa.

Il nous reste à ajouter pour clore ce chapitre que l'hiver 1829-1830 a été des plus cléments et que la neige est partie si rapidement que le 26 avril les feux d'abattis ont pu être allumés. Les déboisements durant cette année-là ont été en moyenne de 4 acres chacun. Ces terres ont été rapidementensemencées et ont fourni de la nourriture en quantité suffisante pour leur permettre d'attendre la récolte suivante. Le capitaine McKillop avait défriché 18 acres durant la première année. Cette année 1830 a été considérée comme un cadeau de la Providence.

Chapitre X

D'autres pionniers d'Aran et d'ailleurs

La diversité dans les traits de caractères des habitants du Nouveau-Monde peut se justifier par le fait que des membres de plusieurs races et tribus, venant de tous les coins du globe, ont touché ses rivages. Après un certain temps, ces gens se sont installés, se sont mêlés et se sont mariés entre eux dans les différentes localités.

À leur arrivée, les premiers clans ont trouvé des Anglais et des Français parmi les quelques fermiers établis en forêt. Un Irlandais, M. Belcher, arrivé en 1828, vivait sur une ferme sise au sud-est de l'actuelle résidence de Joseph Marshall, mais il est parti du canton assez tôt dans l'histoire. Le nom de « rang Belcher » subsiste encore aujourd'hui, non seulement pour le lieu où il vivait mais également pour la localité. Peu d'endroits ont retenu autant de descendants des premiers arrivants. Les Henderson, Marshall, Little, Ralston et Wright – tous originaires d'Irlande – font partie des premiers arrivés en 1830 et 1831.

Avec les familles 1 à 17, nous avons nommé les deux clans de 1829 qui sont en réalité les deux groupes arrivés en même temps au village écossais. Nous énumérons ci-après les familles 18 à 34 qui sont arrivées une ou deux à la fois. L'année, réelle ou supposée, de l'arrivée de ces personnes en Amérique est donnée, mais les détails concernant le temps de l'année ou le nom des bateaux sur lesquels ils ont navigué, sont généralement manquants.

Famille n° 18 – Arrivée 1830 – John McKillop – Mary McKenzie.

Mariés en 1823. Ils ont voyagé sur le bateau George Canning. La durée du voyage fut de 7 semaines et 5 jours; voyage sans incident; capitaine Thomas Callander.

Enfants: Mary, Kate, Alexander (maître d'école à Inverness), Elizabeth (M^{me} William Mowat, née en mai 1829), John qui a épousé Mary Ann Hill, est né en Amérique le 4 avril 1833, décédé le 5 septembre 1895.

Famille n° 19 – Arrivée 1831 – Dugald Campbell – Mary McKillop.

Enfants: Catherine, Jane (M^{me} John McKinnon qui est décédée à Listowel, Ontario le 2 mars 1895), Peter marié à Aimie McKenzie, Donald marié à Catherine Ferguson à Listowel, Ontario; Dugald, alias A.D. Campbell, est né au Canada et a épousé Eliza Layfield.

Famille n° 20 – Arrivée 1831 – Veuve Catherine McKillop (née McKillop) –

Enfants: Angus a épousé Ann McGillvray, Archibald, marié à Isabella Bannerman à Elgin, Ontario, Alexander, célibataire, et Donald qui a épousé Mysie McKelvie.

Famille n° 21 – Arrivée 1831 – **John Kerr – Janet Kelso.**

Les enfants sont tous nés au Canada à l'exception d'un enfant décédé durant la traversée. Mary a épousé Neil Fullerton; Euphemia a épousé John McGillvray. Madame Kerr née Janet Kelso s'est remariée avec James McKinnon.

Famille n° 22 – Arrivée 1831 – **Hugh Kerr – Euphemia Kerr.**

Enfants: John (voir famille 21), Alexander a épousé Margery McKillop, Isabella a épousé Donald McEachern à Sainte-Croix, James a épousé Janet Hendry, Malcolm s'est noyé au port de Québec, Catherine, Donald a épousé Catherine Cameron, Upper Ireland, et Hugh.

Famille n° 23 – Arrivée 1831 – **Duncan McKelvie – Mary Stewart.**

Enfants: Mary devenue M^{me} Dunn, Jane, William a épousé Mary Stewart, Belsey a épousé John McGillvray, Flora a épousé Donald Murchie, Mysie a épousé Donald McKillop, fils de la veuve McKillop, Robert, John qui a épousé Mary Shaw.

Famille n° 24 – Arrivée 1831 – **Donald Nichol – Janet Currie.**

Enfants: John âgé d'environ 3 ans à leur arrivée. M^{me} Nichol (Janet Currie) est décédée durant la traversée. Donald s'est remarié à Ann McKillop.

Famille n° 25 – Arrivée 1831 – **Archibald Cook – Mary McKelvie.**

Enfants: James, forgeron, s'est marié et est resté en Écosse. S'est noyé près de l'île de Man en 1870, Robert a épousé Esther McCammon, Mary a épousé John Dingwall, John marié à Abigail Chesley en Illinois en 1859 encore vivant à l'âge de 82 ans. Catherine, mariée à Malcolm McKillop (famille n° 1), Alexander marié à Mary Burns, Archibald marié à Susan Ellis en 1852, déménagé en Illinois où elle est décédée. Il s'est joint à l'armée nordiste et est mort à la fin de la guerre laissant une orpheline, Peter marié à Catherine Currie, remariée à James Butler, Elizabeth célibataire et décédée en Illinois.

Famille n° 26 – Arrivée 1831 – **William McKenzie – Mary McKenzie.**

Enfants: John décédé durant la première année de leur arrivée, Donald, Peter, Margery alias Voolies. Aucun des enfants ne s'est marié. Leur ferme est sur le chemin d'Arthabaska, passé la ferme Murchie.

Famille n° 27 – Arrivée 1831 – **John Kelso – Ann McMillan.**

Enfants: John, Mary (a épousé un M. Douglas en Ontario), William marié à M^{lle} Harvey de Leeds.

Famille n° 28 – Arrivée 1831 – **James Stewart – Mary Cook** (sœur de John

Cook). Enfants: Mary, (M^{me} William McKelvie), John décédé à l'âge de 20 ans. Sont nés au Canada: Robert, marchand à Inverness, Duncan marié 1) Margery McKillop, fille de Peter McKillop, 2) Sarah Thompson et 3) Margaret Peebles; Donald décédé à Québec, Catherine et Annie.

Famille n° 29 – Arrivée 1831 – **John McKinnon – Annie Robertson.**

Enfants: Mary, (sourde-muette), Janet (sourde-muette), Catherine devenue M^{me} Angus McKillop, Donald, John marié à Jane Campbell (famille n° 19). Durant plusieurs années marchand à Inverness, il est décédé de la variole à Montréal, et Elizabeth.

Les McKinnon à Somerset, comme on les appelait familièrement sont arrivés d'Aran en 1831. On pense que le père Joseph et une de ses filles Janet sont enterrés près du lac Joseph, dans le premier cimetière. Cette famille s'est établie premièrement dans le rang 2 d'Inverness et est déménagée à Somerset vers 1840. Donald était un fermier prospère et possédait au moment de son décès la propriété connue sous le nom de « Ferme de la butte » dont il avait perfectionné la culture.

Famille n° 30 – Arrivée 1831 – **Donald Hendry – Elizabeth Kelso.**

Aucun descendant. Monsieur Hendry est le ministre du culte auquel nous référons dans ces textes. Il est décédé en 1848 et son épouse en 1850. John McKelvie, marié à Jane Fullerton devint son héritier.

Famille n° 31 – Arrivée 1831 – M^{me} **William Stewart.**

Enfants : Donald, Robert, Alexander, Mary, Catherine mariée à Donald Kerr, Isabella.

Famille n° 32 – Arrivée 1832 – **James McKinnon – Catherine McKinnon.**

Enfants: Alexander alias Sandy, marié à 1) Bell Ross, 2) Jane McGillvray, Catherine mariée à John McKillop (famille n° 4). Leurs quatre enfants sont: M^{me} Hugh Jamieson, M^{me} Francis Rogers de Leeds, Neil alias Yock, et M^{me} Williamson de Toronto. Donald a épousé Kate Kerr qui a été tuée lors d'un éboulis sur la rue Champlain à Québec en 1893, Sarah a épousé Neil McKillop (famille n° 4), William encore célibataire lorsqu'il est parti du comté de Mégantic. On pense qu'il est parti vers les provinces de l'Ouest, mais on n'en a plus entendu parler.

Famille n° 33 – Arrivée 1842 – **Finlay Kerr – Annie McPhee.**

Enfants: John marié à Mary Groves, Donald marié à Margery Kerr, Flora mariée à Donald Kerr, Elizabeth mariée à William Greenlay, Malcolm marié à Janet McKinnon et James décédé lors de la traversée.

Famille n° 34 – Arrivée 1943 – **Peter McKenzie – Margaret Davidson.**

Enfants: Donald marié à Catherine McKillop fille de Donald alias Valdie, Robert, John (tous les deux marchands à Inverness), Peter marié à Mary McKillop réside maintenant au Missouri. John est décédé le 2 avril 1901.

Peut-on ajouter ici l'importance de conserver les archives familiales de manière à éliminer les suppositions. Chaque famille devrait connaître les faits qui la concernent. La liste qui précède, peut ressembler à première vue, à une compilation aride; pourtant aucune partie de ces annales ne sera considérée comme tel par ceux qui en font l'objet. Un membre de chaque famille devrait établir une liste de sa parenté. Ces informations sont susceptibles d'intéresser d'autres membres de la famille éventuellement. Ne pas savoir, ni avoir le souci de savoir, quand les membres de la famille sont nés, se sont mariés ou sont décédés est impensable. Même si les Écossais ont pu être négligents à certains égards, au moins ces recherches ont été ainsi facilitées. Le peu de connaissance d'elles-mêmes qu'ont certaines familles est à peine croyable.

Kate Douglas Wiggin, alors qu'elle était en Angleterre, raconte sa conversation avec une vieille dame alors qu'elle lui demandait: « De quelle partie du pays votre mari est-il originaire? » « Je n'ai jamais pensé le lui demander », répondit-elle. Garder le juste milieu, entre un tel état d'esprit et celui de gens qui s'embourbent dans des recherches généalogiques sans fin, est souhaitable, mais que les personnes dont nous parlons dans ces écrits aient l'état d'esprit de cette vieille dame anglaise est une autre réalité. Nous avons suffisamment parlé de ces apostats de l'histoire.

Chapitre XI

Recensements et incidents

Parmi ceux qui sont arrivés durant les premières années, et plus spécifiquement en 1831, on retrouve: William Murchie marié à Elizabeth Sillers (famille n° 17); Donald Murchie (ou Murphy) marié à Flora McKelvie; Donald Kerr dont le nom a été donné à la côte Kerr, marié à Katherine Stewart. Arrivé en même temps que sa sœur Mary qui plus tard a épousé un certain M. Stewart.

Donald Crawford marié en Écosse dont les enfants sont: Mary Dugald, James, Donald, William, Catherine et Alexander; Peter Hamilton marié en Écosse à Ann McCurdie, sœur du défunt Lachlan McCurdie; John Hamilton, frère du précédent, marié en Écosse à Catherine Fee est arrivé quelques années plus tard. Donald Henry et sa fille Kate Cristie sont également arrivés en 1831.

En 1832, sur le brick Margret sont arrivés: Mary A. Cristie, âgée de 4 ans (a épousé Joseph McNey), sa grand-mère M^{me} Henry et les enfants: Janet (M^{me} James Kerr) Margaret et Donald qui est retourné en Écosse la même année où il est décédé à la résidence de Donald Shaw; Mary Henry (M^{me} Shanks de Windsor Mills) qui n'a jamais résidé dans Mégantic.

En comptant les membres des familles 1 à 32 inclusivement, et d'autres personnes nommées, le village se composait de 222 personnes, comme suit:

Nom	Nombre d'individus	Nom	Nombre d'individus
McKillop	51	Crawford	9
Kelso	28	Henry	7
McKinnon	19	Brodie	6
McKenzie	15	Campbell	6
Kerr	13	Fullerton	6
Sillers	12	Christie	2
Stewart	11	Gordon	2
Cook	10	Murchie	2
McKelvie	10	Nichol	2
McMillan	10	Hamilton	1

On se demande parfois à quel moment le village a atteint son plus grand nombre de résidents. Il est difficile de répondre, mais on pourrait probablement dire après 15 ans, sans se tromper. En 1845, le nombre de gens venus d'Aran, avec les enfants nés en Amérique, totalisait 275 personnes. On doute que les pionniers, dans cette partie du comté aient dépassé ce nombre si on enlève les décès et les quelques familles qui se sont installées ailleurs. Il y avait aussi ce malaise (pas complètement disparu de nos jours) qui touchait les jeunes hommes de ne pas vouloir s'établir ici. Par conséquent, les vieux garçons et les vieilles filles ont été nombreux dans cette dernière demie du siècle. Citons les familles 7 et 26 dont aucun des enfants ne s'est marié.

Des 19 familles nommées plus haut, les noms suivants sont complètement disparus de la place: Campbell, Fullerton, Hendry, Gordon et Nichol. Comparativement à leur nombre original, les Kelso et McKillop ont connu la plus grande diminution. On comprend que ces 34 familles sont originaires d'Aran.

Quelques familles venant d'autres parties d'Écosse ou d'Irlande sont également venues. Les terres à bon marché et de qualité moyenne représentaient l'attrait principal pour inciter ces gens à venir les défricher. Quelques bons voisins d'Upper Ireland en 1829 avaient pour noms David, Harley et Johnson Thurber, capitaine McLean, Henry et Malborough Cross, Peter C. Lord, capitaine Amos Hall et ses fils aux noms bibliques, Charles Mayhew et MM. Bennett, Ricker, Merrervey, Butterfield et Steward.

Le premier colon au « coin Campbell » était Philip Earl en 1832. Le capitaine Milligan est arrivé à peu près en même temps. Du coin Campbell, en direction de Leeds, les premiers colons ont été Edwards et Kidd tandis que dans le même rang, mais dans la direction opposée se trouvaient MM. Pound, Sims et Mark Stafford qui se sont tous probablement établis dans le rang 8 en 1832.

Dans le rang 11 d'Inverness, les pionniers étaient trois « John »: (alias Jack) Campbell qui a donné son nom au « coin Campbell », John Glass et John Wilton, établis vers 1830. Quinze années plus tard, l'église St-Stephen a été bâtie. Avant ce temps, les rassemblements se faisaient dans les maisons des colons. Le moulin Lambie était le plus proche et avant que les routes soient tracées, les colons portaient les sacs de grains et de farine sur leur dos.

Au moment de choisir un lot, un incident amusant faisait parfois changer les plans. L'anecdote suivante en fait foi. Quand James Stewart est arrivé à Inverness en 1831, il pensait s'installer sur un lot un peu éloigné des autres et a commencé à enlever l'écorce des arbres, ceci étant la première chose à faire pour marquer son terrain. Il avait amené avec lui Archie McKillop, tout juste adolescent. Ils apportaient avec eux une hache et une faucille, soit les outils dont ils avaient besoin pour leur travail. Après avoir travaillé durant un certain temps, ils entendirent un bruit ressemblant à celui de deux arbres qu'on frotterait ensemble. Quiconque est habitué aux bruits de la forêt sait que le hurlement du vent, en même temps que le frottement des arbres, peut sembler alarmant. Entendant la plainte des arbres, M. Stewart s'arrêta soudain et, terrorisé, dit: « Qu'est-ce que c'est ça? ». Son aide, qui résidait au pays depuis plus longtemps, entreprit de chercher la cause de ce bruit et, retournant bravement à sa tâche entendit à nouveau le bruit inquiétant et semblant plus fort que la fois précédente. C'en était trop. Stewart laissa tomber sa hache en s'exclamant: « Aussi sûr que je suis en vie et que je respire, c'est un lion » et se mit à courir, avec le jeune homme sur ses talons. L'histoire ne dit pas si quelqu'un s'est aventuré dans le bois pour aller chercher les outils mais une chose est certaine, Stewart n'a écorcé aucun autre arbre sur ce terrain dangereux. Plus tard, il s'est installé dans le rang 6, où le « roi de la forêt » ne risquait pas de le rattraper.

Il a fallu un certain temps pour s'habituer à la forêt et, même si le gibier était abondant, aucune bête n'a été tuée avant un an ou deux. Éventuellement, de jeunes chevreuils et quelques orignaux ont été abattus. Les animaux à fourrure étaient plus nombreux au début et le tir ou le « trappage » des visons, loutres, castors et martres était courant. Les renards et les ours étaient en grand nombre et une bonne quantité d'ours noirs ont été tués. Pour ce qui est des poissons, on raconte qu'un homme en avait pêché en si grande quantité qu'il dut aller jusqu'à Saint-Gilles, à environ 35 milles, pour se procurer le sel dont il avait besoin pour les saler.

Pour une raison ou une autre, les bœufs et les chevaux étaient rares, mais graduellement ils sont arrivés. Les familles nouvellement arrivées étaient régulièrement vues les dimanches matins d'hiver prendre le chemin de l'église avec leurs bœufs attelés à un traîneau. Le harnais des bœufs était un simple joug. Généralement, ils n'étaient dirigés que par quelques commandements répétés tout au long du voyage et, si nécessaire, renforcés par un coup de fouet du « conducteur » assis à l'avant du traîneau. Certains considéraient qu'il fallait se tenir debout pour montrer une attitude plus masculine. Un pratiquant d'Halifax,

accompagné de son épouse et d'une petite fille, est allé un jour à la chapelle « congrégationaliste ». Durant l'office, la fillette s'est mise à parler. Le pasteur pensant peut-être qu'elle faisait des commentaires sur son enseignement, demanda à la mère d'amener sa fille à l'extérieur de la chapelle, ce qu'elle a fait suivie du père indigné. Quelques minutes plus tard, la famille reprenait la route pour la maison avec son attelage de bœufs. Je crois que c'était à la même occasion qu'on a demandé à ma mère de sortir à cause du babillage d'un enfant qu'elle avait probablement transporté dans ses bras pour traverser le lac, sur une distance de deux milles de chez elle. Une pionnière se souvient de l'époque où ils avaient des bœufs pour les conduire à l'église. « Et nous étions très heureux d'en avoir » dit-elle.

Durant plusieurs années, les pionniers ont dû traverser le lac plusieurs fois par jour autant en été qu'en hiver et, pourtant, très peu de noyades ont été signalées. Peter McKillop, fils de Peter (famille n° 13) s'est noyé étant jeune, de même que Neil Currie, fils de Archibald Currie. Une fillette nommée Eliza Hackett s'est noyée au ruisseau Pollock maintenant connu comme étant le ruisseau Bullard.

Il y avait peu d'hommes compétents en médecine ou chirurgie à cette époque, de sorte que le traitement des maladies se faisait à la maison avec des moyens très rudimentaires. John Sillers, frère de Peter (famille n° 17) durant le battage du grain avec un fléau, s'est introduit une écharde dans la main et ne pouvait l'enlever. Sa main s'est tellement infectée qu'il a dû se rendre à Québec où les médecins ont cru bon de lui couper le bras pour lui sauver la vie.

Un événement curieux concernant l'art dentaire de cette époque s'est produit lorsque mon père, souffrant d'un terrible mal de dent et voulant obtenir quelque soulagement, s'est adressé au D^r Mark, un résidant du rang Dublin, qui faisait croire qu'il était dentiste. Le « docteur » s'est vaillamment attaqué à la dent en question et réussit à l'extraire partiellement mais, pour une raison que j'ignore, ne pouvait pas l'arracher complètement ni la remettre en place. Il renvoie donc le patient en lui disant qu'il ne peut rien faire de plus. Mon père revint à la maison et durant les jours qui ont suivi a été incapable de refermer sa bouche. Mais comme « tout est bien qui finit bien », avec le temps la mâchoire s'est replacée et la dent n'a plus jamais fait mal par la suite. À n'en pas douter, la dentisterie moderne ne pourrait jamais rivaliser avec ce travail inexpérimenté et bizarre.

Marcher dans cette brousse représentait un défi. De jeunes hommes ont marché jusqu'au Vermont, ont trouvé du travail durant l'été et ont également marché pour revenir à l'automne. Par la force des choses, ils n'appartenaient pas à cette catégorie d'hommes de qui on a dit à une autre époque : « Ils dépensent tout leur argent sur les autos ». Durant ces longs voyages, il fallait à l'occasion, chercher des soins médicaux, comme ce fut le cas lorsque James McKillop et sa sœur Catherine (de Somerset) ont marché jusqu'à Montpelier, Vermont pour faire soigner une entorse à un poignet. Tous les traitements-maison avaient été utilisés sans résultat.

Les premiers pionniers ont pu se marier dans le comté seulement lorsqu'un ministre autorisé s'est installé dans la région. John Cook et Mary McKillop ont marché jusqu'à Québec - et sont revenus - une distance de 40 milles, où ils ont été dûment mariés par un ministre régulier. Ceci se passait en septembre 1830. Tous les fils n'ont pas hérité de leur père le désir de créer de nouvelles familles, malgré les avantages qui en découlaient. Bien sûr, quand on dit marcher jusqu'à Québec, il s'agit de Saint-Nicolas où ils prenaient le bateau pour la ville de Québec. Durant ce voyage, ils étaient accompagnés de James et Catherine McKillop à titre de témoins.

Bientôt, on n'eut plus besoin d'aller aussi loin que Québec pour se marier. Le révérend Alexander de l'Église d'Angleterre devint disponible pas plus loin que Leeds. Aussi, de façon à ne pas être en reste avec ceux qui avaient marché jusqu'à Québec, les amoureux marchaient jusqu'à Leeds et en revenaient la même journée. Et même après une telle randonnée, ils étaient prêts à célébrer l'événement par un souper où les amis étaient invités. Probablement que les filles de ces temps-là auraient écarté avec mépris la main d'un homme qui se serait objecté à entreprendre une promenade de 30 milles pour se marier.

Parmi ceux qui ont marché jusqu'à Leeds pour se marier, on trouve John McKillop et Catherine McKinnon qui, le 10 mars 1835, ont emprunté le chemin Craig et sont revenus la même journée. James Kerr et Janet Hendry, mariés en 1836, ont également fait l'aller-retour la même journée mais en prenant un autre chemin. En parlant de John McKillop mentionné plus haut, sa future belle-mère disait: « Notre Katie va avoir un vrai Écossais, et il vit dans une maison lambrissée de bardeaux ». À cette époque, on utilisait de l'écorce d'arbres pour couvrir les maisons et une « maison couverte de bardeaux » était considérée comme extraordinaire, et son propriétaire enviable.

Donald Hendry, le premier pasteur, n'était pas autorisé, je pense, à célébrer les mariages même dans les Vieux Pays. Il a effectivement marié un couple dans la colonie, même sans permis. En réalité, il n'avait pas été ordonné jusqu'à l'arrivée de M. Anderson.

On ne doit pas penser que les Écossais étaient prêts à endurer les pires souffrances pour la simple raison de se marier. La vraie explication à donner à ces exploits accomplis par les futurs conjoints et leurs accompagnateurs, est que marcher sur de grandes distances faisait partie de leur vie de tous les jours. Pour les événements les plus simples, comme dans les grandes occasions, ils refusaient d'invoquer la fatigue ou les difficultés pour s'empêcher d'accomplir leurs projets. Par exemple, un de mes oncles, oncle John, en traversant le lac en hiver est passé au travers de la glace trois fois et, même s'il faisait froid, il est allé à ses affaires et, sans changer de vêtements est retourné à la maison. Lorsqu'il est arrivé près de chez lui, ses vêtements étaient si gelés qu'il pouvait à peine marcher.

Une expérience semblable a été vécue par l'oncle Neil McKillop qui est tombé à l'eau en allant à un office le jour de l'Action de grâces. Il a assisté à la cérémonie dans ses vêtements trempés et n'est retourné à la maison qu'après avoir accompli tous ses devoirs. Pour un Écossais, s'en retourner après être passé au travers de la glace aurait voulu dire « abdiquer ». Évidemment, ces hommes et ces femmes devaient avoir une résistance extraordinaire pour endurer l'usure causée par ce travail terriblement difficile d'apprivoiser les forêts. Mais c'était en même temps un triomphe de leur force de caractère autant que de leur capacité physique.

Qu'il soit parfois plus avantageux de ramper plutôt que marcher a été prouvé également par James Johnston (grand-père de William D. Johnston) durant cette même journée d'Action de grâces, et qui a aussi passé au travers de la glace. La glace n'en finissait plus de casser jusqu'à ce qu'il soit complètement épuisé. En désespoir de cause, il enleva ses mitaines et les lança sur la glace aussi loin qu'il put, pensant que sa famille pourrait comprendre ainsi de quelle façon il est mort. Heureusement, à ce moment, il a vu une trace dans la neige où l'oncle Neil avait rampé pour s'en sortir, lui donnant à penser que lui aussi pourrait utiliser cette méthode au lieu de marcher debout sur la glace dangereuse. Il s'est rapidement retrouvé sur la glace plus solide et, bien qu'on ne le sache pas, il a probablement ramassé ses mitaines lui-même.

Les pionniers étaient vraiment robustes, plus je pense que leurs descendants, et l'idée d'économiser leurs forces physiques ne les préoccupait que très peu. On peut penser que pour des nouveaux mariés, marcher jusqu'à Leeds et en revenir dans la même journée est comparable à une grosse journée d'ouvrage. Mais il ne faut pas oublier que leurs invités à la noce ont probablement travaillé au déboisement durant cette journée. On pourrait ajouter que les mariés se sont vraisemblablement retrouvés ensemble pour moissonner ou pour faire tout autre travail à l'extérieur après la noce. Si quelqu'un pense que ceci est une grossière exagération, on pourrait répliquer que parfois les gens retournaient au travail la journée même de leur mariage.

Chapitre XII

Notes personnelles

Le premier enfant né au campement a été Dugald McKenzie, fils de Dugald et Isabella McKenzie, né à l'automne 1829. Il est décédé le 17 mars 1896. Jane McKillop, maintenant M^{me} André Solandt, est née la même année. Elle vit maintenant à East Northfield, Vermont. Au moment de la Rébellion de 1837, Archibald McKillop est allé à Québec comme capitaine de milice. Il fut élevé au rang de major durant son service. Peter McKillop l'a remplacé au poste de

capitaine. Après la rébellion, grand-père a été nommé colonel avec annonce officielle dans la Gazette. À son tour, Peter McKillop est devenu major. Le colonel A. McKillop, durant un certain temps, a été inspecteur d'écoles, sans salaire. Il faisait une tournée des écoles une ou deux fois par année avec rapport officiel pour justifier une subvention du gouvernement. John Hume lui a succédé moyennant salaire. Archibald McKillop était également « commissaire de paix » ou magistrat en chef. La photographie reproduite en page 10 est mauvaise, les cheveux blancs de mon grand-père maternel ayant peu de relief sur un fond blanc.

Ce n'est pas un hommage excessif à la mémoire d'Archibald McKillop de la part d'un de ses derniers petits-fils que de dire quel homme bon il était. Dans la sphère d'activités où il évoluait, il était un grand homme, moralement, mentalement et physiquement. Le major Peter McKillop a été nommé magistrat quelques années après son arrivée.

Un grand nombre d'Écossais sont arrivés par petits groupes sur différents bateaux et avec eux, des immigrants d'Irlande à destination de Mégantic voyageaient sur les mêmes bateaux. Quelques noms de bateaux: le « George Canning » commandé par le capitaine Callendar; le « Nailer » avec le capitaine McColl; le « Erin » avec le capitaine Smith; le « Favourite » avec le capitaine Bannerman et le « Sally Ann » avec le capitaine McCammon. Il y avait très peu d'Amérindiens dans Mégantic dans ce temps-là, quoique quelques-uns de la Réserve de Bécancour soient venus occasionnellement. Ils n'étaient pas de « violents Peaux-Rouges », mais chassaient de temps à autre dans les bois ou vendaient du poisson ou des paniers d'osier. On a déjà mentionné que les loutres, visons et martres se trouvaient en abondance dans les lacs et ruisseaux. Chaque hiver, jusqu'en 1839, un chef indien et plusieurs membres de sa tribu avaient pris l'habitude de chasser et de faire du *trappage* alors qu'ils avaient monté leurs wigwams près du hameau.

On ne doit pas croire que les familles qui ont été obligées de laisser leurs fermes pour plaire au duc de Hamilton sont toutes venues en Amérique. Bon nombre d'entre elles sont parties d'Aran vers d'autres parties de l'Écosse. Des terres choisies dans Mégantic ont également été occupées par d'autres que ceux qui les avaient choisies. Ainsi, Thomas et Isaac Johnstone sont venus des Îles Orkney; Bell, Gillies et McEachern de Islay; James et Angus McGillvray d'Inverness (en Écosse); les familles McLean et Ross du Rothshire, Robert Stewart, menuisier, et William Wallace, forgeron, arrivaient d'Aran.

Sans penser qu'elles sont complètes, et seulement avec une précision comparative, ces notes accumulées concernent un certain nombre de familles écossaises arrivées à différentes époques. L'histoire de chacune d'entre elles est intéressante en elle-même. Plusieurs colons se sont endormis pour toujours et le temps a éparpillé les autres.

James McGillvray d'Inverness, Écosse, cordonnier, marié en Écosse à Mary McBean est arrivé en 1833. Enfants : Duncan, marié à Margaret Kelso, Mary (M^{me} James Johnston), Jessie mariée au révérend Simon Fraser, Mysie (M^{me} James McEachern), James marié à Elizabeth Kelso – partis pour le Minnesota il y a plusieurs années.

Angus McGillvray, frère de James, senior, a épousé en premières noces Ann Matheson. Enfants: Angus marié à Mary Kelso, Jessie, Duncan, Alexander, cordonnier, marié à Catherine Brodie, Annie (M^{me} Angus McKillop), James décédé en Écosse. En secondes noces il a épousé Helen Morrison. Enfants: John décédé en Écosse, Mary (M^{me} Farrie), Isabella (M^{me} Archibald Kelso), Eliza (M^{me} Donald Bell), Agnes décédée à Inverness le 20 novembre 1844, Jane (M^{me} Alex McKinnon), Peter marié à L. Ann Bickford, Helen (M^{me} R. Drew), John (le deuxième du même prénom) marié à Mary A. McCullough, Margery décédée le 31 mars 1863.

M^{me} Malcolm McEachern, arrivée d'Islay en 1833. Enfants: Archibald, Peter, Donald (a épousé Bella Kerr), Flora et Margaret.

William MacDonald arrivé en 1836. Originaire de Sutherlandshire, marié en Écosse à Margaret Johnstone, sœur de Thomas et Isaac. Enfants: John, William, Peter, James, Margaret et Isabella. John a écrit son journal pendant plusieurs années qui, dit-on, est d'un grand intérêt.

Donald Shaw natif d'Aran, arrivé en 1839, marié à Flora Henry. Enfants: John, Mary, Donald, Elizabeth et William.

Bryce et Walter Miller de Steinston, Écosse, arrivés à Québec en mai 1841. Ils sont devenus de prospères éleveurs d'animaux.

Robert Caldwell et sa famille, également de Steinston, arrivés en juin 1868. La famille Caldwell a hérité de la succession Miller.

William Mowat marié à Elizabeth McKillop au Canada, est arrivé d'Écosse en 1841. Thomas, tailleur, et Larry étaient demi-frères de William.

Thomas Johnstone marié en Écosse à Clémentine Brown, originaire des Îles Orkney, arrivés en 1842. Ils se sont établis près du « gué ». Enfants: Thomas, Jane, Mary (M^{me} Lunnie), William. Isaac, le frère de Thomas est également arrivé en 1842. Son fils Isaac vit à St. Johnsbury.

Alexander McKelvie, forgeron, marié en Écosse, est arrivé en 1843. Enfants: Archibald, Alexander, Mary et Elizabeth. Alexander McKelvie a travaillé durant un certain temps sur le chemin Gosford, près de « la côte du sergent » où il avait sa maison et sa forge. Après une couple d'années, il partit à Pointe Lévis et de là, à Trois-Rivières où il avait un commerce prospère. De là, il partit vers Vancouver,

Colombie-Britannique. D'autres membres de la famille McKelvie arrivés d'Aran en 1845, soit Donald, tailleur, Isabella (M^{me} James Kelso) et Dugald. Madame James Kelso est décédée le 29 janvier 1892 à l'âge de 77 ans.

Venu d'Aran en 1846, **James Hunter**, veuf de Jane McKinnon. Famille: James Hunter, Mary McKinnon (M^{me} John Gillies), John McKinnon (marié à Isabelle McKillop), Donald McKinnon marié à Catherine Crawford, Lizzie Hunter (M^{me} William Dempsey). La famille Hunter-McKinnon est arrivée d'Écosse aux environs du 15 avril 1846 sur un brick nommé Bowley. Partis de Greenock, ils ont eu une très mauvaise traversée. Le vaisseau avait une cargaison de fer qui s'est déplacée durant le voyage, perçant des trous dans le bateau, ce qui faisait craindre le pire aux passagers. Ils ont cependant pu arriver sains et saufs à Québec le 1^{er} juin. John McKinnon, apparemment en bonne santé lors de la « journée des Écossais » le 5 juillet 1900, est décédé à l'automne 1900.

Archibald Currie arrivé d'Aran en 1846 sur le « Favourite » s'était marié à Margaret Taylor en Écosse. Enfants: Catherine (mariée à John Cook en 1853), John, William décédé vers 1862, Neil décédé par noyade en 1858, Janet (M^{me} Lachlan McCurdie), son mari étant décédé, vit avec ses deux filles et John à Pemberton, Colombie-Britannique. Archibald décédé en Louisiane en 1897. La deuxième M^{me} Archibald Currie, senior, se nommait Janet Hamilton. Leurs trois enfants: Ronald, Margaret (feue M^{me} James McMillan), Annie (M^{me} Ronald McIntosh). Monsieur McIntosh est décédé et Annie vit avec Ronald à Lilleotte, Colombie-Britannique.

John Kelso d'Aran, marié en Écosse à Mary Henry, arrivé en 1848. Enfants: Margaret (M^{me} Duncan McGillvray), Archibald, Elizabeth (M^{me} James McGillvray), John marié à Eliza J. Cochrane. Archibald Kelso qui vient de se bâtir une maison à Inverness, s'est marié le 28 avril 1858 à Isabella McGillvray. Enfants: Mary, Angus (décédé à l'âge de 20 ans), John, Robert, Helen et Isabel.

John Currie Halifax, arrivé d'Aran en 1848.

Lachlan McCurdie arrivé d'Aran en 1851. Marié au Canada à Janet Currie.

James Stuart marié en Écosse à Christiana Cook, arrivé d'Aran en 1851.

John Ferguson tisserand, marié en Écosse à Catherine Hamilton, arrivé au pays en 1856. Enfants: John, Catherine, Margaret, Mary, Ronald et David. Plusieurs membres de cette famille résident à Lawrence, Mass.

Robert McIntosh arrivé en 1856, avec son épouse Elizabeth Hamilton. Enfants: Mary, William, Ronald, Isabella, John. Famille vivant à Assiniboia, Territoires du Nord-Ouest.

Angus Bell et son épouse originaires d'Islay. Enfants: Angus, Christiana, Malcolm, Donald, Ronald, Kate et John.

John Gillies marié à Islay à Christiana McEachern, était un autre pionnier. Il a été tué par la chute d'un arbre. Enfants: Peter, Mary, John, Malcolm, Flora, Anabella et Archibald. Archibald est devenu un pasteur presbytérien et est décédé il y a quelques années en Nouvelle-Zélande.

John Kean marié à Elizabeth Russell, était un pionnier à Halifax. M^{me} Kean, originaire d'Aran, est décédée vers l'âge de 100 ans. Enfants: Robert et John. Robert a épousé Ellen Gillis, fille de William Gillis. John est devenu un pasteur, s'est marié à une dame de Glengarry.

Plusieurs noms à travers le pays peuvent être reliés à un penchant des pionniers à donner des noms de leur pays d'origine, tels les rangs Dublin et Connaught, etc. Clapham vient du nom de John G. Clapham du début de Mégantic. Durant un certain temps « Middletown » était un nom donné au village écossais, mais il semble avoir été oublié assez rapidement.

Le ruisseau « Duncan » qui coule sur la ferme Cloverdale pour se jeter dans le lac Joseph, tient son nom de Duncan McMillan (famille n° 9) qui avait l'habitude de pêcher à son embouchure avec beaucoup de succès.

La côte « Kerr » un endroit assez imprécis près du moulin Walsh, est ainsi appelée à cause des familles de Donald et John Kerr. Des membres de la famille de Donald Kerr résident encore actuellement sur cette ferme.

La côte « Sergeant » et le ruisseau « Sergeant » sont ainsi nommés d'après le sergent Duff, un pensionné du gouvernement qui, durant un certain temps, a habité la résidence presbytérienne (Crombie) après son érection. Le sergent Duff a été enterré dans le premier cimetière auquel nous référons au chapitre XIV.

Le ruisseau « Ezechiel », aussi appelé ruisseau « Sickle » ou « petit », le cours d'eau sur lequel les moulins de Neil McKenzie et Thomas Walsh étaient situés, et qui se déverse à la tête du lac Joseph. Il tient son nom de Ezechiel Hall qui a *trappé* une grande quantité de rats musqués, de loutres, etc. à son embouchure, mais qui a quitté le pays avant l'arrivée des pionniers.

Chapitre XIII

Églises et Écoles

Quand on voyage un peu à travers le monde, on trouve toujours que les endroits de culte ont un attrait particulier. Et il y a lieu de regretter qu'il n'existe pas de plan ni de dessin du premier temple bâti dans cette colonie. Le lecteur devra se contenter de la description donnée au chapitre VII à laquelle nous ajouterons

quelques détails. Le poème écrit par A. McKillop, publié dans « Temperance Odes and Miscellaneous Poems » (ode à la tempérance et poèmes variés) intitulé « La vieille cabane de bois rond » est considéré par plusieurs comme ayant une certaine valeur.

Le premier temple n'était rattaché à aucune dénomination religieuse et avait été bâti par l'ensemble des pionniers. Il était fait de troncs d'arbres et mesurait 26 ou 28 pieds carrés. Son toit était fait d'écorces avec un appentis devant servir à abriter le cheval du pasteur, avait une ou deux fenêtres et un foyer à un des bouts. Aucun cimetière ne faisait partie de cette première église. Des ministres autres que M. Hendry ont prêché ici, notamment le révérend John Borland et le révérend Harvey dont les sermons étaient les mieux appréciés parce que faits en anglais.

On doit se rappeler la longueur des sermons de cette époque pour avoir une idée des enseignements dispensés. Par exemple, le révérend Mackay, ministre écossais bien-aimé, de qui les pionniers se sont souvenu avec beaucoup d'affection, prêchait habituellement de 11 heures le matin jusqu'à 3 ou 4 heures dans l'après-midi. Mais on doit tenir compte qu'il prêchait dans les deux langues, répétant en anglais ce qu'il venait de dire en gaélique.

Monsieur Hendry se contentait de prêcher en gaélique et pouvait faire des sermons durant 2 ou 3 heures d'affilée. Après une assez longue période, les pionniers avaient acquis une certaine connaissance de trois langues: le gaélique, l'anglais et le français. La première était parlée à la maison, tandis que les deux autres servaient à communiquer avec les gens de l'entourage.

Habituellement, M. Hendry prêchait deux fois le dimanche, sauf durant les courtes journées d'hiver où il ne prêchait qu'une fois. Il prêchait aussi tous les deux jeudis soirs à sa résidence, sauf peut-être durant la saison des récoltes ou lors d'occasions spéciales qui justifiaient une telle omission. Durant l'épidémie de choléra dans les années 1830, une journée de jeûne et de prière a été observée par un bon nombre de personnes.

Personne ne songeait à manquer ces offices et il était fréquent de marcher 6 ou 7 milles pour y assister le dimanche matin. On pouvait voir un groupe de jeunes marcher jusqu'à l'église, durant l'été, les filles ôtant leurs bas et souliers pour ne les remettre qu'avant d'entrer dans l'église. Après une dure semaine de labeur et une longue marche, et surtout à cause de la longueur des prédications, on ne s'étonnera pas si plusieurs s'endormaient durant le sermon.

On raconte qu'une fois le pasteur Hendry, durant une très longue prédication, s'est aperçu que quelques-uns dormaient. Il s'arrêta de parler durant les longues minutes ce qui eut pour effet de réveiller les dormeurs qui ont ouvert les yeux pour voir ce qui se passait. « Ah!Ha!, - dit le prêcheur, - j'ai trouvé le moyen de vous réveiller. » Il ne négligea sûrement pas de leur servir une bonne semonce.

Si quelques jeunes allaient à l'église pieds nus, et les petites filles avec un mouchoir de coton sur la tête, personne ne s'en offusquait parce que c'était la coutume. Durant l'hiver, quand les bottes et chaussures étaient usées, quelques personnes portaient ce qu'ils appelaient des *moggan*, i.e. des bas ou chaussons « fabriqués » avec du tissu, ou encore en cousant des bas par-dessus le tissu.

Le révérend Donald Hendry est décédé en 1849 à l'âge de 73 ans et son épouse, Elizabeth Kelso, deux ans plus tard à l'âge de 76 ans. Il a été enterré près de la chapelle et un monument a été érigé à sa mémoire.

Le second ministre fut le révérend William Anderson, arrivé de Airdrie, Écosse, en octobre 1844. On dit de lui qu'il était un homme raffiné, un prédicateur intelligent et ses bons enseignements ont été démontrés. Il y eut un grand éveil spirituel parmi les fidèles suite aux prédications de M. Anderson. On pense que M. Hendry a un peu travaillé après l'arrivée de M. Anderson, mais la maladie et l'âge l'ont contraint à abandonner avec le temps. L'Église congrégationaliste d'Inverness a été formée en 1846 en réunissant les baptistes et les congrégationalistes pour les enseignements religieux.

Monsieur Anderson est décédé en mai 1847 à l'âge de 34 ans et fut vivement regretté. Une poésie gravée sur le monument élevé à sa mémoire se lit comme suit :

*De lui on peut vraiment dire que
même de courte durée, sa vie
a servi à faire connaître
l'amour de Dieu pour les hommes.*

Il est probable que M. Anderson ait été la première personne enterrée près de l'église congrégationaliste. Cette chapelle érigée en 1840, et même si le temps a fait des ravages, tient encore debout pratiquement identique à ce qu'elle était il y a plus de 60 ans. Elle a été lambrissée à plusieurs reprises, la première chaire a été refaite et abaissée.

La deuxième chapelle en bois rond a été bâtie par les congrégationalistes et les presbytériens en 1838 par le révérend Simon Fraser. Cette église était située à courte distance de la première, sur une ferme appartenant à Donald McMillan. Elle était mieux construite que la première et a été utilisée, du moins occasionnellement, jusqu'après le terme de M. Crombie.

Monsieur Simon C. Fraser a été le premier pasteur presbytérien à Inverness. Il était un missionnaire plutôt qu'un ministre. Il était marié à Jessica McGillvray, sœur de Duncan. À l'époque de M. Fraser, et plus tard quand des « futurs pasteurs » prêchaient durant la période des vacances, les ministres ordonnés venaient de Québec pour dispenser les enseignements. Monsieur Fraser est resté en poste durant trois ou quatre ans.

Durant 1839, les presbytériens ont érigé l'église «Old Kirk » à Inverness, le site de cette construction étant encore visible dans le cimetière. Les presbytériens d'Inverness ont eu continuellement des offices depuis leur installation première. L'église actuelle a été bâtie en 1862. La photographie du « Carrefour Inverness » (NDLT – p. 54 du document original en anglais) a été prise en 1880 et montre le « Old Kirk » encore debout. L'église catholique romaine et l'église presbytérienne apparaissent également sur cette photo.

L'une des premières écoles du comté, et la première de la région, a été bâtie vers 1832 ou 1833 sur la ferme appartenant maintenant aux héritiers de Joseph Andrews. Nous disons sur cette ferme, parce que c'est ce qu'on croyait, mais le fait est que la courbe au bout de la route qui mène là est tellement loin des limites de la concession, que l'école ne pouvait être située ailleurs que sur le même lot que la première chapelle.

La bâtisse mesurait peut-être 18 pieds sur 20 pieds (quelques-uns disent 16 pieds carrés), le toit était fait d'écorce de sapin, des bûches de bois servant de sièges. Il y avait deux petites fenêtres. Après quelques années, on a abandonné ce « collège » rudimentaire. L'auteur se souvient très bien avoir entendu un des pionniers dire que la première année, il n'y avait aucun chauffage, ni foyer, ni poêle. Plus tard dans l'histoire, il y a certainement eu une pierre plate installée dans un coin où un feu pouvait être allumé, avec ouverture dans le mur ou dans le toit pour évacuer la fumée.

La deuxième école du canton a été bâtie dans le rang Dublin. Elle a été bâtie au « coin Campbell » en 1835. Le premier enseignant, Archibald McKillop, fils de la veuve Catherine McKillop (famille n° 20) y a enseigné durant plus de deux ans, probablement entre les années 1833 et 1835. Il a enseigné d'abord dans la vieille chapelle de bois rond, puis dans l'école nouvellement construite. Il était considéré comme un bon professeur, mais n'avait aucun diplôme. Il pouvait enseigner le gaélique et avait fait une demande au gouvernement pour une subvention parce qu'il dispensait ses cours dans cette langue, mais la demande a été rejetée. Le refus des autorités de Québec d'approuver son enseignement en gaélique n'était pas *anormal*, mais constituait un premier pas vers le déclin de cette langue.

Durant au moins le premier trimestre, le maître allait de maison en maison, était logé où il enseignait et aidait aux corvées. Sa mère s'était établie sur une partie du lot 16, dans le rang III, Inverness Ouest, plus tard occupé par M. Solandt. Le salaire de l'enseignant était une allocation de 20 livres sterling par année, qui dans la monnaie canadienne du temps, pouvait valoir à peu près 80 \$ par année. Et il n'est pas étonnant de voir que ce professeur a été parmi les premiers à délaisser le canton. Il partit vers le Haut-Canada vers 1836.

Le second professeur a été Catherine McKillop, fille du capitaine McKillop, qui a enseigné durant deux ou trois étés dans une petite bâtisse érigée près de la

résidence de son père, et également dans la première école. Après la construction de la chapelle congrégationaliste, elle y a enseigné durant deux ou trois trimestres.

Dugald Campbell, senior, a été le suivant et a enseigné durant deux trimestres, sans doute en 1845-1846, dans la chapelle. Durant ce temps, James McKinnon enseignait dans le rang 6 et ailleurs dans le canton où des écoles ont été bâties. Parmi les premiers, nous pouvons également nommer M. et M^{me} Robert Ward, Monsieur Tincarre devenu plus tard un constable renommé, M. Fairburn et Catherine McKillop (famille n° 1) de qui on parle de temps à autre en disant « la tante de Somerset ».

Dugald Campbell, en passant dans la forêt, quelques années après son arrivée au Canada, a été attaqué par un faucon et durant l'escarmouche a reçu un tel coup d'aile, qu'il perdit l'usage d'un œil.

Vers 1851, la première école du rang Hamilton a été bâtie sur un acre de terrain généreusement donné par Angus Brodie sur la ferme qui appartient maintenant à son gendre, George Andrews, junior. C'était une bâtisse en bois rond avec quatre fenêtres. En 1867, un contrat a été octroyé à Neil Brodie, maintenant décédé, pour la finition intérieure et autres réparations à la bâtisse qui fut détruite par un incendie quelque douze années plus tard.

Le poème qui suit a été publié dans le *Montreal Witness*, en avril 1883. «Ancien et nouveau» : Au début des jours d'école, alors que les pionniers coupaient dans ces forêts et terres nouvelles, le bois qu'il fallait pour leurs maisons, etc. (NDLT – raconte la vie des défricheurs).

Ceci fait le lien entre les débuts et les temps plus récents, et les statistiques concernant d'autres écoles seraient intéressantes. Qui fera la compilation des écoles de Mégantic? Est-ce que cette histoire partielle amènera d'autres travaux du même genre? Les enseignants mentionnés plus haut étaient embauchés pour une période de 4 mois et habituellement ils enseignaient pendant deux sessions par année.

Dans les premières écoles, on n'enseignait rien d'autre que la lecture, l'écriture, l'épellation et l'arithmétique; jusqu'en 1852, les principaux livres de lecture étaient la Bible et les Testaments. Les livres d'école étaient rares bien qu'un livre intitulé « Le lecteur anglais » était également utilisé. Les livres de lecture passaient d'un élève à l'autre et seulement un membre de la famille avait un manuel d'arithmétique. De rapides progrès ont été faits par les enfants brillants de cette époque, maintenant devenus les aînés.

On raconte qu'un des enseignants éprouvait des difficultés à faire accepter l'étude de la grammaire, certains parents déclarant qu'il serait plus utile de leur faire apprendre le dictionnaire plutôt que de leur faire répéter « j'aime, tu aimes, il

aime, etc. » Cet incident pourrait-il être la base du poème de Will Carleton intitulé « Les invités du maître d'école »?

Le papier pour écrire était si rare que le moindre morceau de papier d'emballage était utilisé et un cahier d'écriture était rarement jeté avant que l'on ait écrit en travers et par-dessus la première écriture, ou encore, le livre était retourné et les pages écrites à nouveau de bas en haut, entre les lignes originales.

Les crayons d'ardoise ont été fabriqués à même des pierres douces trouvées dans les ruisseaux et, quand un élève avait terminé son devoir, sa « plume » était souvent empruntée par un autre élève. Fabriquer une plume était tout un art et le cadeau le plus apprécié était un crayon de plomb. Celui qui le recevait était des plus heureux. L'encre était fabriquée à partir d'écorces d'érables blancs et de *copperas* ((NDLT: sulfate ferreux de couleur verte). L'extrait d'écorce était obtenu en la faisant bouillir. Une tentative pour donner à l'encre une certaine brillance a été faite en ajoutant un peu de sucre, mais ceci a donné un liquide qui tachait et qui faisait coller ensemble les pages écrites.

Plus tard, des classes de chant ont été organisées. Monsieur McCurdy de Lennoxville, a enseigné le chant à Leeds et Inverness durant deux hivers, l'une de ces classes s'est tenue dans la chapelle congrégationaliste. Les derniers professeurs dans cette matière ont été Peter et Dugald Campbell, M. Proctor, Duncan McGillvray et David Moffatt.

Chapitre XIV

Les premiers cimetières

Le «Grand Moissonneur» n'attend pas que les plans des humains se réalisent, mais intervient à n'importe quelle saison. Ainsi, pendant la période de campement, deux membres bien-aimés de la colonie ont été emportés. Un lieu d'enterrement devait être aménagé dans la forêt et, aussi isolée que cette place peut sembler aujourd'hui, comme il fallait agir sans délai et que les lots devant être défrichés ne l'étaient pas encore, on comprend facilement que le moindre emplacement sec et assez plat, à proximité du sentier à angle droit de la rivière, était considéré comme accessible et approprié, spécialement s'il donnait une vue accueillante sur le lac en été.

L'endroit choisi, appelé le « cimetière du village », et la ferme où il était situé appartenant maintenant à Thomas Little, porte toujours le même nom. Il est près du coin nord-est du lot n° 12, dans le rang 3 d'Inverness Ouest et a été utilisé comme «l'arpent de Dieu» durant 12 ou 15 ans. De fait, jusqu'à l'érection de la chapelle congrégationaliste et la désignation d'un cimetière à proximité, le lieu principal d'enterrement des Écossais et autres pionniers a été connu sous le nom

d'emplacement « au lac ». Il y a eu environ 75 enterrements dans ce premier cimetière. Un certain nombre d'inhumations et de translations des restes ont été effectuées dans le lot de la chapelle, en provenance du « carrefour », entre autres.

Même le site du premier cimetière, sacré dans la mémoire des descendants des pionniers, est inconnu de plusieurs qui demeurent à proximité (ou qui ont été élevés dans ce secteur) parce qu'il a été envahi par les broussailles depuis plusieurs années et on ne peut que supposer l'emplacement des sépultures. De petits morceaux de bois utilisés pour marquer les fosses, certains avec écriture, peuvent encore être trouvés, mais il n'existe pas de pierre tombale, de stèle ou de monument d'aucune sorte. L'endroit est singulièrement difficile d'accès même s'il n'est qu'à environ un demi-mille de la chapelle dans la même concession. Il est assez près du lac cependant et peut être atteint en été en allant en canot ou en chaloupe jusqu'au campement écossais et en pénétrant dans le bois par le vieux sentier en haut de la côte.

Nous espérons que les gens de ce canton, avec l'aide d'autres intéressés du Canada et des États-Unis, verront avant longtemps à ce que l'endroit soit clôturé et qu'un monument convenable soit érigé à cet endroit. Un peu partout dans le monde nous pouvons apercevoir ces obélisques majestueux érigés à la mémoire de héros morts au champ d'honneur; il ne semble pas exagéré alors de croire qu'un monument puisse être placé, tout au moins une humble stèle, sur le côté de la forêt qui longe encore le lac, en mémoire de ces braves qui ont mené un fier combat contre les difficultés de leur temps. Je suis confiant que les propriétaires de ce terrain n'émettraient aucune réserve devant un comité ou une association qui voudrait réaliser ce projet et qu'ils céderaient les titres de cette petite portion de terrain. Cette suggestion ne vient pas de moi. Une modeste contribution de la part de ceux qui ont des parents enterrés à cet endroit suffirait pour ériger un petit monument ou une plaque commémorative. Même un petit enclos, avec un bloc de pierre sur lequel serait apposée la plaque métallique démontrerait que ces pionniers n'ont pas été complètement oubliés.

Des 60 personnes qui y reposent, mentionnons: la famille William Kelso de Halifax: Mary, Catherine, Alexander et un enfant nommé Donald. Un des enfants de Dugald Campbell, senior.

De la famille d'Archibald McKillop (famille n° 3): Jane, décédée durant la période de campement à l'âge de 2 ans, Donald Alexander, un enfant; Flora âgée de 12 ans; Catherine, enseignante, décédée à l'été de 1843 à l'âge de 26 ans. Veuve Catherine McKillop – sœur de ma grand-mère; trois hommes, pensionnés de l'armée, nommés Rouse, Burgoyne et le sergent Duff; Malcolm McKillop (frère de Donald Valdie); Flora McEachern sa première épouse; et Archibald McKillop père de Donald et Malcolm McKillop; John Goudie et Catherine Goudie, enfants de Sinclair Goudie; Jane McManus; M^{me} John Kerr, mère de M^{me} Alexander Kelso; Alexander Kelso et sa fille. M^{me} John McKillop (famille n° 13),

probablement sa fille Isabella et plusieurs jeunes enfants de Peter et de Donald P. McKillop (Corrie); Neil Walker, père de M^{me} Angus Brodie, senior, Margaret Brodie, fille d'Angus Brodie, senior, décédée accidentellement en tombant dans un bassin d'eau bouillante; John McKinnon, senior, et sa femme (famille n° 8); Janet McKinnon de Somerset, sourde-muette, et son père John McKinnon, Margaret Hendry; Janet Kelso, fille de la veuve Kelso du 6^e rang; Margaret Kelso, décédée lors du campement dans la tente; John Kelso et son épouse; M^{me} James Kerr et plusieurs enfants; Alexander Kerr et deux enfants; cinq enfants de James Johnston, senior. Grace McGillvray; John McKenzie (alias « Voolie »); Donald Nichol, premier mari de Ann McKillop; veuve Margaret McMillan, famille n° 10; Duncan Sillers, junior, et son épouse; Isabella Ross, probablement; plusieurs enfants de Alexander McKinnon; Ann McMillan.

Personne n'a été enterré à la «vieille chapelle de bois rond». Deux individus l'ont été à la chapelle presbytérienne du campement, soit Annabella Gillies, décédée en se faisant prendre dans un piège à ours; et un enfant de Peter McEachern. Le corps a été transféré plus tard au « Carrefour ».

On peut difficilement comprendre que tant de personnes aient été enterrées dans le bois au vieux cimetière, ce lieu que les résidents actuels d'Inverness seraient incapables d'indiquer tant les personnes disparues sont vite oubliées par les vivants, qui à leur tour connaîtront le même sort. L'endroit peut être reconnu cependant, à partir du rang Hamilton, à la jonction du chemin « Donald McKillop » par la couleur du feuillage dont la repousse est distincte de la forêt environnante.

Chapitre XV

Le pionnier et ses fardeaux

Mentionnons dans le sens propre du terme, le transport de charges bien avant qu'il y ait des chemins. Ce fut une des pires épreuves subies par les pionniers avant que les bœufs et les chevaux soient disponibles. On pourrait croire que les gens de cette époque avaient une force physique incroyable et il semble bien invraisemblable que les hommes et les femmes d'aujourd'hui puissent réussir de tels exploits. Il n'était pas rare pour les femmes de faire la livraison du sucre d'érable, du beurre et du fromage au magasin Gorman - une distance de 36 milles - sur la route menant à Québec - et rapporter dans leurs bras l'épicerie et les différentes choses dont ils avaient besoin. Parfois, ils se rendaient à Québec (prenant le bateau à Saint-Nicolas) alors que la marche n'était pas facile et où il fallait sauter d'obstacle en obstacle pour y arriver. Madame Sinclair Goudie se rendit à Québec chercher des vêtements, des ardoises et des manuels scolaires pour que ses enfants puissent aller à l'école. La route aux abords de Saint-Nicolas était, semble-t-il, une bonne route.

Après un certain temps, aller à Québec était devenu tout un événement, surtout en hiver et tout ce dont on pouvait disposer, que ce soit le beurre, le porc, le fromage, la farine artisanale, les peaux d'animaux, les volailles, etc., était apporté au marché et vendu. On revenait avec suffisamment de tissus, d'épicerie, de quincaillerie, de boutons et de graines de semences pour le reste de l'année. Les remèdes et l'inévitable livre de fil de lin n'étaient pas oubliés non plus et il n'était pas rare d'ajouter un cruchon de whisky parce qu'il était impensable de célébrer des naissances, mariages ou sépultures sans boire un p'tit coup.

Même avec les bœufs, le voyage prenait une semaine et comme les pionniers croyaient que « la prière et la nourriture n'empêcheront jamais un voyage de se faire », on peut dire sans se tromper que leurs dévotions n'ont pas été amputées parce qu'ils devaient prendre le départ le lundi matin. Un psaume était récité ou chanté, un chapitre de la Bible était lu, qu'il soit long ou court.

Au début, les fermiers avaient l'habitude d'apporter des provisions pour « l'homme et la bête ». On raconte qu'un pionnier ne mangeait que des patates bouillies durant le voyage à Québec. C'est peut-être mieux qu'on ne sache pas son nom, quelques personnes ayant une certaine aversion à mentionner les privations endurées par leurs ancêtres.

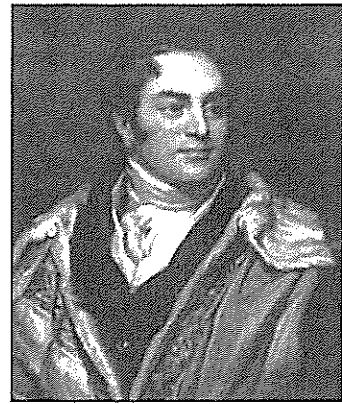
Madame James Steward a transporté un baril de blé de leur ferme située au carrefour Inverness jusqu'au moulin Lambie pour le faire moudre et est revenue le même jour après avoir marché 22 milles. Durant ce voyage, elle était accompagnée de M^{me} Toland qui allait chercher de la farine. Celle-ci n'eut donc à porter une charge que pour une partie du voyage.

John Sillers a transporté un quintal de farine (112 livres) de Québec, d'abord par traversier jusqu'à Saint-Nicolas, et ensuite sur son dos sur une distance de 40 milles. Est-ce que ce n'était pas ça «gagner son pain à la sueur de son front»?

Monsieur et Madame William McKenzie se sont rendus chez McLean à Leeds, en passant par le rang Dublin, pour chercher de la farine. Chacun en a rapporté une partie pour revenir à la maison, mais le niveau de la rivière Thames avait monté rapidement entre-temps. En voulant la traverser, M^{me} McKenzie perdit pied et a été emportée par le courant. Elle se sentait défaillir lorsque son mari réussit à la ramener à la rive.

Le manque de bons chemins était un grand inconvénient. Nous pouvons à peine comprendre maintenant ce que l'ouverture d'une nouvelle route pouvait signifier pour les gens à cette époque: le chemin Craig ouvert en 1810, le chemin Gosford, environ 21 milles à partir de Saint-Gilles, en 1830, (voir plus loin Sheridan et Campbell).

Cette route a surtout été utilisée l'hiver durant environ 12 ans, mais alors que le comte Gosford était Gouverneur du Bas-Canada, il a visité le comté de Mégantic. Il a recommandé que cette route soit continuée jusqu'à Maple Grove, (Ireland), où elle pourrait rejoindre le chemin Craig. Par l'intermédiaire du représentant dans le comté, Sir Dominick Daly, le gouvernement a procédé aux appropriations et le chemin a été terminé en 1842-1843. Ce fut encore Daly qui a encouragé la construction de la route vers Arthabaska en 1845-1846. Il a également conclu l'octroi de concessions aux pionniers qui n'en avaient pas encore reçues et, par le fait même, Sir Dominick s'est fait connaître comme étant l'ami des gens du comté au début de son histoire.



Sir Archibald Acheson,
comte de Gosford

En plus de devoir porter les fardeaux sur leur dos, les pionniers ont connu la rareté de vêtements appropriés et la rareté de nourriture. Heureusement qu'ils avaient apporté avec eux une bonne quantité de lainages de qualité. À cet égard, ils ont appris plus qu'ils ne savaient, la rigueur de nos hivers en faisant une nécessité. En Écosse, plusieurs familles gardaient des moutons et, par conséquent, elles pouvaient fabriquer des lainages à la maison. Les articles qui pouvaient réchauffer les pieds étaient particulièrement appréciés durant ces mois difficiles. Les reprisages et rapiéçages fréquents ne diminuaient pas la grosseur des pieds qui les portaient! Les babouches ou mocassins (NDLT: *huggars* or *moggins* n'ont pas vraiment de traduction) laissaient des traces noires dans les sentiers, de maison en maison, parce que la terre et la cendre s'agglutinaient au lainage détrempe.

Dès que les pionniers ont pu commencer à élever des moutons, les jeunes filles sont allées apprendre le tissage au métier chez les « Américains » et puisque chaque famille avait apporté des cardes et des rouets, les filles et les femmes ont rapidement filé, tricoté et tissé la laine pour que tous soient protégés des rigueurs de l'hiver. Ce qui aujourd'hui pourrait paraître grotesque n'était pas démodé à l'époque, alors que de jeunes hommes économes apportaient leur tricot quand ils visitaient un voisin. Après quelques années, les hommes ont abandonné cette coutume devenue non-nécessaire, autant à la maison qu'à l'étranger. Les rouets existaient en deux formats, le plus petit étant principalement utilisé.

Quand on parle de la rareté des aliments, on peut dire qu'après la première récolte, de façon générale, le manque de nourriture a été rare quoique à certaines occasions entre le temps où les patates étaient semées et leur récolte, une certaine famille n'aurait eu rien d'autre que le lait d'une vache et les quelques petits fruits qu'elle pouvait ramasser. S'il y avait suffisamment à manger, les pionniers ne se plaignaient jamais du manque de variété et on ne

voyait pas de réel problème à ne devoir manger que des patates pour survivre jusqu'à la nouvelle récolte. L'orge mûrissait rapidement et souvent, par nécessité, on le moulait dès qu'il était à maturité, alors que quelques années plus tard c'est le sarrasin qu'on appréciait étant donné qu'il mûrissait plus rapidement. L'orge était mondé dans des mortiers *faits à la main*. Même le sel était rare quelques fois et, même si on en manquait, les patates et le lait constituaient un bon dîner. Si quelqu'un a souffert de la faim après la première récolte, c'est qu'il en a gardé le secret. Comme ces gens étaient vigoureux et fiers, il est peu probable qu'il y ait eu de nombreuses privations.

L'incident le plus touchant nous a été raconté par une vieille dame, toujours vivante aujourd'hui. Un matin, une fillette va faire une commission chez un voisin qui lui demande si elle a déjeuné. Elle répond oui mais avec hésitation, ce qui fait dire au voisin: « As-tu mangé assez ? » et l'enfant se mit à pleurer. On découvre alors que tout ce qu'elle a pu trouver était quelques pelures des patates mangées la veille. Le voisin est allé porter de la nourriture à cette famille immédiatement. Pendant ce temps, la mère de la fillette était en route vers le moulin Lambie, via le chemin Hamilton, avec quelques guinées qu'elle avait pu emprunter pour acheter de la farine. Cette mère, qui plus tard est devenue prospère, racontait cet événement en disant : « La journée où j'ai dû emprunter une guinée ». Les noms de ces personnes ne sont pas révélés pour des raisons qui deviendront évidentes à la lecture de ce qui suit.

Au cours d'un été, une certaine famille est allée au moulin Lambie à plusieurs reprises pour chercher du son de blé pour manger. Lorsqu'ils avaient de la farine, ils y mélangeaient du son. Et quand la farine manquait, ils ne mangeaient que du son. Malcolm McKillop, senior, nous a assurés que ceci était vrai, ajoutant qu'il avait mangé du pain fait avec du son dans plus d'une maison des pionniers. Et il ajoutait: « Peut-être n'aimeraient-ils pas qu'on en parle maintenant ».

On parle également du coût excessif des frais de poste. Une lettre à destination de la Grande-Bretagne coûtait 4 shillings 10½ pennies. Naturellement, peu de lettres étaient reçues ou envoyées. À cette époque, cependant, les lettres étaient longues et intéressantes. Les lettres d'encouragement adressées dans les Vieux Pays faisaient augmenter l'immigration. En 1840, la Grande-Bretagne émettait son premier timbre à l'usage de tout gouvernement, onze années plus tard, le premier timbre canadien est apparu.

Vers 1840, le bureau de poste à Inverness était tenu par M. Redfern, qui résidait à Lower Ireland, près de la jonction des chemins Craig et Hamilton. Monsieur Redfern possédait une petite cabane sur le chemin Craig qu'il appelait son « bureau ». Plus tard, il a tenu le bureau de poste de Lower Ireland, tout près de cet endroit. Ira Hall, propriétaire du premier cheval dans ce secteur, fut le premier postillon.

La croisée des chemins, comme on appelle quelques fois le carrefour d'Inverness, semble être apparue en 1839 et M. Williams a été le premier défricheur à cet endroit. Il a vendu sa propriété à Thomas Devaney, qui ouvrit le premier magasin. Robert Layfield est arrivé de Leeds en 1844 et s'est installé sur un lot défriché par M. McElroy. Monsieur Layfield a eu le deuxième magasin, a été le premier maître de poste à Inverness et, par ses efforts, un courrier arrivait de Leeds à chaque semaine dès 1845. (Voir Maître de Poste - Chapitre XXII). D'abord, il a été hebdomadaire, ensuite deux fois par semaine et par la suite à chaque jour. Le premier trajet partait de Pointe Lévis par le chemin Gosford jusqu'au carrefour Ireland. Plus tard, d'Inverness par la route d'Arthabaska jusqu'à Richmond.

Monsieur Layfield a été le premier maire d'Inverness et un premier conseil local a été nommé. Les maires ont été les suivants :

Robert Layfield	de 1855 – 3 ans
Neil Brodie	de 1858 – 7 ans
William Steele	de 1865 – 1 an
William H. Lambly	de 1866 – 2 ans
D ^r James Reed	de 1868 jusqu'en 1889 sauf en 1881 quand Thomas McKenzie a été maire, jusqu'en juin. Lorsqu'il a démissionné, Dugald McKenzie l'a remplacé pour le reste du terme.
William Dougherty	de 1890 – 2 ans
John W. Mooney	de 1892 – 1 an
D ^r J. Reed	de 1893 – 2 ans pour un total de 23 ans
Duncan Stewart	de 1895 – 2 ans
William D. Johnston	de 1897 – 2 ans
James A. Wallace	de 1899 – 3 ans

A.D. Campbell a été secrétaire-trésorier du conseil d'Inverness du 15 août 1855 jusqu'en mars 1868 et a été remplacé par William. H. Lambly.



Bureau d'enregistrement, Inverness
Gwen Rawlings, The Pioneers of Inverness
Township, Quebec, carte p.112

Le bureau d'enregistrement du comté a été ouvert à Leeds en 1838 par John R. Lambly, le père de William H. Lambly étant le greffier. La famille Lambly résidait déjà dans Halifax quand les Écossais sont arrivés. Quand Inverness est devenu le chef-lieu, et le palais de justice érigé en 1860, le bureau du greffier a été transféré de Leeds à Inverness en 1861. Le palais de justice a été bâti par les entrepreneurs Thomas McKenzie, senior, et John Mooney. Ce bâtiment a été presque entièrement

détruit par le feu il y a quelques années, mais a été soigneusement reconstruit depuis. Sur toutes les cartes et dans la plupart des livres, on mentionne encore Leeds comme chef-lieu du comté.

Avec l'arrivée des bureaux de poste, l'allongement des routes, le défrichement additionnel, l'amélioration des bâtiments de fermes, la formation de gouvernements municipaux, la mise en place de cours de justice ou de ce qu'on pourrait qualifier d'Hôtel de Ville, l'établissement d'écoles et d'églises, le rapprochement des régions éloignées, le fardeau de l'isolement causé par la vie en arrière-pays a commencé à prendre du recul, mais l'évolution a été lente.

Chapitre XVI

Autres coups d'œil

Il serait pour le moins inapproprié de dire des femmes qu'elles ont seulement « joué un rôle » dans la colonisation de ce coin de pays, étant donné qu'elles étaient responsables des tâches les plus dures. Madame William O'Brien, qui était ici dès les débuts, raconte qu'à sa première visite à une des fermes (celle de James Clarke, je pense), elle a demandé qui étaient « les Noirs » qu'elle avait vu sortir de la forêt à l'heure du repas. On lui a répondu qu'il n'y avait pas de nègres par ici, mais des Blancs qui font des abattis. Des abattis? s'est-elle exclamée, mais quelle sorte de métier est-ce? Mais, ajoutait M^{me} O'Brien, très rapidement j'ai appris « ce » métier.

Il était coutumier pour les femmes de participer à tous les travaux extérieurs; en plus d'aider aux champs, elles devaient préparer les repas et voir à tous les besoins de la famille comme faire le pain, le lavage et le reprisage souvent tard dans la nuit. Bien entendu, durant certaines saisons, les femmes et les filles passaient le plus de temps possible à déblayer le terrain en faisant des feux, en ramassant les roches, en plantant les patates, en faisant le sarclage, la traite des vaches, en râtelant le foin et autres céréales, en faisant la récolte des patates et, à plusieurs occasions, en accomplissant d'autres travaux plus lourds que ce que nous venons d'énumérer.

Exiger autant comme travail à l'extérieur de la maison était une habitude apportée des Vieux Pays qui, heureusement, a été grandement modifiée avec le temps. À n'en pas douter, généralement, si une femme s'occupe de sa maison, avec peut-être un jardin à cultiver en plus, elle aura assuré à long terme le bien-être de sa famille, autant sinon plus, qu'avec le dur labeur des travaux extérieurs. Évidemment, les débuts ont été difficiles mais, avec le temps, l'habitude a été créée et a motivé ces travaux beaucoup plus que la nécessité. Quelques aspects de cette vie de pionniers se sont rendus jusqu'à nous. Une dame se souvient qu'en ces jours de grands besoins, elle apportait son enfant (avec son berceau)

au champ de sorte qu'elle pouvait le surveiller sans perdre de temps. Elle apportait également de la pâte à pain dans une casserole. Elle cherchait un endroit où un feu avait été allumé pour brûler les branches et où il restait encore des braises. Elle enfouissait la casserole et son couvercle sous la braise et obtenait ainsi au bout d'un certain temps un magnifique pain. Bien entendu, disait-elle, nous n'avions pas très loin à marcher pour arriver à ces abattis.

L'ouvrage des femmes durait toute l'année mais, comme nous l'avons déjà mentionné, souvent elles travaillaient aux champs attendant une journée de pluie pour voir au lavage ou baratter le beurre. Fréquemment, les vêtements étaient lavés le soir quand les enfants et les hommes étaient couchés. Le lendemain matin, les vêtements maintes fois rapiécés se retrouvaient propres et prêts à être portés. Ou encore, le murmure du rouet pouvait être entendu tard le soir, ce dont je me souviens très clairement encore aujourd'hui.

Ce rappel du travail des femmes n'est pas exagéré. Et il n'est que juste d'ajouter que les hommes travaillaient également très dur. Il est intéressant de savoir que ces épreuves et ces privations ont été supportées de façon héroïque et que quelques années plus tard, l'abondance et la paix étaient généralement atteints.

Un des articles généralement trouvé dans toutes les maisons était un bloc de bois dur creusé à la forme d'une cuvette et pouvant contenir le quart d'un gallon de grains. On y déposait de l'orge et avec un pilon on enlevait la première écale. L'orge ainsi « perlé » était utilisé pour les soupes, le plus souvent la soupe au lait. Ces mortiers et pilons étaient une invention très utile pour les pionniers.

Les balais faits de branches de cèdre devaient être solides. Les garçons étaient chargés d'aller chercher les branches dans les savanes et lorsque gardées dans la cave, ces branches se conservaient très longtemps. Le balai de bouleau a été l'invention subséquente.

Inverness a été particulièrement heureuse d'être au centre d'un effort de tempérance. Dans l'histoire du tout début, John R. Lambly et William Hargrave ont parcouru le comté, tâchant d'intéresser les gens à cette réforme. Plusieurs ont appuyé cette campagne. John R. Lambly a été pasteur de l'Église méthodiste durant plusieurs années et desservait Ireland, Halifax, Inverness, Leeds et Saint-Sylvestre.

Une des premières ouvrières de la tempérance a été Catherine McKillop, enseignante (famille n° 3). C'était l'habitude de servir des rafraîchissements lors des funérailles, généralement du pain, du fromage et du whisky. Après le service, on discutait de l'événement et c'était l'endroit idéal pour parler de l'abondance quand les survivants s'étaient montrés généreux avec la nourriture et la boisson. Cette coutume avait été apportée d'Écosse alors que les naissances, les mariages et les décès fournissaient les raisons de convivialité. Catherine McKillop avait demandé qu'aucun whisky ne soit servi à ses

funérailles. Son souhait a été exaucé et, même si de telles habitudes sont difficiles à déraciner, sa demande constituait un premier pas vers l'élimination de cette pratique abandonnée par la suite.

Les hivers se sont révélés beaucoup plus ardues qu'en Écosse. Donald McKinnon s'est gelé quelques orteils et William McDonald, quelques années plus tard, s'est blessé sévèrement aux mains. Quelques personnes ont également péri dans la neige. C'est le cas d'un certain Gallagher, mort sur le chemin Gosford; un autre décès serait celui d'un M. Wallace qui a été vaincu par la neige et le froid à peu de distance du village de Leeds.

Au début, personne n'avait de clôture sur sa ferme autrement que pour protéger les récoltes, et les animaux se promenaient à volonté. Parfois, les vaches allaient tellement loin dans le bois que les gens se perdaient en allant les chercher et devaient passer la nuit en forêt. Dès lors, des cloches ont été mises au cou des vaches. Mais un temps considérable a été perdu à chercher les animaux. Une certaine cloche utilisée avait un son si faible qu'on ne pouvait l'entendre qu'à une courte distance. Ce qui faisait dire à un humoriste du coin que quand on entendait la cloche, on était à côté de la vache. Ceci pour dire que les pionniers tentaient de tirer le meilleur parti possible de chaque situation.

En de nombreuses occasions, les gens ont perdu leur chemin et ont dû passer la nuit dehors. M^{me} Mary McKenzie (Voolie), a vécu une telle expérience. En 1831, elle est allée aux récoltes à la ferme de John McKillop. Comme le chemin d'Arthabaska n'existait pas encore, elle a dû faire un détour d'environ 4 milles. Après une journée de travail, elle a aidé à déterrer un boisseau de patates pour les apporter à la maison. Comme elle arrivait à la borne qui indiquait sa propriété, le sac s'est ouvert et les patates ont roulé par terre. Quand elle eut tout ramassé, c'était la nuit. Le sentier et les points de repère étant invisibles, la chose la plus sensée à faire fut de s'asseoir et d'attendre jusqu'au matin. La dame était tellement contente de se retrouver à la maison le lendemain qu'elle occupa sa journée aux moissons comme si rien n'était arrivé. Curieusement, le même soir où cette M^{me} McKenzie montait la garde près de son sac de patates, un homme s'est perdu et a dû passer la nuit dans les marécages près du carrefour.

Madame Peter Sillers s'est égarée dans la forêt derrière le campement écossais et a marché toute la nuit. Au matin, elle est sortie sur le chemin Gosford, près de la propriété de William McDonald, près d'Inverness. Pensant qu'elle ne devait pas retourner par le bois, elle prit donc le chemin Gosford. Ces incidents ne sont pas surprenants. Les défrichements étaient de petites dimensions et les sentiers mal indiqués.

Donald Kerr s'est perdu près de chez Powell un soir en retournant à la maison, en provenance de chez Kelso à Halifax. Notre informateur ajoute: « Épuisé de fatigue et de sommeil, il a fait un lit de branches et s'est couché en souhaitant voir le lendemain. Au matin, il avait un pied presque gelé ».

En juillet 1831, M^{me} John Kerr, ayant peur de se trouver seule à la maison durant un orage, partit vers le voisin Donald Kerr. Cette journée-là, son mari était parti à Leeds chercher une vache. Madame Kerr perdit son chemin et se retrouva à un endroit nommé « ruisseau Walsh » qu'elle a suivi jusqu'à la rivière. La nuit était maintenant arrivée et craignant les ours, elle s'est assise sur une grosse pierre entourée d'eau profonde. À la levée du jour, M^{me} Kerr décida de marcher le long du cours d'eau jusqu'à ce qu'elle arrive à un chemin ou « éclaircie ». Elle continua à chercher son chemin jusqu'en après-midi alors qu'elle entendit quelqu'un qui pagayait en canot. C'était Malcolm McKillop, senior, qui a souvent raconté cette histoire par la suite. Il a d'abord été surpris de voir cette femme aux allures un peu sauvage sortir du bois, mais l'a reconnue en s'approchant. M^{me} Kerr était pieds nus, les cheveux ébouriffés, les vêtements déchirés et, à cause des moustiques, des orties et des ronces, avait le visage si enflé que même les siens ne l'auraient pas reconnue. Madame Kerr s'est assise dans le canot et a été conduite chez Peter McKillop. Parce qu'elle pouvait difficilement marcher avec ses pieds meurtris et enflés, le galant sauveteur lui a prêté des chaussures et des bas. Malcolm McKillop s'est empressé d'aller avertir sa famille. Il a alors rencontré un groupe de personnes qui cherchaient la dame. Parmi eux se trouvait le mari revenu de Leeds entre-temps et qui lui dit en le voyant: « Jenny est perdue ». Le sauveteur lui a alors annoncé la bonne nouvelle et on raconte que le mari a versé quelques larmes de joie. On prit grand soin de la dame, mais elle mit quand même deux jours à se rétablir avant de pouvoir retourner chez elle. Madame Kerr par la suite devint M^{me} James McKinnon (famille n° 8).

Monsieur Steele, père de William, rang 5, Inverness, est allé chez un voisin un soir pour emprunter du feu. Il s'est perdu et resta dehors toute la nuit. De nos jours on comprend mal l'expression « emprunter du feu », mais à cette époque les allumettes étaient inconnues au fond des bois (les allumettes ont été inventées en 1829). Si le feu mourait dans le foyer, il fallait en faire un nouveau avec une pierre et de l'amadou ou aller emprunter des braises chez le premier voisin. Jack Campbell prenait plaisir à raconter les changements survenus depuis le temps où sa femme dut emprunter du feu et, à défaut d'un autre contenant, elle dut prendre la théière. On prenait grand soin de maintenir un feu durant la nuit pour ne pas avoir à en emprunter pour le déjeuner du matin. À quelques occasions, il est arrivé que des enfants se croisent en chemin en allant chercher du feu. On devait alors utiliser la pierre à feu ou aller chez un troisième voisin.

On a mentionné quelques-uns des objets utilisés dans la maison. Les sièges des chaises étaient faits de bandes d'écorce d'orme ou de tilleul tressées. Par nécessité et aussi par choix, les pionniers ont vendu tout ce dont ils pouvaient se

passer et n'ont acheté que peu de choses. Ceci, en plus d'être un excellent moyen d'éviter l'endettement, permettait la créativité en utilisant les ressources disponibles. Ainsi, les châssis des fenêtres, des outils, chaises et tables ont été fabriqués et heureuse était la famille dont le père était bricoleur. Avec quelques outils, il pouvait façonner n'importe quoi, un manche de hache, un bahut ou un joug pour atteler ses bœufs ou encore une brouette.

L'importance accordée aux vêtements de laine était compréhensible; de plus, le tissu de coton était très dispendieux. Chaque famille élevait quelques moutons qui étaient tondus une fois par année, généralement quand les pissenlits étaient fleuris. La ménagère économe prenait les choses en mains. La laine était lavée, débarrassée des impuretés, envoyée au moulin à carder où elle était mise en rouleaux. Avant que les moulins à carder existent, cette opération était faite à la main. Venait ensuite le filage au rouet, le tricot des bas et autres vêtements. La majeure partie des écheveaux étaient colorés avant d'être tissés. Pour la teinture, on utilisait de l'écorce de noyer ou des plants de ciguë. L'arrivée de l'étoffe fut tout un événement. Généralement, il y eut celle destinée aux pantalons de couleur grise, les carreaux pour les chemises et le lainage pour les robes. La couleur grise tellement utilisée par les Canadiens français était obtenue en cardant ensemble des laines blanches et noires. Bien entendu, le tissage est encore répandu de nos jours et la lecture de ces lignes ramènera des images du passé pour plusieurs personnes.

En parlant de son enfance, une personne dit: « Ma *petite misère* était les souliers. Notre cordonnier avait des idées *égalitaires* en matière de chaussures. Il observait un rituel très solennel: le pied était placé dans un appareil de calibrage, il écrivait des mesures et des notes sur un bout de papier, mais le résultat final était toujours le même. Je porte encore maintenant les marques de talons chaloupés et d'orteils trop à l'étroit. » Cependant, les bottes des hommes n'étaient pas toutes faites sur la même forme.

Durant les premières années, plusieurs familles ont connu des incendies. La maison de James Fullerton a été incendiée par les étincelles de son feu de forge. Duncan Sillers, senior, a perdu une cabane qui ne contenait rien d'important et, comme le feu s'est produit durant le jour, il a pu avoir de l'aide pour sortir ses effets à temps. La famille de John Kelso perdit sa maison un dimanche et quelques années plus tard, ce fut la maison de William Murchie qui était détruite par les flammes, pendant que le propriétaire et son épouse assistaient à une réunion au campement. Ce feu a d'abord été considéré comme accidentel mais après un certain temps, des vêtements qui étaient supposés avoir été détruits par le feu sont réapparus et ont été portés par des voisins qui sont partis d'Inverness depuis très longtemps.

La valeur que représentait un jeune homme capable de faire toutes sortes de travaux est démontrée par l'expérience vécue par James Fullerton, fils du forgeron qui avait sa forge et vivait sur une ferme, qui a appartenue à Joseph

Andrews par la suite. Le jeune Fullerton est allé bûcher près de Québec où son salaire était de 16 \$ par mois. Un homme dans le camp avait la responsabilité de ferrer les bœufs et, un bon matin, alors qu'il était malade on le retourna à la maison. Il fallait trouver quelqu'un pour le remplacer. Hugh Kerr a dit au contremaître que le jeune Fullerton était capable de faire le travail. La patron offrit au jeune homme de le payer 26 \$ par mois. Comme les fers étaient déjà fabriqués et qu'il s'agissait de les clouer seulement, Fullerton a accepté, avec le résultat qu'il eut un travail facile pour le reste de l'hiver et un joli magot à rapporter à la maison.

La difficulté de se procurer de la nourriture a été particulièrement éprouvante; on devait parcourir de longues distances et rapporter les effets sur son dos. Le jour de l'An 1830, Dugald McKenzie partit chercher un sac de farine par le chemin du gué Johnston et trouva l'eau si profonde qu'il décida d'enlever ses vêtements pour traverser. Il faillit périr de froid avant de pouvoir remettre ses vêtements et dut courir pour s'empêcher de geler. Il put finalement se rendre à un endroit où on fabriquait des bardeaux près du ruisseau Bullard. Il a pu se réchauffer et continuer jusqu'à Ireland chercher sa farine et revenir la même journée jusque chez John Hart où il passa la nuit. Le matin suivant, les deux hommes sont allés vérifier l'épaisseur de la glace en amont de la rivière, près de chez James McKillop, où il a été capable de traverser et revenir chez lui.

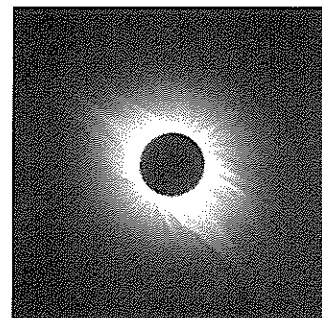
Un peu plus tard, Thomas McKenzie, senior, a construit son moulin sur le chemin Hamilton, le premier érigé à Inverness. C'était très important d'avoir un moulin à proximité.

On a également dû transporter l'eau sur une assez longue distance au moyen d'un canal que les jeunes hommes ont aidé à creuser. À cette époque, où on manquait de bœufs et de chevaux, le grain était transporté à dos d'homme, parfois sur de longues distances. John Lambly se souvient d'avoir entendu son père raconter avoir transporté du blé sur son dos jusqu'au moulin McKenzie à partir de Halifax où il vivait à l'époque.

Chapitre XVII

Humour et compassion

Le 18 septembre 1838 est un mardi dont on s'est souvenu longtemps à cause de l'éclipse totale du soleil. Ceux qui travaillaient à la récolte des patates ont dû s'arrêter de travailler, retourner à la maison et allumer les chandelles. Certains ont été terrifiés pensant que la fin du monde était arrivée.



Le 11 juin 1842, il y a eu une épaisse, mais curieusement inoffensive, chute de neige. Durant plusieurs années, le lac Joseph était couvert de glace jusqu'à la mi-mai. Mon père racontait que le 10 mai d'une certaine année, son troupeau a traversé le lac sur le chemin de glace de l'hiver précédent. Cependant, ce printemps n'a pas été plus tardif; la température s'est réchauffée rapidement et la *végétation* a été bonne.

La productivité des terres nouvellement défrichées a été étonnante, ce qui a amoindri la lutte pour survivre. Aucune trace de la rouille du début et on peut dire que la nature a donné un rendement spécial à cette époque de grands besoins.

Les semences de blé et de patates étaient florissantes dans ce sol vierge avec un rendement de 35 boisseaux pour chaque boisseau semé. Le blé du printemps et d'automne poussait bien. Cependant, la nourriture a été rare durant une couple d'années. On a vu des gens remuer la terre essayant de trouver quelques patates de l'année précédente. Quelques chevreuils ont été abattus et on a pêché la truite; le poisson et le gibier étant utiles pour approvisionner les garde-manger. C'était le bon vieux temps, période de simplicité comme l'appellerait mon frère Neil. Quelqu'un a écrit: « Une table démodée, une bonne pile d'assiettes, des galettes au gruau, des *scones* faits de farine de blé ou d'orge, du fromage et du beurre faits à la maison et une tasse de thé étaient tout autant appréciés que le fragile gâteau des anges d'aujourd'hui ».

Pour la vie sociale, outre les réunions de famille, on organisait des *bees* (corvées) pour faire les courtepoinces ou filer la laine. On terminait généralement la journée en invitant les jeunes pour la soirée. Alors que durant la journée, les hommes érigeaient les murs d'une bâtisse, les femmes et les jeunes filles s'affairaient dans la maison. Après le thé, les jeunes et ceux qui se pensaient encore jeunes, se remémoraient leurs jeunes années avec des jeux comme « Le chas de l'aiguille », « Le voyage à Rome » ou « Qui a le bouton », ce dernier étant un mystère encore aujourd'hui. Invariablement, les gars choisissaient des jeux que les filles disaient détester.

Pour la tenue de ces réunions, il pouvait s'agir des récoltes ou de toute autre raison. Et si les filles avaient apporté leur rouet, elle ne le rapportait pas à la fin de la corvée, cette prouesse étant réservée au soupirant gêné qui par hasard invoquait le poids de l'appareil pour justifier un peu de flânage le long du chemin. De nos jours, les filles ont des bicyclettes pour se déplacer, mais elles n'étaient pas en vogue à cette époque. La corvée la plus bizarre était celle du foulage. J'ai eu l'occasion de voir cette activité et de voir les bouffonneries des jeunes hommes alors qu'ils procédaient au feutrage du tissu. Un descendant écrira-t-il un jour dans un des journaux locaux un essai sur la difficile méthode de « rendre épais un tissu mince »?

Un incident typique s'est produit vers 1830. Catherine McKillop et sa sœur Margery (ma mère alors âgée de 16 ans) sont parties de chez elles en compagnie de Malcolm McKillop pour aller de l'autre côté du lac, par le chemin Clarke, jusqu'où M. Hogge vivait dans le rang Belcher. Ils devaient aller chercher des petits cochons; les filles en apportant un dans leurs bras et le garçon deux. Ainsi s'établissait la romance au travers des difficultés de la vie quotidienne dans l'arrière-pays. Il y eut sans doute d'autres anecdotes, mais elles ne m'ont pas été racontées car ces arrivants avaient un vif sens de l'humour, quoiqu'il soit parfois calme et réservé.

À bord du Caledonia, il y avait deux bons chaudrons d'apparence identique. Un appartenant à grand-mère Flora et l'autre à une dame dont j'ai oublié le nom. Un des deux a été déplacé et on l'a cherché en vain. Chacune des deux femmes était certaine que le chaudron manquant n'était pas le sien. Il ne semblait y avoir aucun terrain d'entente possible et la controverse prenait des allures inquiétantes, chacune disant « le chaudron qui manque est le tien ». Grand-père a écouté la discussion durant un certain temps et, soudainement, sans dire un mot, prit la casserole, et la balançant au-dessus de sa tête la lança à la mer. Un changement étrange s'est produit, la paix a été rétablie et les deux femmes ont uni leurs voix contre l'homme qui avait choisi ce moyen un peu spécial de régler la chicane.

Le cri des hiboux faisait peur aux femmes autant, sinon plus, que l'armée des *fenians* (NDLT: fraternité républicaine irlandaise) des années précédentes, et à au moins une occasion alors que les hommes travaillaient à la construction d'une route, des femmes se sont regroupées dans une maison pour se protéger mutuellement pensant que le bruit qu'elles entendaient était causé par une bande de loups. Au début, même les mouches à feu étaient considérées comme des choses troublantes. On raconte qu'un pionnier d'Irlande aurait dit en voyant des traces de raquettes dans la neige « Ça devait être un énorme oiseau pour laisser de telles traces ». Le croassement des grenouilles était un peu épeurant aussi. Un « naturaliste » d'Inverness décrivait les grenouilles comme étant des créatures grosses comme des bottes avec des yeux de la grosseur d'une montre.

Une servante à qui on avait dit de crier pour appeler la maisonnée pour le repas, craignait que les travailleurs ne l'entendent pas. Longtemps avant l'heure de manger, les hommes ont entendu un énorme *Hul-o-o*, ont laissé leur ouvrage et sont accourus vers la maison craignant peut-être un incendie. En réponse à leurs questions, la jeune fille répondit calmement qu'elle « essayait » sa voix pour s'assurer qu'elle serait entendue quand le repas serait prêt.

Madame C. a été mal récompensée de sa gentillesse envers un joli chaton qu'elle avait trouvé dans le bois et une autre personne a essayé de ramener à la maison des perdrix qu'elle pensait être des poussins égarés. Une bonne dame, entendant un bruit parmi ses volailles, est allée voir et a vu qu'un faucon s'était

emparé d'une des poules, mais était incapable de la sortir du bâtiment. Elle a attrapé les deux oiseaux, les a séparés et a lancé le faucon dans les airs, revenant à la maison avec sa poule et un air triomphant.

Les histoires étranges ont été nombreuses; en réalité, tout ce qui ne trouvait pas une explication rapide était déclaré mystérieux. Et nous n'entrerons pas dans les détails d'une mésaventure vécue par un commerçant d'animaux près du carrefour d'Inverness.

Un triste, et probablement vrai récit du destin de Duncan McGillvray s'est répandu dans le canton. Il avait travaillé dans les camps de bûcherons de la rivière Ottawa durant un hiver. Sur le chemin du retour, trouvant le voyage difficile, il s'est arrêté à une ferme pour se reposer et demanda s'il pouvait y séjourner durant une journée ou deux. Le fermier lui répondit qu'il pouvait rester la semaine s'il le désirait. McGillvray avait sur lui une grosse somme d'argent et l'avait fait savoir. Pendant que le fermier et lui travaillaient à défricher un coin de terre, notre voyageur fut frappé à la tête avec une barre de fer. Après l'avoir tué, le fermier lança le corps dans un feu d'abattis. Durant de nombreuses années, le sort de M. McGillvray est demeuré un mystère, mais sur son lit de mort, le fermier a confessé son crime.



L'ours noir avait un penchant particulier pour le Bas-Canada et, même s'il est reconnu pour attaquer les agneaux et les brebis, et de temps à autre les veaux et cochons, il attaque rarement les humains. Les ours faisaient des dommages considérables dans les champs de blé mûr et, par conséquent, on leur faisait la chasse. Leur fourrure était également recherchée. Des jambons d'ours ont parfois été servis à la table des « habitants » et la graisse de pareille façon. Les animaux sauvages

comme les ours ont l'habitude de s'approcher des habitations de temps à autre et même de nos jours leur race n'est pas éteinte. Il y a plusieurs façons de chasser l'ours, mais une « chute mortelle » était la plus courante et certainement un bon moyen d'arrêter ce visiteur indésirable. Un lourd tronc d'arbre était placé par-dessus un appât de telle façon qu'une légère traction le faisait tomber sur l'animal.

Concernant le piégeage, un événement des plus tristes s'est produit dans les débuts de la colonie, et causa la mort de Anabella Gillies, une jeune fille d'environ 14 ans. Son père John voulait se débarrasser d'un ours voleur, installa un piège et avertit son entourage d'éviter de s'approcher de l'endroit. Un soir, Anabella qui travaillait à quelques milles de l'endroit, partit vers son foyer, mais eut la curiosité d'aller voir le piège. Les gens chez qui elle travaillait la pensait rendue à la maison et sa famille supposait qu'elle était chez le voisin. Le

dimanche suivant quand les familles se sont rencontrées, il fut établi que la jeune fille n'avait pas été vue depuis plusieurs jours. Une battue fut organisée, on apporta des fusils et convint de tirer un coup de feu si des indices étaient trouvés. Après de longues recherches, on trouva le corps de la malheureuse jeune fille près du piège. Étrangement, son père fut tué par la chute d'un arbre à Saint-Gilles. Archibald, devenu un pasteur presbytérien, décédé en Nouvelle-Zélande, est né après la mort de son père. John et Malcolm Gillies étaient les autres frères de Anabella.

Le récit suivant est l'histoire pathétique d'un garçon tué accidentellement à Lower Ireland. Il semble qu'en 1834, Benjamin Bailey, âgé de 8 ans et fils de George, revenait de la maison d'un voisin où il était allé donner un coup de main. À la tombée de la nuit, le fermier crut voir un ours et tira sur lui au travers des branches qui bordaient le sentier menant à la maison. Le garçon fut tué et voyant ce qu'il avait fait, l'homme eut peur de dire la vérité. Toute la population s'est mise à chercher le garçon, recherches qui se poursuivirent durant plusieurs jours. L'homme qui avait tiré le coup fatal déménagea peu après l'événement et la disparition du petit Benjamin ne fut expliquée que plusieurs années plus tard quand l'homme avoua son crime avant de mourir. George Bailey est arrivé en 1830. Robert Bailey, le plus jeune des enfants est le seul membre de cette famille vivant actuellement à Lower Ireland.

Je me souviens avoir vu un petit amoncellement de roches dans les bois près du sentier menant à la chapelle près du lac. C'est à cet endroit que John Kelso a été trouvé. Un samedi soir, il était parti visiter son frère James et quand il est passé devant la maison de mon grand-père, il a été vu par James qui était là mais ne l'a pas suivi immédiatement. Un peu plus tard, on l'a trouvé assis sur le côté du chemin, là où encore maintenant on peut voir le tas de pierres. Monsieur Kelso était un tisserand de métier et le père de Archibald et John Kelso, ce dernier venant tout juste de bâtir sa maison au carrefour d'Inverness.

En 1830, John McKillop (famille n° 13) connut une courte expérience romantique. Il revenait d'Irlande avec une provision de patates lorsque, rendu aux rapides, son canot commença à prendre l'eau. Il enleva un soulier pour écoper l'eau qui s'accumulait quand soudainement le bateau a chaviré avec tout son contenu. Il a failli se noyer parce qu'il ne savait pas nager. Toutefois, il parvint à se hisser sur la rive et partit chercher de l'aide à la première maison, soit celle de Charles Mayhew où on *lui démontra beaucoup d'appréhension* concernant son aventure et où on lui fournit un mocassin pour remplacer le soulier perdu. Il repartit par le bois jusque chez Clarke. Lui et son frère prirent un autre canot et des outils munis de grappins et retournèrent chercher les patates que, malgré tout, ils ont pu récupérer, sans le soulier toutefois.

Malcolm McKillop, qui a raconté cet incident, maintient qu'il pourrait raconter de telles histoires en quantité suffisante pour remplir un livre «d'ici à Jérusalem» ce qui signifie que l'histoire de cette partie du pays est loin d'avoir été entièrement

écrite. John McKillop, qui a vécu l'aventure du canot était parmi les premiers immigrants. Il partit vers le Haut-Canada et plus loin vers l'ouest, mais sa santé défailante le fit revenir chez sa sœur M^{me} Goudie où il mourut. Vers 1838, Alexander McKillop et Allan McLean sont également partis. « John le Banquier » n'avait pas fait de testament et, après sa mort, la distribution d'un héritage d'environ 1,000 £ a créé plusieurs situations compliquées.

Chapitre XVIII

Quand arrivaient les voyageurs

Il y a plusieurs histoires et plusieurs sortes d'histoire. Prenez la voix d'un expert, ses yeux et ses mains pour donner l'emphase nécessaire, des auditeurs intéressés, et le récit des contes de Mégantic devient du grand art. Combien de fois racontées et variablement colorées sont les anecdotes suivantes.

Le pardon de Dieu et la convoitise de l'homme

Un pionnier qui avait accumulé des dettes de 40 £ est tombé malade et juste avant de mourir dit à sa femme qu'il avait payé ses comptes et avait des reçus. Quelque temps plus tard, la veuve eut la visite du huissier avec une mise en demeure lui réclamant le montant de la dette. Ce fut tout un choc pour la pauvre femme qui croyait que tout était payé. Elle témoigna en cour, le marchand jurant qu'il n'avait jamais reçu un sou et que le plein montant lui était dû. La femme qui croyait ce que son mari lui avait dit, implora le juge de remettre la cause. Elle retourna à la maison et chercha en vain dans son humble maison. L'heure de la comparution approchait, aucun reçu n'avait été trouvé et craignant qu'elle et ses enfants ne perdent leur foyer, elle tomba à genoux priant Dieu de lui venir en aide de quelque façon.

Cette nuit d'hiver était déchaînée et elle continua à prier sans compter les heures. Il se produisit un terrible coup de vent qui ébranla la cabane et fit tomber deux morceaux de papier qui se sont avérés être les reçus dont l'un portait la mention « paiement complet » Le mari avait caché les papiers entre les chevrons de sa pauvre maison. La femme partit immédiatement dans la neige épaisse pour aller avertir son voisin à une distance d'environ 2 milles. Partis à deux heures du matin, pour se rendre à l'endroit où la cour devait siéger, ils sont arrivés une demi-heure après l'ouverture de la session. Le marchand était à la barre des témoins pour faire sa déposition et quand on lui montra les reçus, il blêmit et bredouilla vaguement qu'il y avait eu des erreurs dans les écritures de ses livres. Il reçut une sévère réprimande du juge. Inutile d'ajouter qu'une femme heureuse a été ramenée de Leeds cette journée-là.

Améliorations demandées

D.D. Campbell rapporte une vieille histoire des débuts racontée par le capitaine McKillop ou « oncle » comme nous l'appelions, qui avait un sens de l'humour très développé, riait de bon cœur en rappelant la scène comique décrite par son imagination fertile. Au moment de bâtir la première chapelle, les pierres devaient être trouvées pour construire le foyer. On les a trouvées dans le ravin tout proche, mais il fallait les hisser en haut d'une pente assez raide. La seule façon de le faire était d'utiliser un brancard ou une civière, un homme à chaque bout et la charge entre les deux. Donald Stewart était un grand homme et Donald Crawford était petit. En transportant la première charge, Stewart était devant, ce qui faisait paraître l'inclinaison encore plus prononcée et déportait le poids de la charge vers l'homme à l'arrière. Crawford décida que Stewart devrait être à l'arrière, mais celui-ci, avec une égale insistance disait que d'être en arrière lui donnait le vertige. Le conflit s'envenima, Crawford insistant pour changer de place et Stewart refusant avec vigueur. La seconde charge fut transportée sans changement. Comme le poids additionnel devint trop lourd à porter pour Crawford, il laissa tomber son bout du brancard en disant: « Voilà, je préfère me passer d'Évangile plutôt que de continuer dans ces conditions. » Dans sa tête, il était victime d'une grande injustice et il préférait abandonner la tâche et retourner à la maison.

Alors que James Clouston de Leeds avait 19 ans, il est entré au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson et travailla durant 13 ans à l'usine de York dans la région du même nom. Il fut choisi en 1853 par le D^r John Rae, explorateur nordique, pour aller dans les territoires de Boothia (péninsule du nord du Canada au large de l'Île de Baffin). Il fut mis en charge de l'un des deux navires de l'expédition. C'est durant ce voyage que le D^r Rae découvrit les vestiges de l'expédition de l'infortuné Sir John Franklin pour lesquels une récompense de 10,000 £ avait été offerte par l'Amirauté britannique de Londres. Rae et Clouston étaient tout deux originaires de Orkney.

Vers 1846, Dugald McKenzie, senior, tira une charge de planches du moulin de William Henry (Mowats) jusque chez Curries sur le chemin Hamilton et lors du voyage de retour, à l'endroit appelé le « buisson du presbytère », une épinette est tombée en travers de la route. Une branche morte de cet arbre a transpercé le dos d'un des bœufs et causa sa mort rapidement. Monsieur MacKenzie détela l'autre bœuf, poussa sa voiture sur le côté du chemin et se rendit à la maison chercher une autre paire de bœufs, pour ensuite s'occuper de la charge de bois et de la carcasse de l'animal mort. Au moment où l'arbre est tombé, M. McKenzie était assis un peu en retrait sur la charge. Quelques pas de plus et une vie humaine aurait été prise et la communauté toute entière aurait été sous le choc. Mais il a en a été autrement.

Si, par hasard, les fermiers étaient obligés de jeûner au début, ceci a été contrebalancé par les festins d'une autre époque. Un pionnier s'était rendu à Québec vendre ses légumes et avait rapporté deux pains de la boulangerie comme petite gâterie. Quand vint le temps de servir ces merveilles culinaires, la bonne dame sortit de l'armoire deux coquilles vides. Il y eut une explosion de rires à voir l'expression sur le visage de la femme, mais un des jeunes fut trahi par la rougeur de son visage qui, à ce qu'on dit, n'a jamais oublié son exploit. Plaisir, sucre d'érable et bonne humeur, cependant, ont plus que compensé la gourmandise du garçon.

Ce qu'une carte postale ne pouvait faire

En 1851, John Currie partit d'Inverness, travailla durant deux ans au Vermont et partit pour la «Ruée vers l'or» de la Californie. Et de là, en 1858, pour la Colombie-Britannique. On n'entendit plus parler de lui entre les années 1860 et 1893. Durant ce temps, son père est décédé. Quand John est parti, son jeune demi-frère était âgé d'un an et demi. En 1882, Ronald partit en Assiniboine (Saskatchewan), eut une ferme durant 9 ans, et s'est gravement gelé les pieds en cherchant de l'aide pour secourir quelqu'un dans la misère. Par la suite, il chercha un climat plus clément de l'autre côté des montagnes. Après 2 ans dans sa nouvelle maison, il trouva son frère. Ils avaient tous deux les cheveux blancs et avaient été séparés durant 42 ans. Après ces retrouvailles, la mère Currie vécut avec eux quelques années. Étrangement, alors qu'il se trouvait à Lillooet, Ronald Currie a rencontré Donald, fils de Peter Hamilton d'Inverness, qu'on avait cru mort depuis 11 ans.

On ne dépasse pas

« Gros Jock » McKillop connaissait les bons chevaux et, règle générale, il conduisait un cheval fringant. Lui et sa femme sont un jour allés à Québec en voiture et, au retour, s'en revenaient tranquillement de Saint-Nicolas parce que tante Katie avait mal au dos. Elle était assise sur le plancher de la voiture, à l'arrière. Tout allait bien jusqu'à ce que quelqu'un les dépasse et crie une injure au petit cheval de l'Écossais. Cette manière de faire souleva la colère de l'Écossais qui lança son cheval à sa poursuite, en jouant habilement du fouet. La course de chariots sur le chemin poussiéreux de la savane se poursuivit durant un temps, jusqu'à ce que finalement l'étranger soit loin derrière. Jock réalisa alors que son épouse l'accompagnait et se tourna pour voir si la vieille dame allait bien. La réponse fut cinglante: « Tu t'en fous de savoir si je vais bien, tout ce que tu voulais était de battre le Français ». Pas de doute, cependant, que cette douce et aimable dame (malgré la bousculade) a réellement apprécié le résultat de la course.

Deux hommes satisfaits

William Henry, charron et menuisier, aimait raconter comment deux de ses clients avaient été satisfaits. Il exerçait son métier dans une bâtisse située près de la concession, de l'autre côté du ruisseau à proximité de la maison de mon grand-père. Il reçut une commande pour fabriquer deux charrues en bois, l'une d'entre elles pour James McKinnon, joueur de flûte, maître d'école et fermier, de petite stature. L'autre charrue était pour Neil MacMillan, père de Donald. Les deux instruments ont été dûment complétés, celle pour McKinnon avec des bras courts, comme pouvant servir à un garçon de bonne taille.

Il se produisit une sorte d'explosion quand l'homme vit la charrue qui lui était destinée, disant qu'il ne travaillerait pas avec un jouet de la sorte. Pour lui plaire, on lui apporta la plus grosse qu'il choisit d'emporter. Peu de temps après, l'imposant McMillan se présenta à la boutique demandant si sa charrue était prête. Monsieur Henry commença à expliquer timidement que la seule disponible était celle de petite dimension qui, peut-être, ne ferait pas l'affaire. « Est-ce que c'est celle-ci demanda le client »? « Oui, mais j'ai bien peur que les manches soient trop courts ». « Pas du tout, pas du tout », répliqua le client qui repartit d'un pas triomphant.

La pipe de 100 milles

On raconte qu'un dénommé Pratt, pendant qu'il travaillait pour le capitaine Amos Hall, eut le malheur de casser sa pipe, mais il fit remarquer qu'il s'en procurerait une nouvelle. Le lendemain matin, tout joyeux, il partit à pied pour Québec. La troisième journée, il était à son travail comme d'habitude.

Chapitre XIX

Le bottin mondain de Mégantic

Les dictionnaires biographiques, comme le Bottin d'Angleterre ou le Bottin d'Amérique, sont publiés chaque année dans le but de faire connaître les notables; et même s'il peut sembler plus facile de faire ici un travail similaire, nous ne le ferons pas. Il peut y avoir une grande variété d'opinions pour désigner ceux qui sont dignes de mention. Des familles de noblesse ancestrale, mais ayant un présent plus modeste, vont naturellement s'appuyer sur le passé, tandis que les familles, autrefois inconnues et qui ont connu des exploits récents, auront tendance à amplifier le présent et à rejeter ce qu'elles qualifieraient de petites choses du passé.

Un grand intérêt est généralement porté à toute famille du Vieux Continent d'il y a un siècle. Pour illustrer ceci, je vais tenter de dresser un bref portrait des descendants du vieux William Crawford, dont les ancêtres habitaient les Basses-Terres d'Écosse, arrivés du Renfrewshire et qui vivaient sur l'Île d'Aran il y a cent ans. Ce nom est mentionné simplement pour encourager ceux qui liront cet ouvrage à faire l'effort de retracer ceux qui les ont précédés. Dans le but d'analyser l'influence et démontrer de quelle façon le temps peut changer les petits événements en grands événements, la lecture de biographies est prioritaire.

Les enfants de William Crawford et de Catherine Shaw, son épouse, sont :

1. Katherine, a épousé Duncan McMillan, une famille de 4 garçons et 8 filles dont 4 sont décédées en bas âge durant une épidémie. Les aînés William et Malcolm étaient des maîtres d'école. Le dernier devint un ministre baptiste et William est décédé durant ses études pour devenir pasteur. Kate et Janet étaient deux de leurs sœurs et les plus jeunes frères, Daniel et Alexander.
2. Mary, a épousé John McKillop. Enfants: Peter, Donald, Malcolm, Alexander, John et Catherine (famille n° 13).
3. Isabella, a épousé Peter Gordon, père de William (famille n° 14).
4. Margaret - célibataire - décédée en Aran
5. Donald, marié à Mary Kelso. Famille: révérend Donald Crawford et Mary (M^{me} Brown)
6. Alexander, a épousé Ellen McLaren à Édimbourg, Écosse.

Donald et Alexander se sont établis à l'Île-du-Prince-Édouard où ils sont décédés. Mais une courte recherche en la matière convaincra un descendant d'une famille d'Aran qu'il est difficile de retracer les parentés éloignées. Par exemple, l'auteur ne se souvient pas avoir entendu ses parents parler de leurs grands-parents qui, il y a un peu plus de cent ans, étaient dans leur jeunesse. Ainsi, dans mon cas, la tradition représente peu de choses et les écrits sont peu nombreux.

À titre d'exception, je pourrais mentionner M^{lle} Ethel Gordon, fille d'un compagnon d'école, Robert Gordon, fils de William, senior, de Lowell, Mass. William Crawford mentionné plus haut était son arrière-arrière-grand-père. Ne serait-il pas intéressant d'avoir une liste des gens de Mégantic qui pourraient retracer leur ascendance avec certitude sur un certain nombre d'années. Même Benjamin Franklin, né 123 ans avant que le Caledonia prenne la mer, savait qu'il était le plus jeune fils du plus jeune fils de cinq générations.

Peut-être que la pensée d'une fortune qui nous aurait été laissée, à nous les gens de Mégantic, durant le long règne de George III, pourrait nous inciter à fouiller les registres des naissances et sépultures de Dublin, Édimbourg ou

Londres. Sans de tels incitatifs, même l'histoire récente d'une famille n'est pas susceptible d'être étudiée en profondeur. Nous avons nommé un couple qui étaient les ancêtres d'une fillette de Lowell. Que sont devenus ses quatorze arrière-arrière-grand-parents et les différentes lignées de leur descendance?

Si quelque pêcheur avait laissé quelques livres il y a un siècle ou deux, à être distribuées parmi nous, ses héritiers, les gains accumulés seraient largement dépassés par les nombreux réclaments et par la difficulté à établir leurs réclamations. Il est plutôt déroutant de constater qu'en retournant à l'époque de la découverte de l'Amérique, chacun de nous aurait 16,000 ancêtres directs et que reculer le temps jusqu'à l'époque où les barons ont forcé le roi Jean à signer la Grande Charte (1215), nous en donnerait 1 million en comptant trois générations par siècle.

Si les enfants dans les écoles de Mégantic faisaient ce genre de calcul, disons jusqu'au temps des Croisades, alors que les orignaux et les loups faisaient des courses à obstacles dans la vallée de la Tamise, ils pourraient arriver à la conclusion qu'ils sont moins insignifiants que ce qu'en pense leurs professeurs. Une personne qui détient une telle emprise sur son passé est sûrement importante du point de vue ancestral et dans une compétition pourrait se confronter à la royauté. Le maître d'école de la campagne peut commenter en retour qu'il n'est pas surpris d'avoir des élèves aux caractères aussi complexes, étant donné qu'ils les ont reçus en héritage d'autant de personnes.

Parmi les Écossais, du moins, il y a une difficulté supplémentaire à établir la parenté, parce que de génération en génération on a vu la répétition des noms de baptême. Le lecteur aura remarqué dans les pages précédentes la répétition pour le moins déconcertante des noms comme Alexander, John, Donald, Mary, Catherine et Margaret.

Les familles 1 à 4 comptent quatre Mary McKillop qui, pourtant très différentes dans la vie, portent le même nom. Pour éviter la confusion, on avait l'habitude d'ajouter un signe distinctif ou un surnom. Ainsi, les différents Donald du voisinage pouvaient être connus par leur équivalent en gaélique. Donald, fils de Neil, Donald, fils de Grand Neil, Donald le Rouge, Petit Donald, etc. Aussi mystérieux que ces noms puissent sembler aux étrangers, ils sont parfaitement compris localement.

Les monuments de Mégantic comportent tant d'inscriptions aux noms identiques que même ceux qui ont connu ces personnes sont parfois intrigués. Les patronymes (noms transmis par le père) sont habituels pour les Écossais, comme pour plusieurs autres peuples d'ailleurs, mais peuvent difficilement être écrits sur les monuments, encore moins les sobriquets.

Concernant les archives, qu'elles soient ciselées ou écrites, il est clair que des surnoms comme « Le tailleur » « Willie le sot » doivent mourir en même temps que l'homme. Quelqu'un qui creuserait le sujet trouverait que :

1. il y a plusieurs noms de famille similaires;
2. il y a énormément de répétitions dans les prénoms;
3. la similitude entre les noms de famille et les prénoms peut s'expliquer par les mariages entre parents. Par exemple, le mariage entre cousins n'était pas inconnu dans la mère patrie, ni dans le nouveau pays. Tandis qu'il est difficile de dire qu'un pionnier était parent avec tous les autres, il est quand même vrai que l'interrelation des familles est complexe;
4. le plus jeune enfant d'une famille pouvait recevoir le nom d'un frère ou d'une sœur décédés. Ce transfert d'identité dans la famille n'était pas rare;
5. la façon de nommer les enfants, suivie avec soin par les vieux, était renforcée par l'obligation morale et la fidélité à la tradition.

Pour les garçons, la façon de faire semblait la suivante: le premier garçon recevait le nom du grand-père paternel, le second celui du grand-père maternel, le troisième celui de son père. Ensuite, la règle variait un peu et les jeunes recevaient les noms des frères des deux parents, ou le nom d'un pasteur qu'on aimait bien ou encore, lorsque pris au dépourvu, celui d'un oncle par alliance.

Dans mon cas personnel, mes six frères aînés ayant égoïstement pris tous les noms du catalogue ci-haut mentionné, incluant le pasteur, j'ai reçu le nom d'un oncle par mariage (grandement recommandé par une tante McKenzie) ce qui m'a valu de recevoir un agneau comme cadeau personnel. L'agneau est devenu un fier adulte qui a peut-être encore des descendants dans les vallons de Mégantic. Plus tard, mon bon oncle Dugald m'a donné quelques pièces de monnaie tout en me faisant gentiment une caresse sur la tête. La pièce de monnaie faisait mon bonheur pour le reste du mois.

Pour les noms des filles, après avoir rappelé les grand-mères et les mères, il y avait toujours les tantes, la plus âgée en premier, même si à quelques occasions les sentiments l'emportaient sur la tradition alors que le nom d'une sœur, d'une autre parente ou encore d'une amie pouvait être choisi.

Je suppose qu'il serait déloyal envers une coutume établie depuis si longtemps, d'énumérer juste les inconvénients de ce système. Mais en même temps, on doit attirer l'attention sur la liberté qu'ont les parents de faire un choix plutôt que de réciter tous les noms déjà entendus, d'Angelica jusqu'à Zebina, et peut-être en ajouter d'autres tout aussi gratifiants, et aussi loin de ressembler à « John » ou « Mary » que l'eau peut ressembler au vin. Un nom particulier dans le canton pourrait être cité, soit celui de M^{lle} Jemima Kezia Karen-Happuk Henry, fille de Samuel Henry d'Inverness.

Chapitre XX

La colonie de Mégantic

Ireland

Pour comprendre correctement la colonisation du comté, il faut tenir compte des chemins Craig, et Gosford par la suite, et des cours d'eau tributaires de la Kennebec qui ont contribué au développement entier de Mégantic.

Plusieurs exposés nous parlent des pionniers de la Haute Ireland. La mémoire étant une faculté qui oublie, les années ne concordent pas toujours. Quelques condensés, dûment documentés, sont relatés plus loin; un dépliant additionnel pourrait être publié dans le futur.

Amos Hall

Durant l'été lointain de 1804, le capitaine Amos Hall, de Hopkinton, New Hampshire et un compagnon nommé Demon, sont partis de Compton pour une expédition de chasse et se sont rendus jusqu'au lac à la Truite. Aimant beaucoup l'endroit, ils y sont restés plusieurs jours, faisant la chasse et la pêche, ils ont défriché un coin de terre et bâti un camp. Avant de partir du New Hampshire, Monsieur Hall avait acheté de l'arpenteur Penier un moulin et 1000 acres de terrain dans Shipton. Mais la terre ne convenait pas à la colonisation. Lorsqu'ils ont trouvé un terrain fertile à Maple Grove, ils ont planté une borne sur la côte, en haut de l'emplacement actuel de l'église et une autre borne dans la vallée en bas en disant: « Entre ces poteaux, je désire vivre et mourir ». Le printemps suivant, le capitaine Hall et son fils Amos sont revenus en suivant le cadastre du chemin Craig. Ils étaient à environ 50 milles dans la forêt vierge, habitée seulement par les animaux sauvages et les Indiens.

Pour ce voyage, ils apportaient des semences de patates (coupées en petits morceaux et séchées), de l'orge, du blé et du maïs. Ils sont restés durant plusieurs semaines, agrandissant la clairière, faisant les semences, etc. Ils n'ont pas clôturé la petite ferme. Ce moderne Amos n'était pas un éleveur de bétail pour la simple raison que les troupeaux étaient inexistants. Au retour d'un de leurs voyages, ils ont vu qu'un ouragan avait abattu les arbres d'une bonne partie de la forêt à environ 3 milles de Maple Grove. De grands ormes qui n'étaient pas tombés étaient tordus et repliés de sorte qu'ils ont mis une journée entière à parcourir une courte distance. Le père et le fils se sont couchés pour dormir, ont mangé leurs deux biscuits au réveil et ont entrepris une marche de 40 milles pour aller déjeuner. Au retour, à l'automne, ils ont fait la moisson, bâti une bonne cabane et ont entreposé les grains à l'abri des animaux sauvages.

Il en fut ainsi jusqu'en 1807 alors que le capitaine Amos Hall, son épouse et onze enfants sont déménagés dans le comté. À leur arrivée, ils ont trouvé une couple de familles dans les parages, travaillant le long du chemin Craig. Il semble que Hall a été l'authentique pionnier de Mégantic.

Les arrivants ont découvert des plans d'eau où la truite saumonée était abondante, tandis que dans la forêt on trouvait du gibier en abondance, même des cerfs et des caribous. En 1810, le chemin Craig allait de Saint-Gilles à Shipton. Durant cette année, et la précédente, les familles Lord et Thurber sont arrivées. Environ 10 familles sont venues des États-Unis. La famille de Peter Chandler Lord était propriétaire de la presque totalité de St. Johnsbury, Vermont. Il s'est établi sur l'autre côté du lac, en face de Amos Hall. Parmi les Américains arrivés à cette époque, on trouve les Messervy, Bills, Porter et autres. Quand la guerre de 1812 a éclaté, tous les colons ont été requis de prêter le serment d'allégeance à la Couronne, avec le résultat que plusieurs sont retournés aux États-Unis et seuls ceux qui étaient bien établis sont restés.

Parmi les pionniers de 1812, nous trouvons Donald MacLean, des Terres Hautes de l'Écosse, William Stewart de Cavan, Irlande et John Amadon. Il semble que le spéculateur Frobisher a amené plusieurs pionniers dans le canton d'Ireland, s'assurant de garder pour lui-même un certain nombre de terres à chaque fois. Le premier garçon né en avril 1814 fut Charles, fils de John Amadon et Agnes McCartney. David Thurber, un jeune homme entreprenant de 19 ans a su s'attirer l'affection de Mill Wilson et en l'absence d'un pasteur, le premier mariage de Mégantic a été célébré par le magistrat Amos Hall, senior, en 1815. En 1814, cependant, le fils Amos Hall, junior, s'était marié à Mary Bailey de Cookshire, probablement à la maison de la mariée.

Le premier bureau de poste était dans la maison du capitaine Hall, le courrier étant transporté à dos de cheval par Monsieur Bills. De Québec à Sherbrooke donnait 110 milles, Ireland étant le point central. La première maison a été construite en 1820. Les restes de cette bâtisse existent toujours sur la ferme de Amos Hall. Sur cette ferme, vers 1820, la première école a été construite sur le lot 5, rang III d'Ireland, tout près de l'endroit appelé « la banque Sand » qui n'est pas la première banque dans la région. L'école a été utilisée durant plus de 30 ans et pendant longtemps a été la seule du genre. Plus tard, elle a été déménagée « en ville » et utilisée jusqu'à tout récemment.

Concernant les premiers professeurs, on peut lire ceci: « John Parker et M. Fitzsimmons étaient des enseignants assez sévères et roublards ». D'autres noms: MM. Harvey, Roberts, John Wilson, John Hough, Jonathan Earle, Luke Hall et Christopher C. Parrot. Monsieur Parrot était un homme déséquilibré et parfois constituait un danger pour la société, mais il était instruit.

Le premier moulin à farine a été bâti par Samuel Messervy en 1820 et la même année, Peter C. Lord construisit un moulin à scie et une fabrique de perlasse. Le moulin de Messervy était construit de façon que le toit tout entier soit tourné par le vent. Les jours appropriés, les colons ramassaient leurs grains, mais comme le vent est une force capricieuse, souvent on devait donner un coup de main pour tourner l'invention. On raconte également que pendant qu'ils attendaient, les hommes se vantaient tellement fort de leurs prouesses de chasse et pêche, qu'ils faisaient concurrence au vent lui-même.

John Hall a ouvert la première forge et a été imité par Jonas Phelps en 1825. Le premier tanneur a été Aaron Kimball en 1831 et la même année Will et Metcalf ont ouvert un magasin.

Les premiers lots défrichés à Halifax et Ireland ont été:

Amos Hall senior	lots 6 à 8, rang 2 - Ireland
Peter C. Lord	lots 6 à 8, rang 4 - Ireland
John Hough	lot 4, rang 4 - Ireland
John Robert Lambly	lot 1, rang 8 – Halifax
Thomas & James Mackie	lot 1, rang 8 – Halifax
Col. Charles Campbell	lots 6 à 8, rang 8 – Halifax

La première diligence transportant des passagers fut celle de Richard C. Porter en 1841, conduite durant une année par James McKnight et, par la suite, par James Thom durant plusieurs années. On raconte que, mis à part les véhicules de Amos Hall et Peter C. Lord, il n'y avait pas de voitures dans la place avant 1853. Des voitures légères et à dos de cheval étaient les méthodes de transport et il n'était pas rare de voir 25 à 30 couples à dos de cheval pour les rassemblements populaires.

Durant plusieurs années, le médecin le plus proche était à Saint-Gilles. Ira Hall, fils du capitaine Hall, acquit une certaine compétence pour arracher les dents, replacer les os cassés et prescrire des remèdes comme l'a fait Daniel Bennett.

On avait un certain sens de l'humour à cette époque. Le capitaine MacLean, en faisant faire des exercices de milice à un groupe d'hommes maladroits, s'est vite énervé devant l'incapacité de quelques-uns d'entre eux à marquer le pas, gauche, droite, etc. et décida de donner aux bottes de ses hommes des noms qui leur étaient familiers et se mit à chanter: botte de foin - botte de paille - au lieu de la formule habituelle.

Parmi les descendants des pionniers encore vivants sur ou près des fermes, il y a le veuf Jared Hall, John MacLean, Henry Lord, fils de P.C. Lord, Thomas R. Porter, Joseph Hough, M^{me} George Potter, William Bennett, H. Dinning, Thomas et Arthur Cross, et Joshua Hough.

Comme à plusieurs autres endroits, les écoles étaient les premières églises. Le révérend Archibald, pasteur épiscopalien et d'autres y ont célébré les premiers offices religieux. Des offices ont été célébrés dans la maison de M. MacLean où plusieurs baptêmes ont eu lieu. Vers 1839, la chapelle de l'Église d'Angleterre a été érigée, la Société ayant été formée deux ans auparavant. Un peu plus tard, la chapelle méthodiste a été construite.

Monsieur Ira Hall a probablement été la première personne enterrée à cet endroit. Le premier cimetière se trouvait au pont Dinning où un demi-arpent de terrain avait été acheté de Donald McLean. Ce cimetière est encore utilisé de nos jours, même si on a aménagé le cimetière épiscopalien à Maple Grove. Plusieurs sépultures ont été faites au pont Dinning.

Le capitaine Amos Hall est né à Salem, Mass. en 1761. Son grand-père était capitaine de bateaux et la famille durant 6 générations s'était fait une obligation de nommer Amos l'aîné des garçons. Il s'est enrôlé dans l'armée à 18 ans, a servi durant la Révolution, avait le titre de *sergent paiemaître* et a été un des gardes du corps de Washington durant un certain temps. Son frère David, et sa mère, ont vécu à Oxbow River, Conn. où celui-là fit fortune. Il ne s'est jamais marié, tandis que sa mère s'est mariée pas moins de 6 fois.

Amos partit vers le Nord vers 1782, épousa Martha Straw au New Hampshire. Ses enfants: Amos, Ezekiel, Ira, John, Luke, Jemima (M^{me} Messervy), Elizabeth (M^{me} Bills n^o 1), Lucinda (M^{me} John Cross), Electra (M^{me} Bills n^o 2), Sophia (M^{me} William Ready) et Roxana (M^{me} William McLaughlin). Dans les débuts de Mégantic, Hall s'enrichit rapidement avec le commerce des fourrures. Il transigeait avec les Indiens, leur fournissant la farine, le thé, le tabac, le rhum et des couvertures en échange de leurs fourrures. Occasionnellement, il pouvait apporter à Québec une valeur de 500 \$ en peaux diverses.

Avant 1820, les Indiens étaient nombreux dans la région et une cinquantaine ont campé près du lac à la Truite à un moment donné. Lorsqu'ils avaient de l'eau-de-vie, ils étaient à craindre. À certains moments, les femmes et les enfants devaient cacher les tomahawks et les couteaux dans la forêt, le temps qu'ils dégrisent. Plusieurs discussions animées ont eu lieu dans le vieux magasin quand le capitaine Hall était seul avec les Indiens, mais il avait une telle fermeté et un regard si profond qu'il représentait une armée à lui seul. Il avait bâti un château où le gouverneur et sa suite ont été reçus. La deuxième épouse du capitaine Hall était M^{me} Wilson, une femme instruite de Londres. Ils se sont séparés en 1838. Le capitaine Hall obtint une pension du Gouvernement américain et en 1843 en reçut le paiement rétroactif. Il est décédé en 1854 à l'âge de 93 ans et fut inhumé au cimetière du Pont Dinning.

Beaucoup de choses pourraient être écrites sur les descendants de ce vieux soldat, qui sont éparpillés sur tout le continent. Joseph McLaughlin, un petit-fils, était avocat à Danville, Vermont. Darwin Hall, un petit-neveu, a été sénateur

pour le Minnesota. Arthur Marble, banquier au Dakota, un petit-fils. Trois fils de Luke Hall se sont distingués durant la guerre civile. Luke Hall était un homme intéressant, maître d'école et politicien, il parlait français couramment. Il eut neuf enfants. En 1844, il entreprit de construire une route de Maple Grove à Dudswell. L'aventure s'est avérée désastreuse et il partit pour l'Ouest en 1845. En 1843, MM. Hume et Hargraves obtenaient le contrat pour l'entretien d'une partie des chemins de Lower Ireland pendant que Luke Hall participait à la construction de ceux de Halifax jusqu'à Ireland.

Il y a des doutes quant à l'existence d'une autobiographie de Luke Hall. On affirme qu'il en existe une dans laquelle la colonisation de la partie haute de Ireland est comparée à l'histoire d'Israël au temps des juges et du règne de Saül. Rodney Messervy représentait « le » Samson qui a détruit complètement les familles A et B, de la bataille de la clôture à vaches jusqu'au traité de « L'intervalle ». (NDLT: Nouvelle Angleterre 1642) alors que John Hall (le Samuel) agissait comme juge. Il semble que l'histoire est belle et saisissante et comporte un chapitre complet à raconter les 15 ans de vie d'un ours brun. Un poème de 9 strophes écrit par Luke Hall a été publié dans le « Lynn Item », le 28 avril 1877. (NDLT: aucune traduction n'est tentée.....)

Ezekiel Straw, un petit-fils d'un frère de Martha Straw Hall devint gouverneur du New Hampshire. Concernant les Indiens, les noms et les traits de « Molly et Piel » de même que le fameux Peter Mountain seront familiers pour plusieurs.

La colonie Bennett

Une des plus importantes et intéressantes partie haute d'Ireland, est la colonie Bennett bordée à l'est par la rivière Noire et à l'ouest par la rivière Blanche, les deux cours d'eau se rejoignant au nord de ce secteur. La région a été colonisée en 1821 par Charles Bennett qui lui a donné son nom et qui, avec ses trois John, Daniel et Robert, en ont été les pionniers. Les Bennett étaient originaires de Wexford, comté de Wicklow en Irlande. Ils étaient des gens profondément honnêtes et religieux qui ont travaillé fort et aidé leurs voisins à s'établir. William Bennett, l'aîné des fils de Charles, senior, s'était établi dans la partie basse d'Ireland deux ans auparavant.

On peut dire sans se tromper que l'homme le plus en vue de la place était Daniel Bennett de qui plusieurs lecteurs apprécieront la photographie. On le connaissait sous le nom de « Oncle Dan » et il a vécu jusqu'à près de 100 ans. Il était fier et sympathique avec une connaissance étonnante de la médecine; un vétérinaire adroit et, même s'il répondait à toute heure du jour ou de la nuit, il n'a jamais demandé d'argent pour ses services. Son fils Charles n'a pas hérité des talents de son père et Jefferson Bennett, un neveu, avait sa bienveillance et son habileté. En 1823, le premier enfant né dans la colonie a été Frank, fils de Michael Annesley et Jane Bennett. L'année suivante, Charles, fils de John Bennett et Alice Tackabury, est né.

Que la vie de pionnier soit salubre ou que les Bennett vivent vieux, ou même les deux, peut expliquer le fait que John et Robert aient vécu jusqu'à 88 ans, William, 93 ans et Daniel, 96 ans. Ils avaient des talents diversifiés, John étant un fermier prospère, Robert un politicien, et Daniel la personne sur qui on pouvait compter en cas de besoin.

Partie basse d'Ireland et Inverness

Moses Aldrich et son fils Arnold ont été les premiers colons d'Inverness, et le défunt William, fils d'Arnold, a été le premier garçon blanc à naître dans le canton. La famille Aldrich vivait sur le lot 1, rang 2 d'Inverness sur la ferme où l'église «Christ Church» de Lower Ireland se trouve actuellement.

Le second défricheur d'Inverness fut William Bennett, senior, fils de Charles, originaire de Wicklow County, Irlande, arrivé à Québec, le 22 juin 1819. Après quelques mois, il partit vers Mégantic. Pendant qu'il était à Québec, William Bennett, senior, a épousé Grace Hempenstall, veuve Mandy. À cette époque, il n'y avait aucune habitation entre Leeds Village, à l'endroit où vivait Archibald MacKean, jusque chez le sergent Richard Lee à Lower Ireland, qui plus tard devint la ferme Redman. Sur la route menant à Upper Ireland en 1821, il y avait les maisons des Aldrich, Thurber, etc.

En 1821, William Bennett, senior, s'est établi sur la ferme qui appartient maintenant à son petit-fils. William Bennett, junior, est né le 25 octobre 1825 et il était le deuxième enfant à naître à Inverness. Même s'il n'était qu'un enfant lorsque les Écossais sont arrivés, M. Bennett se rappelle leur arrivée. Il est la plus vieille personne née à Inverness encore en vie. Il a toujours vécu sur la ferme où il est né, sauf pour une courte période de 3 mois. Il a épousé le 16 mars 1852 Martha Edwards. Son père qui avait beaucoup de talent pour soigner les chevaux est décédé le 16 juin 1882.

Le 28 janvier 1828, le fils du sergent Lee, prénommé William, a été tué par la chute d'un arbre à l'intersection du chemin Craig et du ruisseau Bullard. Auparavant, en juillet 1825, William Hempenstall avait été enterré à cet endroit. Également à cet endroit, ont été enterrés Joseph Aldrich, Daniel Redman (tombé d'une voiture et décédé en 1836), M^{me} Daniel Redman, M. et M^{me} Edward Redman et leurs enfants; John Reed, son épouse, son fils et ses filles; George Manley, le sergent Lee et son épouse, William Bennett; M. Salter et son épouse (parents de M^{me} Ellis); M^{me} Plowman; John Mann; M^{me} Thomas Davidson née Sophia Hogge; M^{lle} George; M. et M^{me} Samuel Henry, leur fils et leurs deux filles; M. et M^{me} Armstrong; John Basset; M. Main; M. Matteson; M. et M^{me} Cobbin; M^{me} Johnston Thurber et son fils Richard.

La famille Edward Redman a visité les Écossais lors du campement et un de leurs enfants est décédé d'une fièvre qu'il y avait contractée. Deux des enfants de John Bennett, de la colonie Bennett, ont été inhumés au cimetière du ruisseau. Plus de 40 personnes reposent dans cet enclos près de la route.

En 1828 et 1829, William Hamilton Belcher a enseigné dans une petite maison près du ruisseau Bullard, à des enfants portant les noms de Lee, Aldrich, Bennett, Hoge et Manley. Eliza Thurber (M^{me} Craig de Leeds) fut également une de ses élèves. William Bennett se souvient qu'en 1829 il est allé à l'école, mais il était si jeune qu'on lui permettait d'aller et venir à sa guise. Il passait une partie de son temps au campement des Écossais pendant qu'on transportait leurs bagages. L'école de M. Belcher était une vraie école de pionniers. William Belcher, fils du professeur (voir chapitre X) s'est établi dans le rang Belcher et a donné son nom à cette colonie, maintenant prospère, dont les fils et les filles ont essaimé un peu partout, même au centre de la colonie écossaise.

Chapitre XXI

La colonisation de Mégantic

Leeds

Hall et MacLean, les pionniers de Mégantic, avant leur établissement, un à Ireland en 1807, l'autre à Leeds en 1809, ont été durant de courtes périodes des *squatters*, ont porté une grande attention aux rats musqués et aux mousquets, mais ont fui les vaches, les haches et les charrues. L'expérience de l'un peut s'appliquer à plusieurs et l'histoire des débuts peut être étudiée à la lumière de quelques détails concernant son fondateur Archibald MacLean, né en 1776 sur l'Île de Mull. Il se croyait investi de la mission pour la « Déclaration de l'indépendance » et devint soldat. Durant 8 ans, il faisait partie du régiment des Argyle Fencibles qui s'était assuré ses services volontaires pour aller combattre la Rébellion de 1798 en Irlande. Le régiment n'est jamais parti.

En 1809, A. MacLean et son plus jeune frère Malcolm, sont allés à Québec, en route pour Toronto, mais des gens ont avisé l'aîné que des terres étaient disponibles dans le canton de Leeds. Archibald s'y rendit par le chemin Craig et s'établit sur le lot 11, du rang 9 de Leeds. Il bâtit une cabane, défricha un coin de terre et fit quelques semences qui furent rapidement détruites par le gel. C'était une triste expérience pour un colon dont les terres étaient situées dans des terrains bas. Il s'établit ensuite sur le lot 8, dans une partie plus haute, bâtit une autre cabane et entreprit une autre semence. Cette ferme à Leeds Village est maintenant la résidence de l'ancien maire John MacLean. Après un certain temps, M. Ferguson, son cousin, s'établit sur le lot 13 du même rang. M. et M^{me} Ferguson et leurs six enfants devinrent leurs voisins. Encore une fois, le gel

détruisit les semences de MacLean. Il abandonna donc sa cabane, donna tout aux Ferguson et par le chemin Craig partit avec son chien et son fusil, pour l'État de New York où il retrouva de la parenté.

Lorsque la guerre a éclaté en 1812, MacLean est revenu et a offert ses services à la Couronne pour défendre la colonie. Les autorités de Québec l'ont pressé de retourner et d'agir comme éclaireur. S'il voyait un mouvement de l'armée américaine par le chemin Craig, il devait convaincre les fermiers de conduire leurs troupeaux à Québec, de brûler ou détruire tous les ponts et de faire tout ce qu'il fallait pour embêter les envahisseurs. C'est durant son absence que les Ferguson ont été tués. Cette terrible affaire, cependant, n'avait aucun lien avec la guerre.

Pendant ce temps, Malcolm MacLean, en ayant assez de Québec, s'établit à Leeds. Mais avant, il était retourné en Écosse pour essayer de convaincre 80 ou 90 familles d'immigrer au Canada et d'acquérir des terres dans le canton. Ces gens avaient exprimé le désir de venir en Amérique lorsque les MacLean étaient partis d'Écosse. Malheureusement pour Leeds, ce groupe était déjà parti vers l'Australie et Mégantic a perdu un grand nombre de personnes qui auraient pu devenir des colonisateurs de qualité. Malcolm, cependant, pour ne pas s'avouer vaincu comme agent d'immigration, s'est marié en Écosse, a ramené son épouse et ensemble ils se sont intéressés à l'agriculture sur le lot 16, rang 6 de Leeds. Malcolm n'a pas vécu longtemps; peu de temps après, il fut tué par la chute d'un arbre. Il a été inhumé dans le cimetière de la petite chapelle méthodiste, en face de la première école. Comme quoi la vie de pionnier était parfois profondément pathétique.

Le froid, les ours et les Indiens étaient les trois éléments particuliers de cette époque. On a déjà parlé du froid; les ours noirs ont déjà fait beaucoup de ravages aux récoltes des MacLean et une nuit de clair de lune, il dit avoir compté pas moins d'une douzaine de ces prédateurs dans son champ de grain. Il ouvrait le feu avec son mousquet à silex et fréquemment le matin, il trouvait les carcasses des bêtes visées.

À Leeds, l'Indien s'est avéré être un ennemi, au moins une fois. En racontant ce fait, notre informateur M. Parker, après avoir mentionné que pendant qu'il réparait ses chaussures à la porte de sa cabane, Ferguson a été frappé par le tomahawk d'un Indien. Il a ajouté: « M^{me} Ferguson et ses quatre enfants ont subi le même sort. L'Indien a ensuite ordonné à sa squaw de tirer un des enfants à son tour. Pendant qu'il mettait le feu à la grange, elle est allée cacher un enfant dans la maison. Après avoir pris tout le butin qu'ils pouvaient emporter, et le plus jeune des enfants qu'ils ont adopté, ils ont lancé les corps de la famille assassinée dans la maison, y ont mis le feu et sont partis. À une courte distance de la scène du crime, ils pouvaient entendre les cris de l'enfant qui périssait dans la maison en flammes. Tous ces détails ont été racontés plus tard dans la confession faite par les Indiens qui ont été arrêtés au Nouveau-Brunswick pour

un autre délit. Celui qui avait commis ce crime fut pendu. MacLean a inhumé les corps. Il raconte avoir vu les Indiens porter les vêtements de Ferguson qu'il a reconnus. »

Après cet événement, MacLean fit savoir qu'aucun Indien armé ne devait s'approcher de sa cabane. S'il le faisait, ce serait à ses risques et périls. Les Indiens ont compris et par la suite ont toujours laissé leurs fusils au bord du chemin lorsqu'ils s'arrêtaient chez MacLean pour chercher quelque chose à manger. Il leur a toujours fourni de la nourriture et les a traités avec bienveillance et ne fut jamais importuné. Habitant la région durant un certain temps avant tout autre Blanc, il semble avoir appris à connaître les enfants de la forêt. Durant ces premières années, il menait une vie tranquille; parfois, il ne voyait aucun être humain durant six longues semaines, parlant probablement à son chien pour ne pas perdre le sens de la parole. Le chien du pionnier a dû acquérir une bonne connaissance de la langue gaélique.

MacLean devait porter le grain sur son dos pour se rendre jusqu'à Saint-Nicolas. Vers 1816, il amena le premier cheval à Leeds. De cet animal importé de l'État de New York, il était particulièrement fier et a souvent vanté sa vitesse extraordinaire. La rivalité entre les compagnies qui faisaient la traite des fourrures dans les Territoires du Nord-Ouest atteint une telle importance que le gouvernement dut intervenir pour arrêter les conflits et les bains de sang. Le vieux guerrier s'est levé une fois de plus et MacLean s'est enrôlé, prit les commandes d'un convoi de voyageurs et avec sa troupe prit la direction de l'Ouest. « Son convoi passa tout l'hiver au Fort William et, au printemps, il reçut l'ordre de rentrer parce que le conflit était réglé. Peu après, les deux compagnies ont été fusionnées. Durant cet hiver, pour passer le temps, les hommes se sont engagés dans des compétitions sportives et MacLean reçut un chapeau de loutre pour la marche rapide, devançant ses adversaires parmi lesquels il y avait des Indiens, des métis et des soldats. »

Vers 1830, Archibald MacLean avait épousé Mary McKillop (famille n° 4), née en Écosse en 1801 et décédée le 21 septembre 1880. Ses enfants: Archibald, John, Mary (2^e épouse de Hugh Jamieson) et Neil marié à Alice J. Whiting. La vie d'Archibald MacLean est non seulement une vie de l'ancien temps, mais elle contient des éléments dont le charme et les péripéties font trembler. Sa naissance à Mull, les aventures d'un soldat, la vie isolée dans la forêt, le décès tragique de son frère et de ses cousins, les longues années à penser et à parler une langue qui disparaît, son mariage à un âge avancé à une *Arranite* qui parle gaélique, toutes ces choses, et de nombreuses autres, pourraient constituer la trame d'une longue aventure dont nous n'avons donné que les grandes lignes. Il a parlé la langue gaélique jusqu'à sa mort, la préférant à la langue anglaise avec laquelle il était moins habile que son frère Malcolm. Il vécut jusqu'à l'aube des grands progrès de son village bien-aimé dont il avait jeté les fondations. S'il a eu des échecs, ils ne sont pas répertoriés; sa bienveillance envers les nouveaux arrivants est un souvenir agréable.

Parmi les familles importantes de la colonie de Leeds, on trouve: MacLean, Hume, Burray, Hall, Woodington, Gullen, Thompson, Mahoney, Lamb et Russell. Si l'espace le permettait, il nous ferait plaisir de parler plus longuement de tous ces gens et d'autres qui ont été actifs durant la première moitié du siècle dernier.

Les premiers cours se sont donnés à Leeds dans une maison privée sur le lot 14, rang 9 (chemin Craig) et le maître était M. Strahan avant 1830. Parmi ses élèves, on trouve Thomas Goff, Edmond et Agmond Roe. La première école, qui existe toujours, a été bâtie vers 1830 sur le lot 11, rang 9. Monsieur Anderson y a enseigné en 1834 et le D^r Leach en 1836. Ils ont été suivis par le révérend Alexander, M. Bishop et Lyman Lamb.

Monsieur Anderson fut le premier maître de poste en même temps qu'il enseignait. Le bureau de poste était sur le lot 13, rang 8, propriété de George Moore. Quand il partait pour l'école, on dit qu'il apportait tout le courrier dans ses poches. Une livraison hebdomadaire était acheminée par bateau de Québec jusqu'à Saint-Nicolas et de là en voiture par le chemin Craig. Le bureau de poste a été ouvert officiellement le 6 juin 1833 avec Henry C. Wharton comme maître de poste. Wharton vivait sur la ferme Hall. Vers 1840, il fut remplacé par Matthew Jiggins.

Le premier magasin général a été ouvert par la compagnie Lamb & Morrison dans une cabane de bois rond située à la fourche des chemins, sur un site plus tard occupé par la compagnie Bubble. En plus de diverses marchandises, ils vendaient quelque chose de « fort » en vogue en ce temps de colonisation, particulièrement durant les « bees » pour l'abattage des arbres ou la boucherie.

Le premier forgeron a été M. Littlefield qui, au début des années 1830, avait une forge sur le lot 7, rang 8. Monsieur Fahey a travaillé avec lui et, par la suite, a eu sa propre boutique. Zecharia Goff était un des plus entreprenants et énergiques pionniers. En plus de construire des moulins, il a construit l'église baptiste d'Inverness. La bâtisse a été utilisée par d'autres dénominations notamment par les presbytériens avant qu'ils aient leur église. Il a également bâti une école qui n'a jamais été utilisée à cette fin.

Parmi les maires de Leeds nous mentionnons Robert Gullen, ensuite John McLean durant 15 ans, John Northy, James Aylwin, James Watkins, John Allan et William Wilson, le maire actuel en poste depuis 1899.

La première église a été celle des anglicans construite en 1834. Cette église dont on voit la photo, est toujours utilisée. Elle est située sur le lot 11, rang 9. Le révérend Alexander en a été le premier pasteur.

Kinnear's Mills et Leeds

Quelques-uns des premiers colons à cet endroit étaient: Strachan, Forbes, Aytoun, Kinnear, John Ewart, W. Morrison, James Grady, James Bailey, John Lambie et David McIntosh. Tout près du moulin Kinnear, il y avait les frères Macallum, Williamson et Kirkland aux endroits appartenant maintenant aux Arnold, Cummings et Stevenson.

La première école dans le canton de Leeds était une école du soir dans la maison d'Alexander Russell, dont les enseignants étaient Andrew et Alexander Russel, les fils du propriétaire. Les premiers professeurs réguliers ont été: D^r Paterson, MM. Strachan, W. Morrison, David McLemant, William Swinton, Hulbert, Andrew McIntosh, le révérend Alexander Young et le révérend D^r Thompson, maintenant à Sarnia, Ont. Ces hommes ont enseigné dans la vieille école, près de l'actuelle, qui était la deuxième bâtie dans le canton, celle de Leeds Village étant la première.

Le nom Swinton rappelle un incident survenu lors de la « Journée écossaise », le 5 juillet 1900, quand parmi les vieilles choses en exposition on y a trouvé une règle de bois identifiée comme suit: « Utilisée par Donald McKillop, en Aran ». Mon père avait 16 ans quand il est arrivé en 1829 et il avait utilisé cette règle à l'école. Deux jeunes femmes en examinant ces antiquités se sont exclamé: « Je gage qu'il devait être un vieux méchant », ne laissant aucun doute dans leur imaginaire concernant l'usage de cet instrument. Aujourd'hui, William Swinton a la réputation d'avoir été le plus sévère des adeptes de la règle à avoir enseigné à Leeds.

Les Swinton, cependant, sont probablement les hommes les plus connus parmi ceux qui avaient une résidence dans Mégantic. John, né à Salton, Écosse, le 12 décembre 1830, reçut ses premiers enseignements de son oncle, le révérend Robert Currie. Il vint au Canada en 1843. Il était un homme agressif et comme correspondant de guerre, s'est acquis la disgrâce des généraux Grant et Burnside. Il a été pendant un certain temps éditeur du New York Sun et plus tard a publié « Les écrits de John Swinton ». William, né à Salton, Haddingtonshire, le 23 avril 1833, a étudié aux collèges Knox de Toronto et Amherst, Mass. Il devint correspondant du New York Times, professeur à l'Université de Californie et, par la suite, auteur de manuels scolaires. « Les leçons de langage » sont connues de tous sur le continent. Il est décédé à New York le 24 octobre 1892. Parmi ses œuvres: « Randonnée entre les mondes », « Campagne de l'armée sur le Potomac », « Douze combats décisifs » et plusieurs autres excellents ouvrages.

Parmi les pionniers du côté ouest du rang 13 de Leeds, il y avait Jas. Kennedy, qui avait été marin sur un navire de guerre britannique. Il choisit le lot 2, William McKelvey étant sur le lot 1. Celui-ci était un tonnelier de métier. Sa nombreuse famille a vécu en Nouvelle-Angleterre. Kennedy est décédé au début des années 1850 laissant une épouse mais aucun descendant. Sa veuve a vendu la

propriété à James Clouston, arrivé en 1858 de Stromness, dans les Îles Orkney. Il s'était marié en Écosse au printemps 1855. Parmi leurs enfants, l'aîné est le D^r J.R. Clouston de Huntingdon, et Charles, le plus jeune, qui vit sur la ferme. En 1871, Robert, un jeune frère de James Clouston, senior, a abandonné sa vie de marin pour s'établir plus à l'est dans la même concession, sur un lot ayant appartenu à David Moore, tisserand. Les Clouston étaient des gens sobres, ponctuels et relativement prospères. Trois frères Wilkins, John et James dans le rang 12 et Samuel dans le rang 14; Thomas Scallon, juge de paix, rang 12; Henry Nutbrown; les Beattie et Warcup, et plusieurs autres sur qui on pourrait raconter des choses intéressantes. Certaines de ces familles étaient nombreuses et influentes.

Chapitre XXII

Accessoires nécessaires

Pour le pionnier, les moulins sont nécessaires pour bâtir les maisons, pour moudre les grains et la laine; la poste et la lecture sont importantes; des endroits de culte et des écoles sont d'autres nécessités.

Chemin Craig



Sir James Henry Craig

Pour faciliter la communication entre les Cantons de l'Est et Québec, Sir James Henry Craig, gouverneur du Bas-Canada, fit construire une route de Saint-Gilles jusqu'au canton de Shipton. La route se rendait jusqu'à la rivière Saint-François pour ensuite rejoindre la route allant vers les frontières des États-Unis. Sommairement topographiés en 1800, quelques travaux ont été faits en 1805 puis abandonnés. En 1810, Craig la fit compléter par Sir James Kempt à la tête d'une armée de 180 soldats.

Ce chemin appelé par Christie « un chemin direct entre Québec et Boston » eut des résultats fulgurants. Le prix du bœuf descendit de 7½ d. la livre à 4½ d. la livre et les soumissions pour les fournitures à l'armée étaient encore plus basses. Malgré tout, l'imprudent et très nerveux Craig, pris dans des engagements politiques, était certainement un homme réfléchi et audacieux pour faire la promotion d'une voie de civilisation comme la route qui rappelle constamment son nom. Même cette amélioration a eu ses détracteurs qui, peut-être, se rappelaient l'incursion néfaste d'Arnold et ses hommes en novembre 1775, la considérant comme fournissant une entrée à l'ennemi tout autant qu'un moyen d'approvisionner le marché de Québec.

La construction du chemin de fer Grand Tronc en 1854 a été une bénédiction pour les Cantons de l'Est. Le chemin de fer *Quebec Central* en 1878 a permis d'acheminer la production des meilleures mines d'amiante vers le monde entier. Le long des gisements miniers où l'on retrouvait du chrome et du fer, de jolis villages et des villes ont poussé, fournissant un immense marché dont les pionniers n'aurait pu rêvé.

Moulins

La génération actuelle peut difficilement comprendre l'importance des moulins pour les pionniers. Les grains, qui autrement auraient été utilisés entiers, et les arbres qui devaient être équarris l'ont été par des moulins rudimentaires pour leur donner un format convenable. Le moulin Lord a sûrement été le premier de Mégantic en 1820 sur le lot 1 du rang 6 d'Ireland et le moulin Messervy la même année. Le 30 août 1802, Louis Leguin vendit son lot à Joseph Frobisher. Le 26 juin 1807, Oliver Barker signait une promesse de vente à Joseph Lord et le 21 février 1829, Peter Chandler Lord, promettait de vendre à Evezezer Ricker la moitié de son lot. Parmi les titres enregistrés les plus anciens, on trouve ceux d'Ireland, Leeds et Inverness par Joseph Frobisher, tous datés du 30 août 1802. Nous croyons que Leguin et Frobisher n'étaient pas résidents.

Le moulin Goff de Leeds Village a été le premier qui pouvait tamiser la farine. Bâti par Zechariah Goff sur le lot 7 du rang 9 de Leeds, avant 1830, le moulin à scie et à farine était actionné par l'eau. Quand M. Hall a bâti son moulin sur la rivière Palmer en 1834, il a acheté les équipements de M. Goff.

Les premiers moulins Lord, Messervy, Ricker, Goff, Hall, Lambie, Campbell et Keough ont été une bénédiction pour les gens. James Keough bâtit son moulin à Lower Ireland vers 1835. Au même endroit, Henry R. Mooney en construisit un plus gros appartenant à Joseph McCrea. Le moulin de Thomas MacKenzie, senior, sur le ruisseau Bullard, de même que celui de Thomas Walsh, ont marqué un progrès dans les méthodes de travail; on pouvait maintenant broyer l'avoine pour donner le gruau bien connu du déjeuner, plutôt que de la moudre en poussière comme on le faisait auparavant. Thomas Davidson opère maintenant le moulin MacKenzie.

Le plan le plus ambitieux a probablement été la construction du moulin aux chutes Lysander. Le barrage construit à cet endroit constituait un triomphe d'ingénierie et si le général Lysander Flagg, M. Wilcott et ses associés avaient été appuyés par le gouvernement provincial et les compagnies ferroviaires en permettant d'écouler les marchandises produites, un « petit Sherbrooke » serait né. Le gros moulin à scie et la manufacture de fenêtres et de volets alors construits auraient pu s'accaparer du marché en fournissant les matériaux nécessaires à l'érection des maisons et hôtels qui ont surgi dans la ville. Hélas, les avenues qui auraient pu être tracées ont été abandonnées aux mauvaises herbes et au sarrazin. Comme les eaux se précipitent sur les rochers pour se

retrouver dans le gouffre, nombre de grands rêves se sont brisés dans le tourbillon de la vie. L'histoire des tentatives et des échecs (incluant les pertes encourues par les fermiers) est également intéressante pour Mégantic, au même titre que la bataille de la municipalité de Saint-Pierre Baptiste et autres au sujet du pont Mooney peut l'être pour Inverness. De tels sujets pourraient constituer la base de belles recherches pour les finissants de l'école Modèle. Le paysage de Lysander est impressionnant et sa beauté n'est pas assez appréciée.

Plus importantes que les moulins furent les premières écoles, de la grandeur d'une cabane, mais ayant l'envergure d'un temple. Une école servait souvent d'église et de salle de débats, ces merveilleux centres d'influence. Prenez l'école Amos Hall de Maple Grove en 1820, ou à Leeds la petite maison de 30 pieds carrés, ce collège rudimentaire sur la ferme de William Reid, lot 5, rang 13, humble à l'extérieur et à l'intérieur, des bancs sans dossier, de différentes longueurs, placés de façon à laisser suffisamment d'espace pour un minuscule appareil de chauffage au centre, un passage de la porte vers un pupitre de bois nu. Quel respect et quelle crainte l'occupant de cette tribune, qu'il soit enseignant ou pasteur, devait-il inspirer à ces jeunes cerveaux!

Durant les offices du soir, quelques chandelles de suif, données par les fidèles diffusaient un peu de lumière. La nécessité étant la mère des inventions, on a coulé des chandelles en se servant du canal existant entre deux billots de bois qui formaient les murs et dans lesquels on faisait couler la graisse fondue. L'édifice Reid a servi durant près de 50 ans. Une belle église a été construite dans les années 1870. Parmi les professionnels qui ont reçu leur instruction primaire dans cette vieille école, on note William Hutchinson, John Allan, Samuel Fortier, James R. Clouston, William D. Raid, Allan Reid, Andrew Reid, David McHarg et Walter Gillanders.

Maîtres de poste

Le bureau de poste d'Inverness, sur le chemin Craig, ouvert le 1^{er} juin 1832, Joseph Redfern comme maître de poste. Déménagé au carrefour vers 1845. Le 18 mai 1864, le maître de poste R. Layfield a démissionné. A.D. Campbell l'a remplacé du 1^{er} juin 1864 au 26 mars 1872; John McKinnon du 1^{er} avril 1872 au 21 avril 1882; Joseph E. George du 15 mai 1882 jusqu'à son décès le 19 janvier 1891. Madame Caroline Hill George fut nommée le 1^{er} mars 1891.

Le bureau de poste de Leeds a été ouvert le 6 juin 1833 avec Henry C. Wharton comme maître de poste. Le 8 juin 1863, le maître de poste Matthew Jiggins est décédé. Il fut remplacé par Sarah Jiggins du 1^{er} juillet 1863 au 13 décembre 1891. James R. Bailey a été en poste du 1^{er} mars 1892 jusqu'au 1^{er} février 1898 alors que le bureau a été aboli étant trop proche de celui de Leeds Village. Ouvert le 1^{er} octobre 1871, Hugh McCutcheon en a assumé la direction jusqu'au 29 octobre 1896. Le 1^{er} décembre 1896, M^{me} Catherine Ross a été nommée.

Le bureau de poste de Maple Grove, ouvert le 1^{er} juillet 1854, dirigé par Thomas Barwis jusqu'au 19 octobre 1860; Jared B. Hall du 1^{er} mars 1861 jusqu'au 26 janvier 1865. Henry Cross, l'actuel maître de poste, a été nommé le 1^{er} avril 1865, soit depuis plus de 40 ans.

Littérature

Peu de choses ont été écrites sur l'histoire de Mégantic. L'édition de « Montreal Gazette » (datée de l'automne 1899) éditée par le révérend H.A. Dickson, Rectory Hill, QC, contenait quelques articles intéressants. Un texte intitulé « Croissance et développement de Mégantic » par W.H. Lambly a paru dans la Gazette du 2 août 1900 tandis qu'un autre concernant « Les avocats de Mégantic » par T.C. Aylwin, c.r., a été imprimé dans le numéro du 20 septembre 1900. Les deux articles sous la rubrique « Journée de Mégantic » le 5 juillet 1900. La déclaration connue sous le titre « Le cas du bureau de poste de Kinnear's Mills » a été publiée au complet dans la Gazette en 1901. Les annales d'Inverness ont été publiées en 1900.

À deux reprises, Mégantic a eu des journaux. L'un d'eux, le « Megantic Argus » imprimé à Richmond, a été pour un temps (1867) édité par A.D. Campbell. Le « Inverness Review » à partir du 1^{er} juillet 1887, a été publié durant trois ans; l'éditeur: D.H. Howard.

Concernant les livres, les ouvrages de Swinton sont mentionnés ailleurs. Le révérend J.A.R. Dickson a écrit des livres religieux. Le révérend John Thompson, d.d. de Sarnia a écrit: « Le Christ, l'enseignant envoyé par Dieu » « L'agneau de la bergerie », « Jésus mon sauveur » et « Les enseignements de la Croix ». En 1857, les « Rimes du temps » a été publié; « Ode à la tempérance et Poèmes variés » par A. McKillop, imprimé à Québec en 1860 par Thompson & Co. comptait 96 pages. Ces livres de poésie sont maintenant rares. En 1892, Fowler & Wells ont publié « Sténographie et Dactylographie » par D. McKillop.

Norman, fils de William H. Lambly était un musicien compositeur; les titres de quelques-unes de ces pièces sont: « Les vieux de la maison », chanson; « Paix sur terre », un chant sacré, et « Marche sur les routes du Canada » dédiée à Sir W.C. Van Horne.

La littérature diverse comme « Comment voir Aran », « La vie de Daniel McMillan » par Hughes, etc. Nous croyons que ces œuvres paraîtront bientôt, soit « Les poèmes de M^{me} George Arkley », « Images de Mégantic », par des gens de Leeds Village et « Le journal de l'oncle Ben » par Luke Hall. On raconte que 1 500 \$. ont été offerts pour ce manuscrit.

Le révérend Daniel Gordon, auteur de « Ralph Connor » (Rev. Chas. W. Gordon) également auteur de « Roc Noir » « L'homme de Glengarry », etc., a travaillé durant un certain temps dans Mégantic avant de partir pour Glengarry où le fils

talentueux est né. Le révérend E.J. Stobo, bien connu dans le comté, a récemment écrit « Les bouleversements de Botany Bay ».

La littérature que nous avons reçue a été d'une plus grande importance que celle publiée ici. Certains journaux ont une grande influence morale et sont des gardiens importants de la vérité. Les hebdomadaires de Québec étaient moins lus que ceux de Montréal ou Toronto.

Chapitre XXIII

Pour l'étudiant en politique

L'organisation du comté

Une certaine confusion se présente par le fait que dans le Québec, un comté, une montagne et un lac portent le nom de Mégantic. Cependant, nous ne parlerons pas de cette magnifique étendue d'eau de 16 milles de longueur dans ce livre. Le 29 octobre 1829, le comté de Mégantic a été constitué par une proclamation de Sir James Kempt. Son organisation municipale a été établie le 19 avril 1854. Le premier conseil réunissait Peter Chandler Lord et Robert pour Ireland; John R. Lambly et John Hume pour Leeds; Michel Gervais et John McCaffrey pour Halifax; John Mooney et Donald McKillop pour Inverness; Samuel Longmore et Owen Heney pour Nelson; Cyrille Laurendeau et Jean B. Mercure pour Somerset et James Hunt et Levi Hodgkinson pour Wolfestown. Monsieur Mooney, décédé en 1901, était le dernier survivant de ce groupe.

John R. Lambly a été le premier maire de la municipalité de Mégantic et John Hough son secrétaire-trésorier.

Le 15 août 1855, la première réunion du conseil de comté s'est tenue à Leeds, des conseils locaux ayant été établis cette année-là. Les personnes suivantes ont été les premiers maires de comté:

Leeds	John R. Lambly
Inverness	Robert Layfield
Ireland	John Hough
Broughton	John Gillanders
Nelson	John Matthews
Somerset	Joseph Bettez
Plessisville	Charles Cormier
Paroisse Sainte-Julie	Michel Cloutier
Halifax	C.P. de Champlain

Administrateurs:

Robert Layfield	15 août 1855 au 10 juin 1857
F.L. Poudrier - Plessisville	1858-1859, 1862-1863-1864 et 1866
J. Théophile Hébert - Halifax Nord	1860-1861
Oct. Ouellette - Plessisville	1865
P.O. Treganne - Plessisville	1867-1868-1869 et 1872-1873
L. Larochelle, sr - Ireland et Coleraine	1870
Dr James Reed - Inverness	1871, 1874-1875, 1882-1883 et 1893
J.E. Turgeon -- Somerset Nord	1876-1877
John McLean -- Ireland et Coleraine	1878-1879
L.J. Piteau -- Plessisville	1880-1881
Louis Roberge -- Somerset Nord	1884
Léon Lambert -- Halifax Sud	1885 et 1890
William J. Pratton -- Ireland Nord	1886
Lawrence Dunn -- Ireland nord	1887
F.T. Savoie -- Plessisville	1888
N.C. Cormier -- Plessisville	1889
William Wilson -- Leeds	1891
Thos. Kelley -- Somerset Sud	1892
George Turcot -- Somerset Nord	1894
Frederic Binette -- Halifax Sud	1896
Louis Martel -- Thetford Sud	1897-1898
J.S. Larochelle -- Halifax Sud	1899
James A. Wallace -- Inverness	1900-1901

Henry Layfield a été secrétaire-trésorier du conseil de comté du 15 août 1855 jusqu'au 8 septembre 1858; A.D. Campbell de cette date jusqu'au 11 mars 1868, suivi de Jean-Baptiste Rousseau qui conserva le poste jusqu'à son décès le 7 septembre 1894. Il a été remplacé par son fils Joseph Gédéon Rousseau, le 12 septembre 1894.

Le premier bureau d'enregistrement a été ouvert à Leeds qui était également le chef-lieu judiciaire jusqu'au transfert des deux à Inverness, le 1^{er} septembre 1862. Le plus vieux titre enregistré pour une propriété dans le comté de Mégantic est celui de Joseph Frobisher, concernant le « Quartier Frobisher » à Inverness, portant la date du 30 août 1802. Avant John R. Lambly, les greffiers étaient: Anthony Anderson, Thomas W. Lloyd, G.M. Muir, F. Meyer et Richard A. Fortier.

Les commis de la cour de justice: J.H. Lefebvre du 1^{er} novembre 1852 au 10 décembre 1858; J.B. Rousseau du 1^{er} janvier 1859 au 7 septembre 1894 et J.G. Rousseau nommé le 7 décembre 1894. Les représentants de Mégantic: de 1792 jusqu'en 1830, cette partie du Bas-Canada connue sous le nom de Buckinghamshire (incluant ce qui est maintenant le comté de Mégantic) avait deux représentants au Parlement du Bas-Canada, comme suit:

A. Juchereau Duchesnay et J.M. de Tonnancour	10 juillet 1792 - 20 juillet 1796
John Craigie	20 juillet 1796 – 6 août 1804
George Waters Allsop	20 juillet 1796 – 28 juillet 1800
Louis Gouin	28 juillet 1800 – 6 août 1804
Louis Proulx et François Legendre	6 août 1804 – 18 juin 1808
Louis Legendre	18 juin 1808 – 23 novembre 1809
Jean-Baptiste Herbert	18 juin 1808 – 13 mai 1814
François Bellet	13 mai 1814 – 25 juillet 1820
James Stuart	13 mai 1814 – 6 février 1815
Louis Bourdages	13 mars 1815 – 25 avril 1816
Joseph Badeaux,	25 avril 1816 – 11 avril 1820
Louis Bourdages	11 avril 1820 – 26 octobre 1830
Jean Baptiste Proulx	25 juillet 1820 – 26 octobre 1830

De 1830 à 1832, pour les élections, le comté de Mégantic était inclus dans le comté de Beauce. Il y avait deux représentants, soit :

Antoine C. Taschereau	26 octobre 1830 – 3 avril 1832
Pierre E. Taschereau	26 octobre 1830 – 3 avril 1832

À compter de 1832 jusqu'à 1902, Mégantic n'avait qu'un représentant, soit :

Anthony Anderson	3 avril 1832 – 22 novembre 1834
John G. Clapham	22 novembre 1834 – 27 mars 1838

(Suspension de la Constitution du 27 mars 1838 au 10 février 1841).

Assemblée législative – Province du Canada 1841-1867

Honorable Dominick Daly	8 avril 1841 – 23 octobre 1849
D. Ross	1 ^{er} mai 1850 – 6 novembre 1851
John G. Clapham	24 décembre 1851 – 23 juin 1854
W. Rhodes	10 août 1854 – 28 novembre 1857
N. Herbert	13 janvier 1858 – 15 mai 1864
George Irvine	3 juillet 1863 – 1 ^{er} juillet 1867

Assemblée législative de la Province de Québec 1867-1901

Hon. George Irvine	3 septembre 1867 – démission février 1876
Andrew Kennedy	18 avril 1876 – 1 mai 1878
Hon. George Irvine	1 mai 1878 – 6 juin 1884
John Whyte	9 octobre 1884 – 14 octobre 1886
Andrew S. Johnson	14 octobre 1886 – 13 juin 1888
Hon. William Rhodes	27 décembre 1888 – 17 juin 1890
Andrew S. Johnson	17 juin 1890 – 8 mars 1892
James King	8 mars 1892 – 11 mai 1897
George Robert Smith	11 mai 1897 – 1902

Conseil législatif, 1862 – 1901

Le comté de Mégantic est inclus dans la division de Kennebec

Province du Canada 1862 – 1867 Kennebec

Hon. Charles Cormier 9 octobre 1861 – 1^{er} juillet 1867

Province de Québec – Kennebec

Hon. Isidore Thibaudeau	2 novembre 1867 – démission janvier 1874
Hon. Louis Richard	5 février 1874 – décédé 13 novembre 1876
Hon. Joseph Gaudet	30 octobre 1877 – décédé 4 août 1882
Hon. Elzéar Gérin	25 août 1882 – décédé 18 août 1887
Hon. Louis Edouard Pacaud	24 août 1887 – décédé 18 novembre 1889
Hon. Napoléon Chas. Cormier	25 novembre 1889

Dominion du Canada 1867-1901 Mégantic

Chambre des communes

Hon. George Irvine	3 septembre 1867 – 14 août 1872
E.E. Richard	14 août 1872 – 17 septembre 1878
L.E. Olivier	17 septembre 1878 – 20 juin 1882
L.J. Côté-Fréchette	20 juin 1882 – 1 ^{er} avril 1884
Hon. François Langelier	10 juillet 1884 – 22 février 1887
George Turcot	22 février 1887 – 5 mars 1891
L.J. Côté-Fréchette	5 mars 1891 – 23 juin 1896
George Turcot	23 juin 1896 à...

Sénat – Kennebec

Hon. Chas. Cormier	22 mai 1867 – décédé 7 mai 1887
Hon. Pierre Fortin	13 mai 1887 – décédé 15 juin 1888
Hon. Geo. Alex. Drummond	1 décembre 1888 à...

Membres de Mégantic qui ont été ministres Province du Canada

Administration Draper – Ogden	Hon. Dominick Daly, membre du Conseil exécutif, et Secrétaire provincial du Bas-Canada, 13 fév. 1841 – 15 sept. 1842; membre du conseil des Travaux publics – 21 décembre 1841 – 15 septembre 1842
Administration Baldwin-Lafontaine	Hon. Dominick Daly membre du Conseil exécutif, 16 sept. 1842 - 11 déc. 1843 Secrétaire provincial du Bas-Canada, membre du conseil des Travaux publics, 16 sept. 1842 – 11 déc. 1843
Administration Draper-Viger	Hon. Dominick Daly, membre du Conseil exécutif, 12 déc. 1843 – 17 janv. 1846 Secrétaire provincial du Bas-Canada, Secrétaire provincial du Canada, 1 ^{er} janv. 1844 – 17 juin 1846, membre du conseil des Travaux publics, 12 déc. 1843 – 8 juin 1846
Administration Draper-Papineau	Hon. Dominick Daly, membre du Conseil exécutif, 18 juin 1846 - 7 déc. 1847 Secrétaire provincial du Canada, 18 juin 1846 – 28 mai 1847
Administration Sherwood - Papineau	Hon. Dominick Daly, membre du Conseil exécutif 29 mai 1847 - 7 déc. 1847 Secrétaire provincial du Canada, 29 mai 1847 – 7 déc. 1847
Administration Sherwood	Hon. Dominick Daly, membre du Conseil exécutif 8 déc. 1847 - 10 mars 1848, Secrétaire provincial du Canada 8 déc. 1847 - 10 mars 1848

Province de Québec

Administration Chauveau	Hon. George Irvine, Solliciteur général, 1 ^{er} juillet 1867 - 27 février 1873
Administration Ouimet	Hon. George Irvine, Procureur général, 27 février 1873 - 22 sept. 1874
Administration Mercier	Hon. William Rhodes, Agriculture et colonisation, 7 déc. 1888 - 30 juin 1890

On peut ajouter que Anthony Anderson a été nommé Procureur général du Bas-Canada et qu'en 1886, John Whyte a contesté la circonscription électorale avec l'entente que s'il était élu, il aurait un portefeuille dans le cabinet Mercier. Monsieur Duchesnay faisait partie de la noblesse française.

Chapitre XXIV

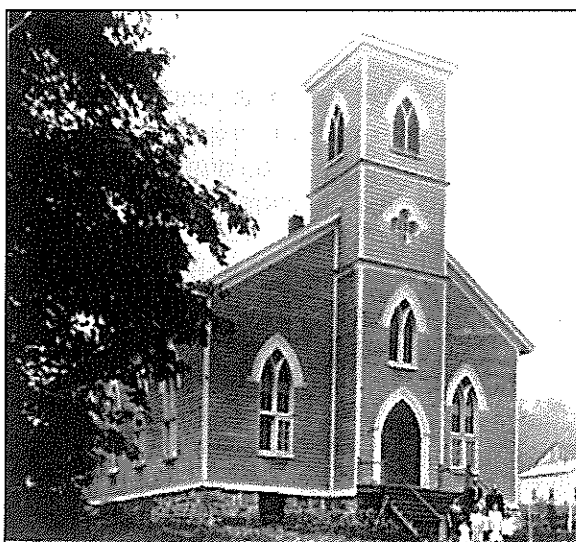
Organismes religieux

En plus des informations concernant les affaires religieuses déjà mentionnées, nous ajoutons un aperçu des sujets pouvant intéresser le lecteur; parlant de l'attitude religieuse pour la génération précédente, une dame raconte: « Si je pouvais retourner juste une fois à ces jours heureux, je pense que je parviendrais à oublier le vacarme de la vie moderne. À cette époque, la vie était calme et stimulante. Même si le travail était ardu, les gens avaient le cœur et l'âme axés sur l'entraide pour bien vivre et rendre heureux leurs semblables. La réunion de prière de maison en maison était une chose magnifique. Les discussions sur la foi et les croyances n'avaient pas pour but de montrer son érudition, mais étaient une recherche honnête de la vérité. Souvent je me rappelle les sujets discutés, les idées et les opinions exprimées. Les gens étaient heureux et respectaient les sentiments de chacun. On n'essayait pas de piéger quelqu'un qui n'avait pas agi tout à fait correctement. »

Histoire du presbytérianisme dans le comté de Mégantic

par le révérend John Crombie, D.D.

Parmi les pionniers du comté de Mégantic, plusieurs étaient originaires d'Écosse, du nord de l'Irlande et quelques-uns des frontières de l'Angleterre. Ils étaient membres des différentes branches de l'Église presbytérienne dans leur pays d'origine et ont apporté dans leur nouvelle patrie leur amour pour cette forme de culte qui caractérisait le peuple d'Écosse et de l'Ulster depuis des siècles. Au début, ils ne représentaient peut-être pas la majorité des pionniers jusqu'à ce qu'arrivent les immigrants des Highlands. II



Église presbytérienne St-Andrew

Source : Centre d'archives de la région de Thetford -
Collection Héritage Kinneair's Mills

semble qu'ils soient arrivés en deux contingents. Durant un temps, ils n'avaient pas de pasteur pour dispenser les enseignements religieux et attendaient la visite occasionnelle des ministres de Québec ou des Cantons de l'Est.

En 1833, le révérend McCaulay a été nommé par la « Société coloniale de Glasgow » rattachée à l'Église d'Écosse, et durant un certain temps il a accueilli les pionniers presbytériens de Saint-Gilles, des cantons de Leeds, Lower Ireland et Inverness. Il accepta de se rendre à Leeds, mais des problèmes ont surgi avec sa congrégation et il a été relevé de ses fonctions l'année suivante. Après lui, le révérend James Geggie a été chargé des presbytériens de Leeds et Inverness, tenant des offices religieux dans les 6^e et 11^e rangs d'Inverness, voyageant à pied et emportant son manteau sous son bras durant les chaudes journées de l'été. Il n'avait pas de titre officiel, ne s'est jamais établi et après un certain temps est parti. Il a été ordonné et nommé en charge de Valcartier, Québec.

Il faudrait ajouter ici que, parmi les immigrants d'Aran qui se sont établis à Inverness, il y avait des membres de l'Église baptiste, de l'Église indépendante ou congrégationaliste. Parmi eux, le très talentueux diacre Donald Henry qui officiait les services religieux auprès des gens de langue gaélique. Leur lieu de réunion était une école en bois rond dans le vallon près du campement écossais. Les anciens parlaient de lui avec respect et ont gardé de lui un bon souvenir.

En 1839, les presbytériens se sont réjouis de l'arrivée du révérend Simon C. Fraser. Il avait été nommé par la Société Glasgow comme missionnaire à Inverness où il a travaillé avec succès durant un certain temps. La première église presbytérienne a été construite durant son mandat. Elle était située sur le bord du chemin qui traversait le village et sur la ferme de Neil McMillan. Dans cette église, il n'y a jamais eu de bancs; les gens s'assoient sur des planches ou des madriers posés sur des roches. Elle a été utilisée durant l'été jusqu'au moment où la nouvelle église a été construite à Inverness Sud. La deuxième église, également construite et inaugurée durant la présence de M. Fraser, était située dans le rang 6, à la jonction des chemins Gosford et Arthabaska, sur un lot donné par le défunt colonel McKillop. Elle est demeurée dans un coin du cimetière jusqu'à il y a quelques années. Monsieur Fraser n'a jamais été intronisé dans ses fonctions et après un certain temps, il est parti pour Portneuf.

En 1842, la première ordination d'un ministre presbytérien dans le comté a eu lieu. Cette année-là, le révérend Alexander Buchan a été ordonné pour prendre en charge Leeds et Saint-Sylvestre, mais au bout de deux ans il est retourné en Écosse. Il revint par la suite et devint pasteur à Stirling, Ontario. En 1844, la mémorable scission au sein de l'Église d'Écosse a eu lieu alors que les presbytériens du comté ont adhéré à l'Église libre. Des groupes ont été organisés à Leeds et Inverness et, occasionnellement, ont reçu des missionnaires jusqu'à ce qu'ils accueillent un pasteur résident. Parmi les missionnaires envoyés à Inverness, personne n'a été tenu en plus haute estime

que le révérend John Fraser des territoires indiens. Il a été appelé; un presbytère et un terrain lui ont été fournis, mais au grand désappointement des presbytériens d'Inverness, il a décliné leur offre. Durant plusieurs années, les seuls services pour Leeds et Inverness ont été ceux rendus par des étudiants du Collège Knox de Toronto jusqu'à ce que le révérend M. McConechy arrive à Leeds en 1854 et le révérend John Crombie à Inverness en 1856. En 1878, M. McConechy a remis sa démission et est décédé peu après. En 1869, M. Crombie a été muté à Smith's Falls où il réside toujours depuis sa retraite. À partir de ces dates, les deux communautés ont eu un certain nombre de pasteurs et ont vécu plusieurs moments difficiles. Leeds a été capable de résister et est probablement plus solide aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a plusieurs années. Inverness a été grandement affaiblie par la migration de sa population protestante, mais s'est réjouie récemment de la nomination d'un jeune ministre. « Pour l'amour de mes frères et compagnons, je dirai maintenant que la paix soit avec vous. »

Une chapelle – un souvenir

par le révérend Andrew P. Solandt

Parmi les influences qui ont servi à forger le caractère des pionniers du campement écossais, la religion a été la plus importante. Le centre visible de cette force puissante a été une humble bâtisse qu'on appelait « La chapelle ». Alors qu'à toutes les maisons de culte du voisinage on a donné le nom d'une religion, rarement a-t-on dit « la chapelle congrégationaliste ». Plusieurs années après son érection, elle était non seulement le centre des activités religieuses, mais également une école et une salle de conférences. Des professeurs de chant et des adeptes de la tempérance ont enseigné dans ses murs. Mais je dois parler de souvenirs...



Andrew P. Solandt

Source : Annals of
Megantic County p.110

Quand j'étais un jeune garçon, l'événement majeur à chaque printemps était l'arrivée de « l'étudiant » venant de cette fontaine du savoir « le collège ». Dans ce temps-là, nous allions tous à la chapelle. Je cherche vainement au fond de ma mémoire pour me rappeler le sujet des sermons, mais manger des bonbons à la menthe, m'émerveiller devant l'adresse et le courage du prédicateur, être reconnaissant quand un oiseau entrait dans la bâtisse, être content de sortir après l'office, désirer comprendre le gaélique, me demander pourquoi les gens se retrouvaient au cimetière, étaient tristes et s'essuyaient les yeux si souvent, voilà mes souvenirs. Ils peuvent sembler insignifiants pour certains, mais ils ont fait de cet endroit un lieu sacré.

Je pense que nous perdons beaucoup en ces jours soi-disant si évolués, puisque nos gradués ne dorment plus à l'ombre de l'église où ils se réunissaient souvent pour prier Dieu.

Ils étaient une magnifique troupe d'étudiants; ils traversaient les murs du temps avec des yeux brillants, intelligents, pleins d'espoir, souhaitant sincèrement servir Dieu de la meilleure façon: Claris, Warriner, Ewing, Cox, Saer, McIcolm, Bolton, apportant dans la vie de ce village un contact avec le monde extérieur. Ils ont fourni à d'autres le désir de servir Dieu, et même de prêcher sa vérité immortelle, et mieux encore, de la vivre. La religion avec les gens était une réalité sérieuse, peut-être trop rigide, mais tout n'était pas triste. Les jeunes gens et garçons se réunissaient tôt le dimanche matin et s'assoiaient à l'ombre sur des bûches de cèdre. J'ai souvent regretté de ne pas avoir eu la permission d'y aller.

Aucun journal n'était nécessaire pour rapporter les nouvelles du voisinage, chacun contribuant à sa façon à alimenter les auditeurs avides de commérage. Les plus âgés et plus sérieux regardaient d'un air sombre la légèreté des jeunes, mais ils pensaient sûrement que la rencontre était plus profitable s'ils avaient appris qui était malade, quel fils ou fille avait quitté la maison pour aller vers ce pays des merveilles, les « États », sans oublier le prix du bétail.

J'ai souvent pensé que les plus malins avaient un injuste privilège sur les garçons à qui les parents défendaient de rester pour dormir, parce que eux pouvaient le faire s'ils le voulaient. Plusieurs des fils et filles d'Inverness ont quitté le voisinage immédiat de la chapelle, le dimanche il n'y a plus d'accueil mutuel et les personnes ne s'inclinent plus pour prier ensemble. Quoique dans les grandes villes, ils se rassemblent pour prier le Dieu de leurs pères, leurs pensées sont souvent tournées vers les jours passés où ils retrouvaient les voisins et les amis dans la chapelle.

Les Églises baptistes d'Inverness et Leeds

Le 1^{er} janvier 1848, le révérend David Marsh de Québec et le révérend William Hulbert, ont fondé l'Église baptiste comprenant quelque 16 membres et M. Hulbert en a été le pasteur à Leeds Village durant 7 ans. À l'hiver de 1855-1856, J.W. Truesdell, un vendeur de bibles itinérant venu à Inverness, a été retenu après s'être fracturé un bras. Il a commencé à réunir les jeunes gens, ce qui eut pour effet d'éveiller leur foi. En 1856, le révérend A. Gillies de Eaton a visité l'endroit et baptisé 24 personnes. M. Truesdell, ordonné en 1858 a démissionné en 1864. Il a marié la fille de Donald McKillop (famille n° 13). Par la suite, le révérend Thomas Gales qui habitait une partie de la maison du capitaine McKillop et également au presbytère congrégationaliste. Il était surtout renommé comme adepte de la tempérance. Andrew Murdock, maintenant à Simcoe, Ontario et Thomas W. Hart qui avait servi durant la guerre de la Confédération sudiste, ont fait de la suppléance pendant leurs études. Le révérend James H. Marsh, maintenant à Grand Rapids, Michigan est arrivé à l'automne 1869 et durant cet hiver-là, environ deux douzaines de personnes ont joint les rangs. Il fut le dernier pasteur et est parti en 1873. La bâtisse construite en 1867 par

Archibald McKillop, maintenant à Harriston, Ontario a été détruite par le feu il y a quelques années. Un presbytère a été construit en 1872.

Des garçons d'Inverness qui sont devenus des pasteurs baptistes, nous pouvons nommer:

Peter et Donald McKillop (frères de M^{me} Truesdell)

Wm A. McKillop

Jas. B. Lambly (frère de Wm H. Lambly)

Alexander McKillop (famille n° 20)

Andrew Campbell, fils d'Andrew, étudie présentement à l'Université McMaster pour devenir pasteur

Révérend James B. Lambly, décédé en janvier 1890 à l'âge de 32 ans à Manistique, Michigan a été décrit comme ayant un esprit ouvert, d'une intelligence éveillée, intrépide, indépendant et énergique, un vrai chrétien qui n'avait peur de rien.

L'Église congrégationaliste d'Inverness

La construction de la chapelle a débuté en 1839 et s'est terminée en 1841. L'Église a été fondée en mars 1845. Les pionniers ont continué sans doute à recevoir les enseignements de M. Hendry aussi longtemps qu'il a pu prêcher. John Bowles, étudiant, a assuré la suppléance en 1844. Wm Anderson de l'automne 1844 jusqu'à son décès en 1847. Norman McLeod de 1847 à 1851. Finlay Wallace d'Écosse, en 1851, suivi de Daniel McCallum, étudiant. Malcolm McKillop, 1853. Hugh Stalker 1855 jusqu'à son décès en 1861. George Strasenbergh 1860; James Douglas 1861; James A.R. Dickson, 1862; J.T. Pattison, 1868. Joseph Griffith, 1870. William H.A. Claris, 1871-1872. John F. Malcolm, 1873. Jacob W. Cox, 1874. William Ewing, 1875. John McGregor, fut prédicateur durant quelques mois en 1876. Allen L. McFadyen, 1877. John B. Saer, 1878. Chas H. Black, 1879. Chas. E. Bolton, étudiant, 1880. Il a officié comme pasteur de 1881 jusqu'à mai 1883. Il s'était marié durant son stage dans Mégantic et a été le dernier pasteur. Durant un certain temps, il a occupé le presbytère baptiste.

Monsieur Warriner a vécu un certain temps au village en 1875 où il prêchait souvent. La plupart de ceux mentionnés étaient des étudiants qui ont prêché durant leurs vacances d'été; habituellement, dans la chapelle l'avant-midi et dans certaines écoles le dimanche après-midi. Occasionnellement, on a vu défiler dans la chaire des hommes comme A.J. Packeer, Timothy Atkinson, Henry G. Wilkes, Henry D. Powis et le professeur Fenwick, On a eu également André Solandt pour prêcher et diriger les réunions. En mars 1880, le révérend Robert McKay a tenu une série de rencontres bénéfiques, aidé du révérend James H. Marsh lors de ses visites.

Vers 1850, les congrégationalistes ont construit un presbytère où les familles de Hugh Stalker et Thomas Gales ont vécu. Cette maison n'a jamais été véritablement terminée.

Les ordinations suivantes ont eu lieu dans la chapelle:

Monsieur McLeod, le 23 février 1848; le révérend James Drummond, de Québec, le révérend D. Dunkerley, de Durham; le révérend A.J. Parker, de Danville étaient les officiants.

Monsieur Gales a été ordonné le 19 mars 1864. Présents: révérend J. Dempsey, de St-Andrews, Archibald Gillies de Sawyerville et J.W. Truesdell de Warwick.

Monsieur Bolton a été ordonné le 12 octobre 1882. Présents: révérend J.G. Sanderson de Danville, révérend William McIntosh de Melbourne et Thomas Hall, supérieur des missionnaires.

John Cook est décédé pendant ses études religieuses. Trois frères Solandt ont été ordonnés chez les congrégationalistes: Andrew, James et Donald, parmi eux l'aîné et le plus jeune des 7 garçons de cette famille.

Messieurs Bowles, Griffith, Wilkes, Parker et Sanderson sont décédés. Messieurs Douglas, Dickson et McFadyen font partie du clergé presbytérien.

En août 1862, une cloche offerte à l'église par John Munn, un propriétaire de bateaux de Québec, a été remorquée par la route avec l'aide d'une équipe désignée. Elle a été utilisée durant un certain temps, mais se trouve présentement à la maison de Duncan Cook.

L'Église wesleyan méthodiste

Le méthodisme semble avoir connu ses débuts dans les environs de Leeds. Ireland et Inverness sont devenus indépendants en 1864, mais avant cette date, il y avait des prédications à des endroits variés. Le révérend John Borland pourrait peut-être avoir le titre de «Père du méthodisme de Mégantic». Après lui, à Inverness et sur le territoire adjacent, il y eut: Benjamin Cole, Benjamin Brock et Hugh Cairns, et depuis 1864, John Scott, Thomas Bell, John Russell, Cornelius A. Jones, John G. Brick, Isaac Wilkinson, John Lawrence, Richard Eason, Lewis Conley, E.S. Howard, Arthur Whiteside, William Henderson, Asa O. Watts, Charles S. Deeprose et Richard Corrigan. Ce circuit comprend maintenant les endroits de prédication suivants: Maple Grove, Lower Ireland, Kinnear's Mills, Inverness, le rang Hamilton et Lysander. La chapelle dans le rang 11 d'Inverness appartient au secteur de Leeds. À Lysander, une chapelle entièrement payée a été inaugurée en 1901; son constructeur: Robert Learmouth.

Parmi les prédicateurs passés et présents, nous pouvons nommer: John Hough, Joshua Keough, John R. Lambly, Samuel et Finlay Wark, George Bailey, son fils Joseph et petit-fils John, John Greaves, William H. Lambly et plusieurs autres. Les méthodistes ont rarement manqué de tenir des assemblées; si un ministre ne pouvait pas être nommé, un prêcheur local était désigné ou, à défaut, un des fidèles se chargeait de diriger les prières.

L'église méthodiste au Carrefour a été bâtie en 1862, au temps des Cairns. Presque depuis le tout début de la colonisation du territoire, il y a eu un enseignement religieux à Lower Ireland et un certain nombre de prêcheurs ont habité dans la maison de James Keough. La première chapelle méthodiste à cet endroit a été détruite par un ouragan et, quand il y a environ 50 ans une nouvelle chapelle a été érigée, on a annoncé que la Bible de la vieille chapelle serait donnée au premier couple qui se marierait dans la nouvelle église. William Greaves et Mary Clarke ont reçu ce cadeau.

Les cimetières tout à côté de certaines églises méthodistes de Mégantic sont très intéressants. Ceci nous amène à dire un mot sur:

Le cimetière Boutelle

Le cimetière Boutelle, parmi les plus anciens d'Inverness, est situé sur le lot 7, rang VI. Les propriétaires de cette ferme ont été John Little (parti pour l'Ohio), M. Ewart, George Boutelle, Samuel Boutelle et John Ledbeater, dont l'épouse était la fille adoptive de S. Boutelle. George Boutelle, né en 1797, est décédé en janvier 1864. Son épouse, Mary Day, née en 1798, est décédée en 1870. Samuel, fils de George Boutelle, a épousé Eliza Robinson. Tous les deux sont décédés à l'automne de 1900. Un enfant de M. Little est décédé en 1829 et a été inhumé sur la ferme. Depuis ce temps, 150 autres ont été enterrés à cet endroit, incluant plusieurs catholiques. Est également enterré ici, le talentueux D^r John Mackie. Des familles Robinson, environ 25 membres sont enterrés ici et les membres d'une quarantaine de familles bien connues d'Inverness dorment à cet endroit. L'enclos est présentement sous la juridiction des méthodistes. Étant situé à un endroit agréable, il semble qu'il deviendra un cimetière de canton. Espérons que dans les projets futurs, on allouera suffisamment d'espace pour marcher entre les lots.

Le révérend John Borland, prédicateur méthodiste, était un meneur au moment de la colonisation. Il est né à Ripon, Yorkshire, Angleterre, le 23 septembre 1809 et est arrivé à Québec en 1823. En 1831, il a épousé Jane Ray, fille de Martin Ray, un marchand de bois de Québec, a été ordonné en 1836 et assigné à Inverness et Ireland. Il était pasteur de la grande église méthodiste de la rue Saint-Jacques et d'autres congrégations de Montréal, était un ami fidèle des Indiens d'Oka et président de la conférence canadienne en 1880. Comme prédicateur, il était très estimé et peut-être parce qu'il avait marié bon nombre de pionniers, son nom était devenu d'usage courant dans les maisons des colons. Il

revint visiter Mégantic durant les dernières années de sa vie. Sa fille Jenny a épousé le D^r John Mackie. M. Borland est décédé à l'âge de 79 ans, le 31 mars 1888 et a été inhumé au cimetière du Mont Royal, à Montréal.

L'église presbytérienne de Kinnear's Mills a été construite il y a environ 60 ans. Avant l'existence d'une église, les offices religieux ont souvent eu lieu au vieux moulin. Le premier pasteur venu à cet endroit a été le révérend Alexander, épiscopalien. Le premier presbytérien a été le révérend McAulay en 1833. Il a été remplacé par le révérend Geggie, suivi de Robert Swinton, William Scott et James McConechy. Celui-ci est resté durant un quart de siècle. Il y eut quatre frères Swinton qui ont vécu à Kinnear's Mills: Robert, prédicateur, William, enseignant, John et un autre frère parti vers la Californie et de qui on n'entendit plus jamais parler. Vers 1843, Robert a prêché en tant qu'étudiant. À la fin de ses études, il a épousé la fille unique de John Ross et reçut une nomination pour Leeds où il est demeuré 5 ans. William Scott a travaillé durant 1 an. Frère Geggie a dû être privé de nourriture; on raconte qu'il aurait été obligé d'aller à la pêche pour pouvoir déjeuner un certain dimanche matin. George McKay a été prédicateur de 1880 jusqu'en 1883, suivi de William McCullough qui est resté durant 7 ans. James W. Whitelaw a été assigné en 1890 et est le présent pasteur. Tel que mentionné dans le texte de M. Crombie, Simon C. Fraser et John Fraser ont travaillé durant quelques mois, de même que MM. Bayne et Stewart. Quelques-uns des gens ci-haut mentionnés étaient des stagiaires et n'étaient pas ordonnés.

Chapitre XXV

Les prédicateurs

Un assez grand nombre de jeunes gens du comté ont joint les rangs du clergé et certains sont devenus des chefs de file. L'appel est grand, l'influence exercée est importante et Leeds, qui a produit plusieurs professionnels, a durant les dernières années dépassé toutes les autres parties du comté; certains secteurs ont été complètement oubliés. Parmi les noms qui suivent, quelques-uns ont été mentionnés rapidement dans une autre section de cet ouvrage et d'autres ont été involontairement oubliés:

Archibald Gilles, Thomas et Jabez Keough, James Cruikshank, John Kean, William Hutchison, Archibald McConechy, Robert McCullough, Morley O. Lambly, William Orr Wark, Isaac Newton Kerr, Ernest K. Wilson, Allan Reid, William C. Rothney. De St-Sylvestre sont: George W., John M., et James Woodside. Parmi ceux qui ont commencé ou sont sur le point de commencer des études, il y a : John McKenzie, fils de Dugald, James Ward, Donald McKillop Solandt. Robert, fils de Thomas Glover de Leeds, est un médecin-missionnaire. Isabella Glover est missionnaire, William Murchie, fils de Charles (cliché 2),

quoique n'étant pas de ce comté a été influencé par sa famille. Plusieurs de ses semblables dans les différents paliers de la société, ne sont pas mentionnés dans ces pages. Le lecteur ne devra pas oublier: 1) le caractère foncièrement religieux de la plupart des gens; 2) l'influence exercée par des pasteurs habiles et discrets.

Le révérend Thomas Ball de l'Église d'Angleterre, si utile en ce qui concernait l'éducation et les œuvres charitables, qui a travaillé à Maple Grove durant 12 ans, Lower Ireland durant 5 ans et au Carrefour d'Inverness durant deux ans, n'était pas le seul à être louangé dans le comté tout entier. Une énumération partielle des hommes et de leurs exploits est possible; en voici un aperçu :

Révérend George F. Kinnear, né à Kinnear's Mills en 1857, études à Richmond et aux Collèges McGill et Knox. Ordonné en 1886, maintenant établi à Holton, Québec.

Alexander Young, du Ross-shire, marié à Jane Bailey de Leeds, enseignant à Kinnear's Mills, a étudié à Toronto et la plupart du temps prédicateur dans les églises presbytériennes de la région de Montréal.

Révérend Edward S. Logie, fils de Charles Logie de Leeds, né en 1861, a étudié à Leeds, à Berthier et Richmond et au Collège Morrin. Marié en 1892, ordonné en 1893. A prêché à Chalk River, Pakenham et Winchester, Ontario.

J.E.W. Prout, fils de John Prout et Hannah Harrell, né à Harvey Hills, Leeds, QC en avril 1868. A étudié à Leeds, à l'école Modèle, au Collège St-Francis et au collège diocésain de Montréal. Depuis 1876 (?) a été chargé de travailler aux Îles de la Madeleine pour l'Église d'Angleterre.

Révérend George Thompson, fils d'Isaac, né à Leeds en 1863. Diplômé du Collège Bishop's de Lennoxville en 1886. En poste à l'église Trinity de Lévis, St-John de Long Island et Holy Trinity de New York. Recteur à Greenwich, Connecticut depuis 1895.

Révérend J. J. Cochrane, quoique né à Tyrone, Irlande, en 1847, peut être considéré comme un garçon de Mégantic parce qu'il est arrivé à Nelson durant son enfance. Après des études à Inverness et Leeds et au Collège St-Francis de Richmond, il a étudié à McGill et au Collège presbytérien de Montréal. Il a commencé ses prédications en 1876 et en 1893 a été nommé à l'église Knox de Sunbridge, Ont.

Révérend Norman Melrose Bayne, décédé le 29 septembre 1900, était le fils de George Bayne de Leeds. A reçu son B.A. à Lennoxville en 1891 et durant 6 ans a été missionnaire à Gaspé, puis à Barnston. Monsieur Bayne n'avait que 34 ans lorsqu'il est décédé et un vitrail à sa mémoire a été installé dans l'église St. Matthew de Gaspé.

Révérénd Hugh McLelland Stalker de Perth, Écosse, est né le 5 août 1807. A épousé Annie Tyler le 1 janvier 1833. Il ont eu 7 enfants dont 4 filles: Margaret, Annie, Elizabeth et Jane sont arrivées à Inverness avec leurs parents le 23 octobre 1855. M. Stalker est décédé le 17 septembre 1861. Son épouse est décédée à Sedalia, Colorado, le 16 novembre 1898 à l'âge de 89 ans.

Jamieson: William, David M. et Dawson Jamieson, fils de Samuel Jamieson et Sarah Moffatt d'Inverness sont entrés en religion et leur sœur Margaret est devenue missionnaire en Inde. William, gradué en 1890, a également vécu durant un certain temps en Inde centrale. David M. né en 1865, fit ses études à Inverness, au Collège presbytérien de Montréal et au Collège Morrin, a travaillé en Ontario après son ordination.

William A. McKillop, né le 1 décembre 1847, à qui on a donné le prénom du révérend William Anderson. A étudié à Inverness et Newton, Massachusetts. Pendant qu'il résidait à Lowell, Mass. il a subi un accident qui lui a fait perdre un œil. Ordonné ministre baptiste à Eau Claire, Wisconsin, il y a travaillé durant sept ans, après quoi il partit à Milwaukee. Maintenant à Waukesha, Wisconsin. A épousé à Amesbury, Massachusetts le 13 août 1887 Letitia Langille de New Germany, NS. Enfants: William Langille, Annie Letitia et Margery.

Révérénd John Kemp, un prédicateur de talent, décédé le 21 janvier 1901 à l'âge de 87 ans, né à Suffolk, Angleterre. A traversé la mer sur le bateau Amethyst, arrivé à Québec le 5 juin 1830. Il a étudié pour le ministère de l'Église d'Angleterre, étant un collègue du révérend Henry Roe. M. Kemp s'est marié deux fois. Bachelier en 1855, il a travaillé longtemps à Bury et Compton. Il est arrivé à Leeds en 1879 et en 1888, il terminait son travail actif. Il repose au cimetière de l'église St. James Episcopal de Leeds.

Révérénd James Hanran, né en Pennsylvanie en 1834 a vécu au Canada durant toute son enfance. Il a étudié au Collège Knox et durant 5 ans a occupé les fonctions de pasteur à Kingston, Ontario. Il a été pasteur durant 20 ans à Saint-Sylvestre, QC, mais dû résigner ses fonctions pour des problèmes de santé. Il réside maintenant à Inverness et assure la suppléance régulièrement. Il s'est marié en 1870 à Sarah Hill. Enfants: Robert, Margaret (M^{me} Lothian) et Maud.

Lambly. Le capitaine John Lambly a été directeur du port de Québec durant 25 ans. Son fils John R. a été greffier de Mégantic durant près de 20 ans et a été un des pionniers à Halifax, du côté nord-est du lac William où Osborn R., le troisième fils, est né le 5 novembre 1837. Vers 1844, la famille s'est installée à Leeds. Osborn a étudié au séminaire Newberry au Vermont, a été choisi pour lire le discours d'adieu de sa classe aux cérémonies de graduation du Collège Victoria à Cobourg en 1864. Maîtrise en 1868 et doctorat en 1895, il a été

collaborateur au Magazine Méthodiste ayant travaillé principalement en Ontario. On peut dire qu'il est un éminent sujet de Mégantic.

Malcolm McKillop, né à Lockranza, Aran en 1823, était un frère aîné du « Poète aveugle ». Il a fait ses études, s'est marié le 10 janvier 1848, et est décédé le 28 décembre 1857. Deux de ses enfants sont décédés en bas âge en 1857. Sa veuve et ses deux filles Flora Ann et Catherine Elizabeth ont continué à vivre sur la ferme près du pont du rang 10 de Halifax où elle avait également un petit magasin. Cette ferme a appartenu à Donald Blue avant son départ pour l'Ontario. M^{me} McKillop a dirigé l'école du dimanche durant un certain nombre d'années. « Tante Ann », qui plus tard devint M^{me} Wallis, était remarquablement compétente et une femme au grand cœur. Membre de la famille n° 5, elle est née en Aran, le 20 septembre 1823. Sa fille Flora, née le 14 mars 1850, a épousé le 29 octobre 1870, Henry Mooney, né le 24 décembre 1848.

McKillop. Deux frères prédicateurs: Peter et Donald McKillop. Peter Stewart McKillop, fils de Donald et Ann Hamilton est né à Inverness en 1844. Il a donné des conférences sur la tempérance et la phrénologie durant un certain temps, a également étudié en médecine à Ann Arbor, Mich. Ordonné en 1872, maintenant organisateur pour l'Alliance du Dominion. Ronald, plus jeune de deux ans, a étudié à Inverness, au Collège St-Francis, au Woodstock Institute, à McGill et Rochester. Bachelier de McGill en 1878, première assignation à Coaticook, Québec. Il a également travaillé à Mumford, New York, Centralia, Wash. et est le pasteur actuel de l'Église baptiste de Salem, Oregon. Le jour de Noël 1870, il a épousé Bessie Goodhue à Arthabaskaville, QC, le révérend P.S. McKillop étant l'officiant. Enfants: James, William, Edwin et Archibald. Archie a été tué par un choc électrique à l'âge de 13 ans.

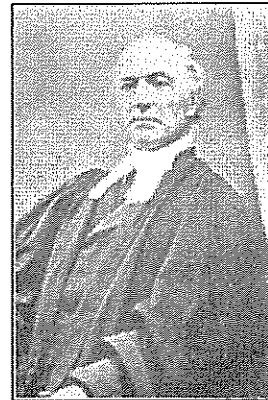
Le révérend John Crombie, rattaché au ministère presbytérien de Mégantic de 1854 à 1869, est né à Aberdeen, Écosse, le 13 novembre 1820, a obtenu son diplôme au Collège d'Aberdeen en 1842. Il est arrivé à Québec le jour de la fête de la Reine, en 1854 et a été assigné à Inverness pour l'été. Il a été ordonné à Laguerre, le 8 août 1855. Assigné à Inverness, il fut installé comme pasteur résident le 27 mai 1856, où il est demeuré durant 13 ans. Par la suite, il fut transféré à Smith's Falls, Ontario, où il est resté jusqu'en 1887. En 1895, le Collège presbytérien de Montréal lui a décerné un doctorat tant pour ses aptitudes personnelles que pour son long ministère.

Plusieurs aimeront voir la photo d'Isaac Thompson, né à Leeds le 10 juin 1835, quatrième fils de Isaac Thompson et Catherine Sephton. Ses enseignants étaient le révérend James Linnie Alexander de Leeds et l'archidiacre Roe; il a poursuivi ses études à Melbourne et Lennoxville. Reçu diacre le 6 janvier 1871 et ordonné prêtre en juin 1874, il a travaillé durant 10 ans à Richmond et Melbourne. Missionnaire diocésain en 1881-1883, missionnaire à Danville, QC 1883-1888, recteur de l'église St. Ambrose de New York, 1888-1889, missionnaire à Waterville 1889-1893. Depuis le 1^{er} janvier 1893, assigné à Lévis. En 1894,

nommé doyen de la paroisse rurale de Québec. Peu d'enseignants religieux ont eu autant d'emprise sur leurs auditeurs. Souvent, ses prédications sincères ont donné un autre sens aux offices religieux. Les hommes ont des talents variés. Peu de fils du comté ont eu le privilège d'inspirer et de réjouir leurs proches de meilleure façon.

Reid. Trois fils de Joseph Reid et Janet Dunn font du ministère dans l'Église presbytérienne. William D. Reid, actuellement à l'église Taylor Presbyterian de Montréal est né à Leeds en 1866, gradué de McGill en 1890. Études théologiques terminées avec honneur et diplômé en 1894. En 1896, M. Reid partit outre-mer, étudia à Edinburg, Oxford et Berlin tout en voyageant en Europe et en Asie. Il a étudié à Harvard en 1898 où ses talents lui ont mérité une bourse de 200 \$. Il a fait de la suppléance à l'Église libre de Cowcaddens de Glasgow durant deux mois. W.D. Reid, partit de la maison à 18 ans, avec tout juste un cours élémentaire et 10 \$ dans ses poches, fit des études à temps partiel, travaillant sur une ferme durant l'été pour gagner un peu d'argent. Il est le genre d'homme qui provoque le destin pour que les choses arrivent. Andrew Dunn Reid, pasteur à Grand-Mère, QC, né en 1870, a étudié à Kinnear's Mills, à Danville et au Collège Morrin, a été ordonné en 1899. Un troisième fils, Allan Reid, a également fait du ministère.

Ward. Le révérend Robert Grant Ward, né dans les Îles Orkney, en 1803, a étudié à Edinburg, est arrivé au développement Bennett en 1838 où il a été enseignant. Il est devenu catéchiste de l'Église d'Angleterre; a épousé Annie Turiff de Petit Métis, Québec. Monsieur et madame Ward ont été enseignants au temps de la colonisation. En 1859, M. Ward a été reçu diacre par l'Évêque Mountain et a travaillé à ce titre jusqu'à sa mort en 1870. Il avait failli mourir au moment où Peter McKillop s'est noyé. Monsieur Ward est tombé malade alors qu'il officiait le service funèbre sans chapeau. Par ses efforts, les églises de Lower Ireland et Maple Grove ont été construites, cette dernière près de la ferme Ward était souvent appelée « l'église Ward ».



Rév. Robert Grant Ward
Source : Annals of Megantic
County, p. 122

Le révérend Henry Roe, responsable des missions d'Ireland et Inverness, de 1852 à 1855, dit de lui: « Monsieur Ward était un homme de bons sens et d'un jugement sûr; il a travaillé fidèlement à son poste. Le comté de Mégantic lui doit beaucoup. Les pionniers survivants se souviendront de lui avec gratitude et affection. Aux funérailles de M^{me} Ward, leurs douze enfants étaient présents. Monsieur Ward visitait souvent le village des pionniers écossais où il était toujours le bienvenu. Durant plusieurs années, il a enseigné à l'école du dimanche dans la maison d'Angus Brodie, senior. Les Ward sont des gens remarquables. »

Le révérend John MacMillan (famille n° 9) est décédé le 1^{er} septembre 1900 après une longue vie de labeur. Il pouvait prêcher en gaélique et en anglais. Durant sa jeunesse, il était décidé à s'instruire. Il a travaillé à Québec comme débardeur pour gagner l'argent qui lui permettrait de poursuivre ses études. C'est alors qu'il subit une grave attaque de la variole. Gradué du Collège Knox de Toronto, en 1856, il a travaillé à Fingal jusqu'en 1865, pour ensuite se retrouver à Mount Forest où il a été pasteur de l'église de Knox durant vingt ans. Pendant son séjour à Fingal, il a épousé Catherine Walker. Entre 1886 et 1892, il a prêché à Glamis, Havelock, etc. Il est décédé à Lindsay à la résidence de son fils John. Il avait quatre enfants: Isabella, décédée à l'âge de seize ans, Malvina, John Walker et Kerr Duncan.

John, né en 1868, gradué à l'Université de Toronto en 1888 et du College Knox en 1891. Pasteur à Vancouver, C.-B., de 1891 à 1895 alors qu'il fut nommé à Lindsay. Kerr est né en 1871, obtint son B.A. à Toronto en 1894, fit ses études théologiques à Princeton où il s'est distingué en étudiant les langues sémitiques, se méritant une bourse de 600 \$, il obtint son diplôme et un poste d'enseignant en sciences bibliques. Il a gardé ce poste trois ans et poursuit maintenant ses études à l'Université de Berlin en Allemagne.

Le révérend James McConechy. Parmi les ministres presbytériens qui ont travaillé dans Mégantic, il n'y a personne dont le souvenir est plus affectueusement gardé par les gens de Leeds et Inverness que celui du révérend McConechy. Né à Bute, Écosse, en 1814, il a gradué à l'Université Glasgow et durant la période agitée de scission, il s'est rangé du côté de l'Église libre. En arrivant au Canada, il a enseigné durant un temps. Monsieur Crombie dit de lui: « Il avait à cœur son travail de ministre » et ayant été recommandé au consistoire de Montréal, il a été catéchiste missionnaire assigné à Henryville, Québec et plus tard, à Leeds où il y avait un poste vacant en attente d'un pasteur.

Comme il y avait certains problèmes concernant la colonisation, les membres de la congrégation de Leeds étaient tellement satisfaits des services rendus par M. McConechy, qu'ils ont attendu patiemment que toutes les difficultés soient résolues et que leur pasteur puisse s'installer.

Alors, au printemps 1854, il a été nommé pour s'occuper de la congrégation presbytérienne de Leeds. Les responsabilités étaient grandes et parsemées sur tout le territoire, avec plusieurs points de prédication, mais il était toujours fidèlement à son poste. On rapporte dans sa notice nécrologique qu'il n'a jamais raté un rendez-vous, ni causé de désappointement durant les 24 années passées à Leeds. Mais la lourdeur de la tâche a miné sa santé et il a dû résigner ses fonctions. Il a été assigné à London Ontario, où il est décédé parmi les membres de sa famille, le 12 avril 1878, après une courte maladie. Il se repose de son labeur, mais son œuvre se poursuit. Un de ses fils est entré au ministère, et après un bref mais fructueux pastorat, il est parti dans la fleur de l'âge.

D'autres jeunes hommes de Leeds ont fait des études religieuses et quelques-uns n'ont pas complété leurs études. Monsieur McConechy est resté vivant dans la mémoire de plusieurs.

Chapitre XXVI

Avocats et Médecins

Avocats

Parmi ceux qui ont exercé cette profession dans Mégantic, nous pouvons nommer l'honorable D.A. Ross, John, Richard, Charles Pentland, William Cook, Charles Hamilton, William C. Gibsone, J.P. Bradley, T.C. Aylwin, Francis Austin, L.J. Pireau, col. Thomas Barwis (né et éduqué en Angleterre), J.E. Prince, N.K. Laflamme, H.J. Dufett, et MM. Dugré, Gravel, Beaudry, McMahon, Pacaud, Doucet et Noël.

A.D. Campbell a été admis au Barreau; Peter S. McKinnon a pratiqué le droit à Tecumseh, Michigan, Malcolm McKillop (décédé dans le comté d'Atchison, Missouri) était un avocat intelligent, et Dugald J. McKenzie était partenaire d'une firme d'avocats à Rutland, Dakota, James Sheridan a pratiqué le droit aux États-Unis, Andrea Cruikshank est avocat au Michigan, tandis que Robert Robinson, qui a gradué à Richmond avec le professeur Graham, a enseigné un certain temps en Iowa, est ensuite parti pour la Californie où il a étudié le droit et est devenu juge. Raleigh J. Elliot, qui a été directeur de l'Académie d'Inverness, était au moment de son décès le 18 septembre 1888, associé à la firme Cruikshank et Elliott de Montréal.

Monsieur Elliot, né à Ulverton, Québec était un bon orateur, un étudiant en politique et un homme aux talents variés. Archibald, fils du colonel Campbell, a été admis au Barreau en 1847, et a été associé à la firme Campbell, Langlois & Hamilton de Québec. John O'Farrel avait un nom prestigieux et sa réputation dans les causes criminelles était presque égale à celle de Irvine et Laurier pour les causes civiles. James R. Thompson s'est classé 3^e en 1901 à la graduation de McGill et s'est mérité la bourse McDonald de 500 \$. Un autre bachelier en droit de la même année a été D.S. Moffatt, d'Inverness. Donald Crawford, fils d'Alexander, s'apprête à graduer dans une école de l'ouest, et la lignée d'avocats se continuera.

Quoique n'étant pas un avocat régulier des cours de Mégantic, un des plus éminents de son histoire a été le défunt Hon. George Irvine, né à Québec, le 16 novembre 1826. Il a fréquenté l'école du D^r Lundy, a été admis au Barreau en 1848, nommé Conseiller de la Reine en 1867. Sauf durant les années 1876-1878, il a représenté Mégantic de 1863 à 1884 alors qu'il était nommé par décret

royal juge de la cour vice-amirale de Québec. Durant un temps, adjoint au Procureur général du Parlement de Québec, il a également été Procureur général, poste pour lequel il était particulièrement compétent, vu ses connaissances en droit constitutionnel. T.C. Aylwin, Esq. dit de lui: « Monsieur Irvine avait la méthode la plus claire et la plus habile de présenter une cause. J'ai rarement rencontré quelqu'un de plus perspicace. C'était un plaisir de l'entendre débattre dans un cas difficile devant le Tribunal. Monsieur Irvine a représenté le comté de façon si remarquable que aujourd'hui dans l'esprit des étrangers à travers le pays, le nom de Mégantic est plus associé au nom de George Irvine que de tout autre représentant. Il avait le regard intelligent et une démarche élégante. Il était impossible de l'écouter, de voir ses gestes et son expression sans penser que vous étiez, dans le meilleur sens du mot, devant un véritable gentleman. »

Médecins

Médecins du comté

Frederick Lord, fils de Henry, gradué au Kentucky, établi en Californie; John Mackie, Charles et Alexander Cruikshank, A. MacLean, Alexander et David Hill, William Thomson et son fils James, James D. McKenzie, William Lyman Hume, George Hume, Alexander Arkley, Alexander Hunter, James King, John Vernon Solandt, P. Scallon, William D. Lambly, James R. Clouston, Joseph Beaudoin, Malcolm Mooney et A. Johnston.

Dentistes

James Layfield, Robert et David McHarg, Robert Hanran, John Butler, Allan et John Wark, Irvine Hunter, William et Archibald King, et les derniers gradués.

Quelques-uns des médecins de Leeds: les docteurs Cockley, Patterson, Montague Scott, James McFarlane, William Wakeham, William L. Hume, William Thompson et le D^r Short, un ministre de l'Église d'Angleterre, diplômé en médecine. Le D^r Scott, diplômé du Collège royal d'Édimbourg, alliait les travaux de la ferme et la médecine. Le D^r McFarlane, également gradué d'Édimbourg, était un homme de talent et de nature sympathique, parti à Pittsburg. Les docteurs Hume et Thompson, qui ont été longtemps en service actif, étaient tous les deux de bons orateurs, le premier étant un politicien conservateur renommé. George Armstrong, le fameux chirurgien montréalais est né à Leeds alors que son père vivait à cet endroit.

Le D^r James Reed a été un médecin qui pratiquait régulièrement à Inverness, tout en ayant une bonne clientèle dans les autres cantons. M^{me} Reed était un professeur de diction douée. Au Carrefour, les médecins se sont succédés, mais lui est resté. Détenant un permis du ministère de la Santé de Québec, durant un certain temps il avait un taux fixe de 3 \$ par année pour les familles qui faisaient

appel à ses services. Sa perspicacité du point de vue financier dans l'industrie minière l'a depuis longtemps placé à un rang élevé, sinon le plus haut parmi les gens riches de Mégantic.

Alexander Hill a épousé une fille du révérend Simon Fraser. Les docteurs Carter, Mackie, Levi, Shea, Hurdman, Holcroft, Neill, Edgar, Alex Cruikshand et W.D. Lambly ont résidé au Carrefour, ce dernier étant présentement le médecin permanent. Le D^r Holcroft a épousé une fille du révérend Peter Roe. Le D^r Hurdman est à Ottawa, D^r Edgar a une vaste clientèle à Sherbrooke et les environs, Alex Cruikshank s'est établi à San Marcial, Nouveau-Mexique. Nous n'avons pas suivi la trace de certains hommes comme le D^r Dugald McKendzie, fils de Neil de Holstein, Ont. ni du D^r William O. Lambly, fils de John, de Cookshire, Québec. Nous n'avons pas non plus donné les noms des médecins canadiens-français dont la dextérité s'est avérée bénéfique pour les gens de langue anglaise. Également, nous ne mentionnons pas certains spécialistes de Québec, comme le D^r Douglas, ainsi que les médecins de l'Hôpital Jeffrey Hale qui ont parfois été consultés pour les cas graves. Cependant, voici quelques portraits de médecins qui nous semblent pertinents, soit :

Thompson: John Thompson, de Northumberland, Angleterre, immigré en 1836, s'est établi à Leeds où il a vécu jusqu'à son décès. Il faisait partie du conseil de l'Église presbytérienne. Enfants: James, Richard, George, les trois ont été des fermiers prospères, Mary (M^{me} John Reid), Sarah, John et William. John a gradué du Collège Knox, s'est installé à Sarnia, Ont. où il a été pasteur de l'Église presbytérienne St. Andrew durant 37 ans. Il a épousé une fille de Alexander Mackenzie, ancien premier Ministre du Canada (?)

Le plus jeune fils de John Thompson, senior, a étudié la médecine, a gradué de l'Université Victoria de Toronto en 1867, année où il s'est établi à Kinnear's Mills pour y pratiquer. Le D^r Thompson est un personnage éminent dans son comté, il a occupé des fonctions au conseil municipal et, comme son père, est membre du conseil de son Église. Durant 20 ans, il a fait partie du personnel médical du 55^e Régiment d'Infanterie légère de Mégantic. Il a épousé Harriet, fille de James Kinnear.

Cinq de leurs enfants sont vivants: les filles Harriet et Sarah sont graduées de l'École normale de McGill; James, l'aîné des garçons est médecin à Maple Grove, Québec. Il est entré à McGill en 1893 et a gradué en 1897 après avoir complété son cours à l'âge de 22 ans. Avant de s'établir à Upper Ireland, James a pratiqué à St. Johnsbury, Vermont. Sarah, fille de John Thompson, senior, une enseignante compétente, mariée à Duncan Stewart, est décédée en 1880.

James Dugald Mackenzie (famille n° 12) a enseigné à Inverness, a étudié au Collège St-Francis, puis la médecine à Ann Harbor où il a gradué le 30 mars 1869. Il a vécu à Westfield, Vermont durant 5 ans, à Floyd, Iowa durant 6 ans et réside au Dakota depuis 1881. En 1889, il a été délégué pour aider à

l'élaboration de la Constitution du nouvel état et son admission dans l'Union. D'allégeance républicaine, il a occupé divers postes au sein du parti et depuis plusieurs années est maître de poste à Milnor, N.D. où il exerce sa profession depuis 1885 et est impliqué dans le commerce des médicaments.

Archibald MacLean, fils de A. MacLean et Mary McKillop, a gradué de l'École normale de Toronto et a enseigné à London et Sarnia durant 4 ans. Il a gradué en médecine au Collège McGill en 1867 et pratiqué sa profession à Lambton durant 24 ans. Nommé greffier de ce comté en 1891, il a épousé en 1871 Jane, fille de Alexander Leys. Ils ont 4 fils et 3 filles.



Dr James D.
Mackenzie
Source : Annals of
Megantic County, p. 127

Il y a une quarantaine d'années, une plaque sur une porte d'un modeste village, portait l'inscription suivante:

D^r Scott d'Édimbourg

À cette époque, le médecin vivait dans l'aisance, pouvait prêter un dollar au besoin, avait une garde-robe enviable et sa troisième épouse, une petite femme rangée, avec une touche de l'Île d'Émeraude dans son langage, s'occupait parfaitement de son bien-être. Quand il était jeune homme, le médecin s'est installé sur une concession sur la route de Broughton où il s'occupait également de la ferme, pratiquait la médecine et était enseignant. L'origine de l'appellation «L'école du docteur» y trouve son explication. Mais quel que soit le succès obtenu à l'école à cette époque, au moyen du fouet, il est certain que ses efforts en agriculture n'ont pas connu le même succès phénoménal. Son troupeau a souffert de faiblesse générale et les chardons ont envahi son jardin. Un certain printemps, un voisin s'informait en disant: « Comment vont vos vaches, docteur ? » « Elles sont passablement bien, merci, elles peuvent se lever si quelqu'un les aide » a été la réponse.

Le docteur Montague Scott est décrit comme étant de taille moyenne, un peu lent dans ses gestes et avec une élocution hésitante. Il louche légèrement et a un nez à la Wellington. Son maintien droit, ses manières dignes et courtoises, rappelaient un personnage de la vieille école. Il refusait les stimulants ordinaires, mais sa tabatière était son compagnon de poche. De ses deux premières épouses, qui étaient apparentées aux familles des environs, il avait eu une belle famille de fils et filles qui sont tous partis vers l'Ouest. Il était un homme de caractère, un chrétien sincère, et plusieurs personnes de Mégantic aux cheveux gris gardent un bon souvenir du bon vieux docteur Scott d'Édimbourg.

Chapitre XXVII

Portraits A à L

Allan

John Allan a quitté Bannockburn, Shropshire, Écosse, en 1822 et à son arrivée au Canada a vécu à Québec durant un an, puis durant trois ans sur une ferme qu'il avait louée à Leeds Village. Finalement, en 1825, il partit en chariot à bœufs jusqu'à la côte Russell, dans le rang 10 de Leeds, où il prit possession d'une concession de 500 acres du côté sud de cette côte ou montagne. La concession comprenait 200 acres pour lui et 100 acres pour chacun de ses trois fils, John, William et Charles. Celui-ci, maintenant âgé de 77 ans s'est marié à 22 ans et s'est établi sur la ferme où il a toujours vécu. Sa famille comprend trois fils et quatre filles: John, William et Samuel vivent sur des fermes avoisinant celle de leur père. Les filles: Jennet (Samuel Nugent), Elizabeth (W.R. Thompson) Agnes (Ernest Stevenson) et Margaret. John, l'aîné a gradué à McGill avec des notes remarquables et entreprit des études au collège presbytérien de Montréal. « Charlie » Allen, avec ses fils et gendres, peut être décrit comme étant un fermier prospère. Des noms comme Allan, Oliver, Thompson, Stevenson, etc. présagent de mœurs solides et de méthodes de fermage intelligentes. Le comté doit beaucoup à ceux qui ont contribué à améliorer l'élevage du bétail.

Andrews

En 1826, George Andrews et son frère Thomas, de Salisbury, Angleterre, sont venus au Canada sur le brick « Progress » dirigé par le Capitaine Arnold. Les deux hommes ont vécu à Québec jusqu'en 1830, alors que George a remonté le chemin Craig et a été employé par Hugh Hogge. Neuf années plus tard, il a épousé Mary Hogge. Leurs enfants: Thomas, George, Joseph, Matilda, William et Hugh. Il appert que le 27 mars 1839, les parents de l'auteur ont été mariés par le révérend John Borland et que dans la même journée M. et M^{me} George Andrews, senior, se sont également mariés.

Arkley

John Arkley, originaire de Linlithgow, Écosse, arrivé en 1825, a vécu à Québec jusqu'en 1829, a déménagé à Leeds et a commencé à travailler dans la forêt. Il a épousé Margaret Allan. Ils ont eu trois garçons: John, forgeron à Barton, VT, James décédé sur la ferme et William, marié à Agnes Dunn. Il est maintenant un fermier important de Santa Barbara, Calif. Madame Arkley, une fille de « Jock » Allan, comme on l'appelait localement, est décédée en 1838. La deuxième épouse se nommait Margaret Mann de Saint-Sylvestre. Enfants: Robert, entrepreneur en bâtiments à Sherbrooke, Annie (M^{me} Donald Mackenzie), George (Jane A. Mackenzie), Margaret (D^r Mackenzie), Isabella (Thomas Mackenzie), Alexander, médecin à Essex Junction, VT durant 25 ans, Elsie (S.A. Cleveland) et Harriet (M^{me} Miller-Root). Il n'existe aucune photo de John Arkley, senior. Durant son enfance, Jessie Murray a vécu chez les Arkley de même que sa

sœur qui a épousé John Allan, junior. Jessie a épousé le révérend C.F. Goldsmith, pasteur congrégationaliste et demeure à Lynn, Mass. Les dates sont approximatives.

Baxter

John Baxter a servi durant 21 ans dans l'armée anglaise. Il a combattu sous les ordres de Sir Arthur Wellesley (devenu plus tard le Duc de Wellington), à Viemiera, Espagne, en 1808; l'année suivante, Sir John Moore battait en retraite à Corunna, décision que nos lecteurs savent être le signal de la victoire des Britanniques. M. Baxter était un des hommes qui ont aidé à transporter le général Moore blessé derrière les rangs. Pour ses années de service, M. Baxter a reçu deux médailles. Ce héros de la Guerre de la Péninsule est devenu un fermier dans Mégantic. Depuis les 30 dernières années, son corps repose dans le petit cimetière presbytérien de Kinnear's Mills, avec rien d'autre qu'un monticule de terre pour marquer son emplacement. Peu de personnes connaissent l'endroit. Combien d'élèves dans les écoles de Mégantic en récitant ces vers:

*« aucun tambour, aucune musique funèbre
tandis que son corps près des remparts est dépêché »*

et le reste de ce poème magnifique, réalisent que dans leur patelin repose un des acteurs de ces scènes historiques? Depuis longtemps, sur les remparts de l'Espagne où Moore a été déposé recouvert de son manteau militaire, le gouvernement impérial a élevé un monument. Il n'apparaît donc pas superflu de s'attendre à ce que le comté où Baxter de Corunna repose, identifie sa tombe comme il se doit. Monsieur Baxter était un soldat d'infanterie. Peut-être que le 55^{ie} Régiment d'infanterie légère s'en chargera.

Bennett

Il y a 125 descendants de Charles Bennett de Wexford, encore vivants. Il s'est marié en Irlande à Martha Tackabury. Enfants: William, John, Daniel, Robert, Jane (Michael Annesley) et Sarah (M^{me} Belcher). William a épousé M^{me} Manley. John (Alice Tackabury). Enfants: Charles, Samuel, Robert, Lambert, Foss, Frank, Sarah, Martha, Jane et Eliza. Daniel a épousé Ann Belcher. Enfants: James, Charles, Daniel, Willian, John, Plummer, Sarah, Jane, Lizzie et Alicia. Robert a épousé Sarah Gill. Enfants: Charles, Harvey, Richard, Jeffrey, Martha et Margaret.

Brodie

Angus Brodie, senior, en 1822 a été marié à Isabella Walker par le révérend MacKay à Grey Field, Middle Sannox, Aran. Neil Brodie, leur seul fils (voir famille n° 11) né le 12 mai 1824, était âgé de 5 ans lors de sa traversée sur le Caledonia. Il a été marié le 12 juillet 1853 à Maple Grove par le révérend Roe. Il a épousé Barbara Goudie. Ils se sont rendus à l'église à dos de cheval. Enfants: Catherine (William Andrews) Angus, Sinclair, Neil, John Sinclair, Isabella (A.S.

Blackwood), George et William. Neil Brodie, senior, a été maire d'Inverness de 1858 à 1864 et a été un pilier des affaires municipales durant plusieurs années. Il est décédé le 29 mai 1874. Son éloge funèbre a été prononcé par le révérend John Brick. Les sœurs de Neil Brodie senior, nées au Canada sont: Mary, Isabella (Thomas Johnston) Margaret (Thomas Fairfield), Ann (James Ferguson) Elizabeth (George Andrews, junior)

Blue

Donald Blue, né en Aran en 1794, a épousé Ann McKillop en 1824, décédé en Ontario en 1874. Enfants: Donald, Dugald, Jane (Henry Willson) Catherine (M^{me} Moffatt) et Ann (M^{me} McCrindle). Madame Donald Blue, senior, était la sœur de M^{me} Col. A. McKillop, est décédée à la résidence de son gendre John Moffatt, Blyth, Ontario le 11 janvier 1898 à l'âge de 95 ans et 5 mois et est inhumée au cimetière Union.

Burrays

Les Burrays ont été parmi les pionniers de Leeds, rang 7, sur une ferme parmi les meilleures du canton. Ils étaient Écossais. Une des quatre filles devint Madame Hammond Hall, arpenteur.

Cameron

Hugh Cameron, né le 16 mars 1813, s'est établi en 1826 avec son père, sur le lot 3, rang 7 de Leeds. Son épouse Ann Mann, née en 1823, est décédée le 26 décembre 1878. Enfants: Catherine (James Reid) Annie (George Cox), David (Rosa Morse), Margaret (John Buchanan), James Walter (Margery Jane McKillop), John (Louisa McKenzie), Hugh (Kate Murphy), Robert, Alan. Les frères et sœurs de M^{me} Ann Mann Cameron étaient: John Mann (Kate Cameron), Margaret (John Arkley), Elsie (William Hicks) James (Isabella Thornton), Harriet (James Anderson), George (Sarah Duff), Alexander (Esther Bain), Mary (James Cameron).

Campbell

D'une publication de Perth, Ont. datée de 1879, nous tirons le texte suivant: « Donald D. Campbell, juge de paix, de Listowel, est le quatrième enfant et deuxième fils de Dugald Campbell et Mary McKillop (famille n° 19). Né à Lochranza, Aran, il vint au Canada avec ses parents en 1831. En 1856, il s'est établi à Listowel et a ouvert un commerce. Il était également fermier et possède maintenant plusieurs propriétés. Il a occupé plusieurs emplois, notamment chez Councilor et Reeve, a été le premier maire de Listowel, il a toujours pris une part active dans le développement local et ce qui touchait l'éducation. Il a été juge de paix durant 22 ans et à l'époque du raid Fenian il a organisé un groupe de volontaires. En politique, il était un Conservateur, un des hommes les plus influents de son parti, à qui on a offert une nomination pour la circonscription de la partie nord de Perth. »

Charles Campbell senior, né à Québec en 1793, a participé à la guerre de 1812 à Lundy's Lane et Plattsburgh avec le grade de capitaine du 99^e régiment. Associé de l'Honorable William Sheppard, ils ont opéré un gros commerce de bois et de construction de navire dans l'anse de Québec. Ils ont spéculé dans la vallée d'Ottawa et à une certaine époque, pour la somme de 80 £, M. Campbell aurait pu acheter de Philémon Wright l'emplacement de la ville d'Ottawa. En 1825, Campbell et son associé ont visité Mégantic à la recherche de bois de construction. Ils ont voyagé de Trois-Rivières à Halifax, où en amont des rapides, ils ont trouvé un campement indien et un Peau-Rouge en train d'écorcher un chevreuil. La région du lac William a plu à Campbell et il a décidé qu'il voulait y bâtir sa maison. En 1834, il a obtenu 400 acres de terrain dans le rang 8 d'Halifax. Il a construit des moulins à farine, à carder la laine et à scie actuellement opérés par M. Fortier. En 1837, M. Campbell a été nommé colonel. Il était un bon nageur et à différentes occasions a sauvé de la noyade une quinzaine de personnes. Marié deux fois, sa seconde épouse était Harriet Doxie. Six enfants. Il est décédé en 1872 et a été inhumé à Upper Ireland. Son fils Charles a épousé Isabella Layfield et vit maintenant à Inverness chez sa fille Madame Richardson. Archibald est avocat à Québec.

John Campbell, son épouse Susan Irwin, et plusieurs enfants sont venus de Tyrone, Irlande, en 1830, et ont vécu durant quelques mois chez Monsieur et Madame Frank Percy, rang 11 à Inverness. Campbell s'est établi sur le lot 16 de ce rang, étant le premier colon dans cette section du côté nord-ouest de la rivière. Seize ans plus tard, il est déménagé au « Carrefour Campbell », et durant un certain temps, il a tenu un magasin général. En 1830, il supervisait un groupe d'hommes engagés pour la construction du chemin Gosford. Ils ont coupé les premiers arbres pour le tracé de cette route à partir de Saint-Gilles. Monsieur Campbell a occupé plusieurs postes dans la municipalité, il avait de l'influence, était membre de « Old Kirk » (NDLT: expression écossaise pour désigner l'Église épiscopaliennne par opposition à l'Église d'Angleterre), est décédé à 83 ans et a été inhumé au Carrefour Inverness. Enfants: William (Mary Buchanan), Isabella (James Gallagher), Andrew (Mary A. Robinson) Catherine (Robert Graham), Rachel (Joseph Gallagher) Irwin (Elizabeth Buchanan), John, Alexander, James (Martha Montgomery), Joseph (Sarah Buchanan et Miss Sturgeon), Martha (John Haskett), Alexander a été pasteur de l'Église méthodiste et les autres se sont établis près du « coin Campbell ».

Church.

En 1811, William Church est arrivé d'Angleterre, engagé comme cocher de Sir George Provost, qui, comme gouverneur de 1805 à 1812, a succédé au règne de la terreur de Sir James Craig. Monsieur Church s'est installé à Leeds en 1827. Son fils John a épousé Eliza Palin et est décédé le 27 septembre 1901 à l'âge de 82 ans, à la résidence de son fils Samuel de « Chaffer's Hill », Inverness. Le nom Church est courant et respecté dans la province.

Cochrane

James Cochrane a fait partie du personnel du Duc de Wellington durant cinq ans dont deux en Irlande et après, sur le Continent. Enrôlé à l'âge de 18 ans dans le 94^e Régiment, singulièrement, il a vécu jusqu'à l'âge de 94 ans. Il a combattu durant la bataille de Salamanque et dix autres missions sous les ordres du « Duc de Fer ». Il a été décoré pour services rendus. Il a demandé et reçu une libération en 1812 et, par la suite, il a touché une rente de 1 schilling 6 d. par jour (1/20 de £ plus 60 cents). En 1828, il est parti de Paisley en Écosse, s'est établi dans le 6^e rang de Leeds et très tôt, a installé son métier à tisser. Robert, un des quatre enfants, s'occupe des affaires de la ferme. James Cochrane mesurait 6 pieds 2 pouces et a conservé son allure militaire jusqu'à la fin.

Cruikshank

La famille de Robert C. Cruikshank est la seule à avoir fourni un pasteur, un avocat et un médecin. Monsieur Cruikshank est né à South Ronaldska, Orkney, Écosse, le 9 septembre 1800 et est décédé le 1^{er} mars 1885. Métier : menuisier. Avant de s'installer dans le rang 5 de Leeds, il a été à l'emploi de la Compagnie de la Baie d'Hudson durant sept ans. Le 1^{er} janvier 1832, il a épousé Caroline G. Cooke. Enfants: Mary Ann, Helen, William, Robert, John, James, Andrew, Henry, Frederick et Charles. James est décédé durant ses études pour devenir pasteur, Andrew est avocat à Charlevoix, Mich. et Charles, médecin à New Mexico, tout comme Alexander, fils de William.

Davies

Frederick Davies, né à Ballinerath, Irlande, le 20 juillet 1820, décédé le 27 juillet 1901. Il s'est marié deux fois. En juillet 1855, il a ouvert un magasin à Inverness, commerce qu'il a conservé tout près de 50 ans. Il était un citoyen calme et avenant.

Donaldson

Duncan Donaldson de Perth, surnommé « le bon vieil Écossais » était marié à Mary A. Hancock; établi près des mines de Harvey Hill. Enfants: John, Peter (Miss Hutchison), Harriet (John Whyte), Elizabeth (J. Hutchison), Mary A. (R. Thompson), T. Jane (William Kinnear), Janet, Joseph (Miss Hutchison). Duncan Donaldson est décédé le 15 février 1877 et son épouse le 21 mai 1893.

Dunn

Andrew Dunn est arrivé à Leeds en provenance de Stirling en Écosse vers 1830. Il s'est établi dans le 11^e rang. Il a épousé Elizabeth Oliver. Enfants: Janet (Joseph Reid), Mary (William Melrose), James (Jane Thompson), William (Miss Gillander), Agnes (William Arkley), Margaret et Elizabeth.

Fraser

Parmi les soldats qui se sont établis à Leeds, on trouve Duncan Fraser d'Inverness, Écosse, né vers 1780. Il a combattu durant la guerre de Lundy's Lane et on dit de lui qu'il était un bon athlète.

William Fraser s'est installé sur le lot 3 du rang 8 de Leeds en 1824. La ferme appartient maintenant à son petit-fils Charles. Avant de choisir Leeds, William Fraser et son frère John avaient vécu à Saint-Gilles, de même que John Allan, mais le gel avait détruit leurs récoltes.

Fortier

Il y a plusieurs années, Léandre Fortier, un jeune Canadien-français, a été embauché par Jock Allan et a appris l'anglais avec un accent écossais très prononcé qu'il a toujours conservé. Il y a eu d'autres exemples de parler gaélique ou français, des gens qui ont appris leur anglais des Irlandais qui leur ont donné un accent irlandais. Fortier est devenu prospère, a épousé Ann Reid et s'est établi sur le lot 5 du rang 11 de Leeds. Leurs enfants: six garçons et deux filles, les garçons étant costauds et bien bâtis. William est ingénieur, John, menuisier, James, le photographe d'Inverness, Samuel aimait les livres, il a enseigné à l'Académie de Danville et par la suite, à McGill. Il partit pour l'Ouest, où il a occupé le poste de principal de l'École d'Agriculture Bozeman au Montana et il est également professeur de génie civil et de sciences appliquées.

Fréchette

L.J. Fréchette est né à Halifax, Québec en 1848 et en plus de sa carrière politique, avec le Parti Conservateur de Mégantic, a été maître de poste et maire de Saint-Ferdinand. Un homme d'affaires perspicace possédant une bonne compréhension du commerce; sa renommée comme commerçant de bois, comme marchand et comme citoyen est bien connue. Monsieur Fréchette pourrait être le parfait prototype de l'internationalité qui regroupe la grande majorité des habitants de Mégantic. Nos limites ne permettent pas de recherches approfondies sur les gens de langue française avec qui il y a une bonne fraternisation, tant politique que commerciale. Fréchette est l'une des plus anciennes familles du Canada français dont fait partie le poète du même nom, le plus célèbre au Canada.



L. J. Fréchette
Source : Annals of Megantic
County, p. 136

Fullerton

James Fullerton, fils aîné (famille n° 15) est né à Corrie, Aran, le 6 avril et a été baptisé le 9 mai 1822. Immigré en 1829 sur le navire Albion. En 1848, il a marché « la grande forêt » jusqu'à Bedford, New Hampshire où il a travaillé sur une ferme. Le 18 mars 1851, il a épousé Mary McMillan (famille n° 9) et s'est établi à Bedford où il a prospéré sur une ferme ayant une vue sur la ville de Manchester. De leurs 7 enfants, sont encore vivants : James Hadley, né le 11 février 1852, Mary Janet, née le 18 janvier 1854 et Neil Eugene, né le 27 janvier 1860. M^{me} Mary Fullerton est décédée le 17 janvier 1868 à l'âge de 42 ans. En décembre 1870, James Fullerton a épousé Harriet F. Adams. Hadley a épousé Lora Owen le 20 novembre 1879 et ils vivent à Woodsville, New Hampshire.

Jeannette vit à Manchester de même que Neil F. qui a épousé Etta M. Spencer, le 26 septembre 1887. Leur fille Etta May est née le 23 juin 1888.

Robert Fullerton, fils de Neil (famille n° 21) partit avec ses parents vers l'Iowa en 1871, il était le sixième d'une famille de huit garçons et une fille. Il a enseigné dans les écoles publiques, mais comme il préférait la musique, il a étudié et enseigné cette matière. Le journal Chicago Inter-Ocean écrit « La voix de M. Fullerton est celle d'un *tenore de grazia*, très douce, agréable et juste. » Le 14 juin 1900, il a épousé Ella Waters à Parkersburg, Iowa. Tous les frères sont des chanteurs et Charles, Peter, Robert, Neil, John, Edward, Angus et Henry Fullerton forment un étonnant double quatuor. Les quatre premiers nommés ont présenté plusieurs concerts dans l'Ouest. Charles et Robert sont maintenant professeurs de chant à l'école normale de l'État d'Iowa.
(photo de Robert Fullerton p. 137 du document original)

Gillis

William Gillis, né à Glass Laugh, comté de Monahan en Irlande, est arrivé à Québec le 12 juillet 1829 ou trois semaines après l'arrivée du Caledonia. Il était accompagné de sa mère, Nancy Robinson. La famille Robinson est demeurée à Québec jusqu'en 1832 et par la suite s'établit à Inverness. La famille Gillis, près du Carrefour d'Inverness, est bien connue dans la localité. Samuel R. qui a pris la relève sur la ferme, est décédé le 16 août 1900 à l'âge de 52 ans. William M. né à Inverness en 1845, a étudié durant trois ans à Montpelier, Vermont et en 1878 a reçu son B.A. du Collège Wesleyan de Middletown, CT. Accrédité par la conférence du Vermont en 1877, il partit pour le Minnesota en 1891. Benjamin C. le quatorzième enfant, est né le 19 mars 1859 et obtint son B.A. de l'Université de Boston en 1891. Ordonné la même année, en 1897, il a épousé Mary L. Palmerlee et vit au Minnesota.

Gordon

William Gordon (voir chapitre XIX) est né le 10 mai 1818 à Corrieburn, Aran. Il était passager sur l'Albion. En 1851, il a fait un voyage fructueux aux mines d'or de la Californie d'où il est revenu en 1852. Le 1^{er} septembre de la même année, il a épousé Mary Goudie, à Québec, mariage célébré par le révérend D^r Cook. En 1878, il est parti à Lowell, Massachusetts où il réside depuis. Madame Goudie est décédée à Lowell, Massachusetts le 5 janvier 1892 et a été inhumée à Inverness. Quand il s'est installé à Lowell, M. Gordon a reçu de ses amis canadiens une magnifique bible en cadeau. Comparez la photo de M. Gordon avec celle de son cousin, le défunt Alexander MacMillan et voyez s'il y a plus qu'une ressemblance imaginaire.

Goudie (voir chapitre IX)

Quand Sinclair Goudie avait sept ans, sa mère Marjory Black Goudie est décédée. Peu de temps après, il a été envoyé à Shields en Angleterre, comme apprenti-menuisier. Un nombre de jeunes gens étaient dans l'atelier où chacun dans ses moments libres travaillait à fabriquer un coffre à outils. Il y avait une

certaine rivalité entre les jeunes à savoir qui finirait le premier. Durant un congé, un ami s'est introduit dans l'atelier par une fenêtre et a terminé le coffre à sa place. Un des rivaux présenta le cas en cour avec le résultat que le jeune fautif a été pendu. Ceci se passait en 1820, à une époque où dans les cours d'Angleterre, on considérait comme une offense très grave le fait de voler un navet même si on crevait de faim. S. Goudie s'est senti si profondément marqué par cet incident, qu'il n'a pu retourner à l'atelier et prit la mer. En 1826, il s'est installé dans le canton d'Ireland et plus tard dans le rang Hamilton. Il a épousé Catherine McKillop (famille n° 13). Enfants: Mary (William Gordon), Barbara (Neil Brodie), Isabella, Catherine, Margery et John. Celui-ci est mort de froid dans les bois et a été le dernier à être inhumé dans le cimetière près du lac Joseph. De la joyeuse bande de professeurs qui ont bravé la rigueur de l'hiver et la chaleur de l'été, nulle n'est mieux connue qu'Isabella Goudie qui a commencé à enseigner en 1860 et a poursuivi sa carrière jusqu'en 1888. Elle a travaillé à Inverness, Leeds, Halifax, Nelson, Saint-Sylvestre, Ireland, Somerset, Warwick, Durham et Kingsey, au total, 223 districts scolaires différents. Durant ces 28 années, elle a enseigné 24 sessions de 8 ou 10 mois. Quel garçon ou fille de Mégantic n'a pas fréquenté son école?

Graham

Robert Graham senior, décédé à l'âge de 81 ans le 8 avril 1900. Il s'est établi dans le 11^e rang d'Inverness en 1831. À cette époque, il y avait les Wilton, Haskett, Currie, Mimneough et plusieurs autres familles dans le rang du côté nord de la rivière Thames. Du côté sud, il y avait les Plummer, Percy, établis plus tôt. La première école dans ce secteur était située sur le lot 20, dans le rang 11 et l'enseignant était le Dr James Currie. En 1842, M. Graham a épousé Catherine Campbell et, au moment de son décès, il avait 45 descendants en ligne directe.

Greaves

John, fils de William Greaves et Jane Wilson, est né le 25 décembre 1801. Son père combattait durant la bataille de Waterloo comme soldat de la cavalerie, quand il s'est fait couper un bras. Il est décédé durant la même journée. Vers 1820, John Greaves a épousé Mary Johnston de Enniskillen, Irlande; enrôlé dans le 66^e Régiment, il avait le grade de sergent et a servi durant sept ans. Enfants : Jane et William. En 1826, les parents et leur fils William, alors âgé de deux ans, ont fait la traversée sur le bateau « Arab », ont vécu à Québec durant quelques années, puis se sont installés dans le rang Dublin à peu près en même temps que l'arrivée des Écossais. En 1844, Monsieur Greaves a vécu durant une année à Keeseville, New York, prêchant et faisant des travaux de menuiserie. Il était un prédicateur éloquent, remarquable pour la beauté de son langage et la force de son expression, talent dont son fils a hérité jusqu'à un certain point.

À l'époque où il prêchait dans la chapelle congrégationniste et comme pasteur Méthodiste, John Greaves était très connu. Il est décédé le 31 décembre 1887. William Greaves, né le 17 novembre 1824, a épousé le 13 avril 1852, Mary

Clarke, fille de James. Ministre : le révérend Gifford Dore. Ils ont eu 3 fils et 8 filles. William Greaves a enseigné durant 14 ans. Sa sœur Jane n'est pas venue au Canada avec ses parents, mais a plutôt été confiée à une tante célibataire Elenor Johnston avec qui elle est demeurée jusqu'à l'âge de 18 ans. Dans Mégantic, elle a épousé William Aldrich. De leurs quatre fils, seul l'aîné John G. Aldrich, de Lynden, Vermont est toujours vivant. On peut ajouter que John Greaves a également vécu dans le rang Belcher et a eu un magasin sur le chemin Craig. William a vécu dans le rang Belcher jusqu'au décès de son épouse. Il est par la suite parti à Adderley où il est décédé, le 4 novembre 1899. Madame John Greaves est décédée en 1884.

Hall

George Hall, né à Wiltshire, Angleterre en 1779, s'est établi sur le lot 11 du rang 13 de Leeds en 1820 et il est décédé à l'âge de 92 ans. Enfants : Ann, James, Louisa, Henry, Moriah et Ellen.

Heddle

Sinclair Heddle, né dans les Îles Shetland en 1782 est arrivé à Québec vers 1812, il a épousé Ann Maun en 1813 et s'est établi dans le rang 8 d'Inverness. Il était tailleur de métier. Enfants: Ann (Joseph Rockingham), William, Thomas, Jessie (William Walker), Christina, Margaret et John.

Hill

Robert Hill et son épouse Jane Andrews sont arrivés au Canada en 1828. Après un séjour de deux ans à Québec, ils se sont établis dans le rang 5 d'Inverness où M. Hill est demeuré jusqu'à son décès en 1888, à l'âge de 83 ans. Monsieur Hill s'est marié deux fois; sa deuxième épouse était la sœur de John Wallace. Des 14 enfants, 11 sont encore vivants : Alexander, Mary Ann (John McKillop), Jane (M^{me} Young), Eliza (Charles Black), David, Charlotte (S. North), Matilda (O. Hunter), Sarah (J. Hanran), Samuel, William, Caroline (J.E. George), Robert, Isabella (M^{me} McKenzie), Allan.

Hough

John Hough, né le 18 février 1802 à Liverpool, Angleterre, a épousé le 8 octobre 1821 Elizabeth Dickson, née le 25 septembre 1800. John Hough est venu au Canada sur le bateau « Doris », son frère Richard était le capitaine. Richard est mort en mer et a été inhumé au large des côtes d'Afrique en 1831. John, après un voyage de six semaines, est arrivé à Québec le 14 septembre 1830, s'est établi sur la partie sud du lot 3, rang 3 d'Ireland, sur la ferme maintenant occupée par William Cross. L'année suivante, M. Hough a fait venir son épouse et ses trois fils William, John et Richard. Ils ont voyagé sur le « Margret » commandé par le capitaine Sumpter.

Parmi les pionniers irlandais de l'époque, on connaît John Wilson (que M. Hough avait connu en Angleterre), M. Ricker, Amos Hall et ses quatre fils Luke, Amos, Ira et John; Peter C. Lord, les quatre familles Thurber : Hiel, David, Johnston et

Leonard. Les garçons de la famille Hough nés au Canada sont : Joseph, Lionel, Samuel, Joshua et Charles Wesley qui sont tous vivants, sauf le dernier. John Hough, senior, a enseigné durant plusieurs trimestres, l'une de ses élèves étant ma mère qui logeait à la maison de David Thurber. M. Hough, un bon musicien et chanteur, était le pasteur de l'Église méthodiste locale, renommé pour sa ferveur et sa facilité à s'exprimer. Il est décédé le 8 novembre 1890, son épouse étant décédée le 12 décembre 1870.

Hume

Vers 1823, la famille Hume d'Écosse s'établissait à Leeds. John a épousé Miss Craigie. Enfants : John et William (médecin) et trois filles, l'une d'elles devint M^{me} William Goff. William Hume, senior, a eu quatre enfants parmi lesquels William qui est secrétaire trésorier de Leeds et le père du D^r George Hume. M. Lamb, un des premiers enseignants, et un américain de naissance, avait épousé la sœur de l'inspecteur John Hume, et sa fille, M^{lle} Lucy Lamb, à l'avant-scène d'un mouvement de tempérance, vivait à Québec. Madame Lamb a enseigné dans les écoles de Leeds durant plusieurs années.

Hutchison

John Hutchison, fils d'Alexander et Annie McGavin, né le 19 mai 1806 à Ayr, Écosse, vint à Leeds en 1833 et acquit le lot 6 dans le rang 13. Le 4 février 1834, il a épousé Charlotte Gullen. Enfants : John Gullen, Alexander, William, Charlotte Annie (Peter Donaldson), Jane Elizabeth (William Woodside), James, Robert, Harriet Mary (Joseph Donaldson), William, né le 22 mars 1842, a enseigné et poursuivi ses études pour le ministère à St. Francis et McGill. Talentueux et spirituel, il est décédé le 6 août 1868. John Hutchison, senior, est décédé le 13 décembre 1899. En politique, il était un partisan de la Réforme. Secrétaire de la Société d'Agriculture durant 41 ans, il a longtemps été celui qui attribuait les prix.

Jamieson

Hugh Jamieson est né à Antrim, Irlande, le 20 avril 1824 et il est décédé le 20 février 1900. Vers l'âge de 20 ans, il se rendit à New York où il a épousé Catherine McAllister. Ils sont venus à Leeds où son épouse est décédée en 1862. Mary MacLean, la deuxième épouse, est décédée en mai 1873. En 1875, Monsieur Jamieson épousait Mary McKillop, fille de John et Catherine McKillop (famille n° 4).

Johnston

James Johnston, venu sur l'Albion, avait 4 enfants : Mary, William, James et Ellen. Il a bâti la première maison du campement écossais. Son fils James, qui avait épousé Mary McGillvray, s'est établi en 1841 et vécu au même endroit durant 5 ans. Le père et le fils ont échangé leurs fermes et James Johnston, senior, son fils William et les filles Mary et Ellen ont vécu au « gué ». William D. Johnston, fils de James, junior, fut maire d'Inverness durant un certain temps; il a épousé Rebecca Mooney et vit sur la ferme de William Gordon.

Kennedy

Daniel Kennedy, né à Kildare, Irlande, vint au Canada en 1832. Marié à Mary Sheridan, de Castle Bar, Mayo, Irlande. Enfants : Andrew, Edward, Emily (Patrick Pidgeon), Mary Ann (Samuel Champlain) et Margaret (James Pidgeon). Durant vingt ans, les Kennedy ont vécu sur le chemin Gosford, rang 2, à Inverness. En 1860, ils sont déménagés à Lynn, Massachusetts, mais sont revenus à Inverness au début de la guerre civile. Edward est décédé en 1867 après avoir terminé ses études au collège de Worcester, Massachusetts. Le père est décédé en 1871. Andrew, l'aîné des garçons, est né à Halifax, Québec en 1842. En 1888, il a épousé Mary Cloutier de Saint-Ferdinand. Ils ont eu deux filles. En 1875, Andrew a été élu à la Législature, défaisant John MacLean et M. Hall. Comme entrepreneur en bâtiments, M. Kennedy a travaillé au Texas, au Kansas et en Colombie Britannique; également à Calgary, Edmonton et dans les Territoires du Nord-Ouest. Andrew Kennedy est un Conservateur en politique et plusieurs se souviendront de lui comme étant distingué et ayant un physique agréable.

Kerr

Gabriel Kerr, né dans le nord de l'Irlande en 1787, vint au Canada en 1828 et obtint un emploi dans un magasin de boisson à Québec, où il est resté quatre ans. À l'âge de 45 ans, il a épousé Ann Ferguson de Glasgow, Écosse. La même année, il s'établit dans le rang 11 d'Halifax, sur le lot 5. Enfants : John, Andrew (décédé en bas âge), Elizabeth (Johnston Briggs), Ann (Joseph Marshall), Caroline (John Marshall), Semina (Charles Baker) et Albert. Gabriel Kerr était un membre actif de l'Église d'Angleterre et a été gardien de « Christ Church » durant trente ans, résignant ses fonctions quatre ans avant sa mort. Il était un fermier progressif, un excellent citoyen et, même durant les dernières années de sa vie, un homme d'une énergie remarquable. Il est décédé le 17 avril 1882 à l'âge de 95 ans. Gabriel, George, Elizabeth, Sidney et Christopher Kerr étaient frères et sœurs. Christopher, célibataire, est décédé à Halifax, Québec en 1847. Elizabeth a épousé Thomas Gallagher, Sidney a épousé Robert Elliott, George né en 1798, a épousé Mary Follis en 1822, est arrivé au Canada en 1840 et est décédé en 1847. Enfants : peu de temps après leur départ, George, le plus jeune fils est décédé et a été enterré dans une petite île en mer. Robert, (Sarah Burns), Sidney (Andrew Jamieson) décédée en 1896, Mary (William Lyttle), John (Charlotte Donaghy), Jane (Henry Little) et Elizabeth (Samuel Wark). Robert, fils de Robert Kerr, est décédé à Kroonstad, Afrique du Sud, le 20 juin 1900.

Kinghorn

William Kinghorn et son épouse Agnes Darling, sont venus de Churnside, Écosse pour s'établir dans le 5^e rang de Leeds en 1834. Enfants : William, Peterina (James Forbes), Dorothy, John (Elizabeth Hutchinson) mariés en 1847, ils ont eu 13 enfants. Barbara (Charles Morgan) et George. William, Dorothy et Barbara vivent à Rockford, Ils sont maintenant âgés de 85, 77 et 75 ans respectivement.

Kinnear

Parmi ceux qui sont décédés depuis que la décision a été prise de publier ce livre, il y a eu : M^{me} William O'Brien (Mary Eagen), William O'Brien à l'âge de 93 ans, John Mooney, John McKenzie (famille n^o 34), M^{me} S. Stevenson et M. et M^{me} James Kinnear.



Harriet Wilson et James Kinnear

Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Fonds James Gordon Kinnear

James Kinnear, né le 9 octobre 1818 à Édimbourg, était âgé de 42 ans lorsqu'il a épousé Harriet Wilson. Il est décédé le 28 novembre 1901, son épouse l'ayant précédé le 8 mai à l'âge de 79 ans.

De leurs quatorze enfants, les garçons vivants sont : John L., William, George F., James, et les filles : M^{me} William Thompson (D^r), M^{me} Frederick Wood, M^{me} William Ward (Lieutenant colonel) M^{me} William Thompson (Lieutenant colonel) M^{me} A.B. Somerville, M^{me} D. Wilson et M^{me} John W. Mooney. Les Kinnear ont longtemps été associés aux affaires et à la vie sociale de Mégantic.

S'étant établi très tôt dans la vallée de la rivière Osgood, James Kinnear, senior, secondé par son épouse, a accumulé une certaine richesse et tout ce qu'il touchait semblait réussir quoique les moulins et les magasins semblent être la base de sa fortune. Il a donné du terrain pour bâtir deux églises et pour deux cimetières, de même que pour l'hôtel de ville et l'école. Il a été juge de paix, le premier maître de poste du village, un lecteur assidu du « Montreal Witness » et un adepte convaincu des missions de l'Église presbytérienne pour lesquelles M. et M^{me} Kinnear ont dépensé plusieurs milliers de dollars. Le couple a vécu tout près de 60 ans dans la maison qui est montrée au Chapitre XXI.

Moulin à Kinnear's Mills en 1920

Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Fonds James Gordon Kinnear



Lambie



Mary Boyd, 1860

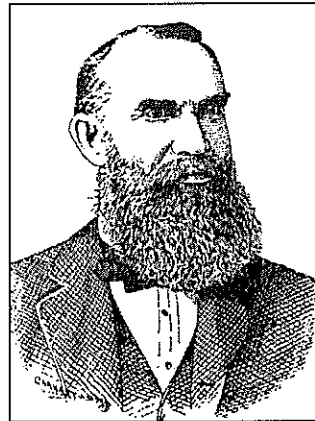
Source : Centre d'archives
de la région de Thetford -
Fonds James Gordon
Kinneear

John Lambie, constructeur de moulins, du Ayrshire, avait épousé une dame Fraser, née Boyd, d'Édimbourg. Le père de James Kinneear était marié à une sœur de M^{me} Lambie. Vers 1820, M. Lambie prit possession de 400 acres de terrain dans les rangs 4 et 5 de Leeds, en bâtissant premièrement un moulin à farine et à scie, sur le côté sud de la rivière Osgood, acheté par son neveu, James Kinneear. M. Lambie est parti du comté et est décédé vers 1865.

Lambly

William Harward Lambly est probablement aussi connu dans Mégantic, et aussi renommé en dehors du comté, que n'importe lequel de ses fils. Né à Halifax, Québec, le 1^{er} décembre 1839. Il est déménagé à Leeds avec ses parents et y a vécu jusqu'à son adolescence.

Nommé greffier par Lord Monck, le 22 novembre 1862, il a depuis résidé au carrefour d'Inverness. Il est juge de paix, a été maire d'Inverness, a occupé les fonctions d'officier rapporteur à chaque élection depuis 1862. Il a acquis une réputation presque internationale tout en faisant campagne pour la ligue de tempérance, dont il est le président. Il est également un bon orateur.



William H. Lambly

Source : Annals of Megantic
County, p. 143

Il est un meneur parmi les laïcs méthodistes. Le 25 juin 1863, à Lachute, il a épousé Isabella D., fille du révérend William D. Brown. Ils ont quatre fils et deux filles. William D. est médecin, Morley Osborn est pasteur méthodiste en Iowa et Norman est un musicien compositeur.

Chapitre XXVIII

Portraits M à W

McGraw

James McGraw, qui a été le premier pionnier de Thetford en 1841, et longtemps connu comme le « Roi de Thetford » est l'homme le plus remarquable du comté du point de vue de l'âge puisque s'il vivait jusqu'en mars 1902, il aurait 102 ans. À ce moment, quelques-uns de ceux qui se sont enrichis avec l'amiante pourraient donner au vieillard un cadeau d'anniversaire parce qu'il serait plus âgé que le centenaire Kingsborough d'Inverness. Monsieur McGraw s'est établi sur le lot 3 du rang 1 de Thetford, à environ 1 mille du village de Broughton.

McIntosh

David McIntosh et son épouse Christina Anderson d'Édimbourg et Dalkeith, se sont établis à Leeds vers 1831. Enfants: Andrew (Margaret Reyenolds), Janet (H. Harris), James (Lydia Stevenson et Margaret Learmouth), Margaret (S. Stevenson, senior), Andrew et son épouse vivent à Toronto, lui, étant âgé de 86 ans. M^{me} Margaret Stevenson est décédée le 26 avril 1901.

Mackenzie

John D. Mackenzie (famille n° 12) est né le 30 mars 1826 et, par une étrange coïncidence, est décédé accidentellement le 30 mars 1874. Marié par le révérend Dore, le 1^{er} février 1853 à Marion Brodie, née en Aran le 15 septembre 1828. Ils se sont installés à Halifax sur la ferme appartenant maintenant à son fils John. Enfants de John Mackenzie, senior: Dugald, Angus, Mary, John, Isabella et James. « Johnny Dugald » comme on l'appelait localement, était un citoyen attentif et serviable. À sa demande, il a été inhumé à l'église presbytérienne, Inverness Ouest. Il a été la première personne enterrée à cet endroit. Il avait une sœur, Margaret, et des frères: Neil, Dugald, Donald, Peter et James.

Jane A. McKenzie, née à Millfield, Inverness, le 21 novembre 1845, elle a enseigné durant plusieurs sessions. Elle a épousé George Arkley le 15 avril 1870 et est décédée le 31 juillet 1894. Elle a écrit une centaine de poèmes. Elle a très peu écrit sur commande, mais plutôt selon son inspiration, selon un thème ou un incident, a rarement révisé son travail et durant des années n'a pas conservé de copie de ses œuvres. Un effort louable a été fait par sa fille (M^{me} Louise Cooper d'East Angus) pour réunir ces poèmes et nous espérons qu'ils seront publiés un jour. Soixante-quatre poèmes ont été retrouvés, le plus long comptant environ 800 mots et portant le titre « À Abbie Lothrop, St. Johnsbury ».

McKillop – Famille n° 1

James, né le 5 août 1805, marié à Catherine Kelso, le 4 septembre 1838 par le révérend Borland. Elle est née le 12 juin 1819. Enfants: Donald (service militaire durant la guerre civile, décédé à Inverness), Margaret, James, Robert,

Alexander, Catherine, Malcolm, John et Mary E., Archibald, le plus jeune fils de la famille n° 1, avait 8 ans quand il est arrivé à Inverness. En 1848, il a été marié par le révérend A.J. Parker de Danville, à Margery McKenzie (famille n° 16), née en Aran, le 25 mars 1825 et décédée le 23 novembre 1870. Enfants: Catherine, Margaret, Mary, Elizabeth, Donald, Flora, John et Archibald. Archibald, senior, est décédé le 15 septembre 1899 et a été inhumé à la chapelle. Les McKillop de Somerset ont été comme les gardiens de la frontière du village anglophone; une famille généreuse et secourable à un degré inhabituel dont pourraient témoigner plusieurs qui ont partagé leur hospitalité et leur joie de vivre.

Archibald McKillop, « le poète aveugle de Mégantic », né en Aran le 4 juillet 1824, était l'un des passagers du *Caledonia*. Il a enseigné durant un certain temps, mais sa vue déficiente l'a forcé à abandonner ses activités normales. Ce grand malheur, qu'il a supporté avec résignation, a été causé par la corne d'un bœuf. Encore tout jeune, il est venu rester au lac avec sa mère, le père étant à Québec, et pendant qu'il travaillait sur la ferme il a été blessé, ce qui a causé la perte complète de sa vision. Quoique mieux connu comme poète, il était aussi un inventeur et un linguiste. Ses vastes connaissances étaient toujours disponibles pour nous, les garçons. L'auteur conserve précieusement une copie de son «Ode à la tempérance» reçue de ses mains en 1870. Il est resté célibataire et vit à Maxville, Ontario. Archibald et M^{me} A. Solandt (Jane) sont les seuls enfants encore vivants du colonel McKillop.

McKillop – Famille n° 4

John, le fils aîné, né un 2 mai, a épousé Catherine McKinnon, le 10 mars 1835. Il est décédé le 28 octobre 1878. Son épouse est décédée le 25 février 1888. Enfants: Mary, Catherine, Neil, junior, et Isabella. Neil, junior, le deuxième fils, né en 1808, décédé le 28 janvier 1873. Son épouse Sarah McKinnon est décédée le 27 juin 1880 à l'âge de 69 ans. Enfants: James, Mary L., Catherine, Neil N., Sarah, John, Alexander et Donald W. Donald, le plus jeune membre de la famille n° 4, est né en Aran en 1813, a été marié à Inverness par le révérend John Borland, à Margery, fille de Archibald et Flora McKillop, née le 26 février 1815 à Bute, Aran, et décédée le 13 février 1900. Enfants: Neil Edwin, Archibald, Donald, Catherine E., William Anderson, John A. (éditeur du *Wellsville Union*) décédé à Columbus, Ohio USA en 1878. Margery, Malcolm A. et Dugald M. Donald McKillop, senior, est décédé le 6 juin 1895. Il a connu les difficultés des pionniers et vécu une longue vie sur la ferme connue parfois sous le nom de « Ferme Cloverdale », maintenant propriété de Malcolm A. McKillop.

Peter Currie McKillop a gradué de l'université McGill en 1882, et a occupé les emplois suivants: enseignant au Missouri en 1882-1883; arpenteur des terres publiques au Dakota 1884-1888, arpenteur pour le Gouvernement du Dakota 1888-1889, superviseur des chemins de fer, Missouri, 1890 et professeur de mathématiques pures et appliquées, Collège Tarkio, comté Atchison, Missouri, la plupart du temps depuis 1892.

McKinnon

James, Donald et John McKinnon (famille n° 8), sont venus de Slidderly, Aran. James est né le jour de l'An 1800 et a épousé le 5 avril 1838 M^{me} John Kerr. Enfant: Christine. Monsieur McKinnon a enseigné durant plusieurs sessions; décédé le 21 juillet 1896. Donald, né le 9 août 1801, a épousé Mary Sillers, le 20 mars 1839, est décédé en avril 1874. Enfants: John, Jessie, Mary, Christina, Peter, Donald, Catherine, James, Annie, Duncan. John McKinnon de Halifax, né le 1^{er} mai 1803, est parti d'Aran un 28 juillet, a vécu trois ans au Nouveau-Brunswick et est arrivé dans Mégantic en 1831. Marié par le révérend John Borland, le 15 février 1838 à Margaret Sillers; est décédé le 31 octobre 1893. En 1888, M. et M^{me} John McKinnon ont célébré leurs noces d'or. Enfants: Mary, John, Peter, Janet, Christina, Margaret, James, Alexander, Elizabeth, Donald, Catherine et Flora.

Mooney

Il y a environ 67 ans, arrivait au Québec un jeune garçon de 17 ans qui devint un homme de prévoyance et d'exploits de première place dans Mégantic. John Mooney est né dans le comté de Monaghan, en Irlande, le 24 mai 1818. (La reine Victoria est née un an plus tard). Il est arrivé au Canada le 8 juin 1835, a vécu durant un an chez son oncle William Gillis d'Inverness, et partit durant quelques années à l'extérieur du pays. Il a travaillé un an comme porteur pour une compagnie d'arpentage dans la région de Salmon River, durant cinq ans au Vermont apprenant le métier de constructeur de moulins.

À son retour à Inverness en 1847, il s'est établi sur la terre de John Hart. Monsieur Mooney croyait à l'importance de développer les ressources et l'utilisation de bons pâturages pour le bétail durant les mois d'été et d'une alimentation spéciale en hiver. Durant plusieurs années, il a été commerçant d'animaux, conseiller municipal, s'est grandement intéressé aux affaires locales, et en matière de religion, il était un croyant fervent et membre généreux de l'Église méthodiste.

Le 6 avril 1844 il a été marié par le révérend William Chappin, à Eunice Todd Wright, alors âgée de 15 ans et demi. Elle est née à Greensboro, Vermont, le 4 octobre 1829. Leurs noces d'or ont été célébrées en 1894 et le couple a vécu les dernières années de sa vie au Carrefour Inverness. Monsieur Mooney a réussi en affaires et au moment de son décès le 15 mai 1901, il était président de la Johnson Asbestos Co. Enfants vivants: Henry R., Rebecca, John W., George, Mary, Daniel, Samuel. Tous vivent à Inverness, une vingtaine du même nom s'étant rassemblés sur la ferme le jour de la fête des Écossais en 1900. John W. marié à Agnes Kinnear, fille du défunt James, est un bon orateur et un éminent citoyen dans les affaires locales, politiques et municipales.



John Mooney et Eunice Todd Wright

Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Fonds James Gordon Kinnear

Murchie

William Murchie, fils de John Murchie et Margaret Henry, né à Achadh Mor, Aran, le 22 avril 1805, fit la traversée sur le « Foundling » en 1831. Le 20 décembre 1838, il a épousé dans la maison du révérend Borland, Lower Ireland, Elizabeth Sillers, puis s'est établi sur la route d'Arthabaska, où sa veuve et son fils William résident maintenant. Enfants: John, Janet, Charles, Peter, James, Margaret, William, Elizabeth, Mary, Duncan et Archibald. William Murchie, senior, est décédé le 17 septembre 1877 et a été inhumé à la chapelle. Parmi les autres passagers du « Foundling » on trouve: révérend Hendry, Dugald Campbell et sa famille, William McKenzie et sa famille, Duncan Sillers (père de Peter, Donald, Mary et John Sillers) et la veuve Catherine McKillop.

Murray

John Murray est né à Hythe, dans le Kent en Angleterre, le 22 octobre 1808. Enrôlé dans l'armée, il vint au Canada en 1832 et a épousé Maria Andrews. Au début des années 1850, il s'établit à Halifax, est déménagé à Inverness en 1860. Il a enseigné à différents endroits. Il a été maître de poste au Vallon Murray de 1870 à 1889, est décédé le 28 avril 1890. Son fils George H.A., est né à Halifax le 8 décembre 1857. Sa première enseignante à l'école du district n° 18, a été Kate E. McKillop. Le jeune Murray, toujours studieux, a enseigné avant d'entrer au Collège Bishop en 1883, obtenu son B.A. en 1887 et sa maîtrise en 1892. Il a reçu plusieurs prix au collège, incluant une bourse de 200 \$ par année durant deux ans. Le 6 juillet 1890, il a épousé M^{lle} M.J. Ashe. Il est présentement un ministre de l'Église d'Angleterre à Hatley, Québec. L'auteur voit comme un honneur d'avoir été un camarade de George à l'Académie d'Inverness aux jours du maître d'école Howard.

Oliver

William Oliver, des frontières de l'Écosse, s'est établi à Leeds en 1831. Il avait épousé en Écosse Margaret Allan (aucune parenté avec les autres Allan de Leeds). Enfants: James (Ellen Allan), Robert (Eliza Allan), Elizabeth (Andrew Dunn), Janet, décédée en 1843, Samuel, Annie (Charles Allan), Andrew (Catherine Goff). En 1849, Samuel a été tué alors que, en route pour la Californie, il fut frappé par une flèche tirée par quelqu'un habillé en indien. Il était un bon jeune homme et son décès a grandement peiné toute la communauté.

Parker

John Parker, B.A., P.S.I., était le plus jeune fils du défunt Daniel Parker et Agnes Hunter, établis à Leeds en 1844. Études à l'École Modèle de Leeds, à l'académie d'Inverness, au St. Francis College et à l'Université McGill. Il a enseigné durant trois ans dans des écoles locales, deux ans à l'école modèle, à l'académie durant un an et trois ans au St. Francis. Monsieur Parker a été inspecteur d'écoles durant onze ans et, même s'il était très occupé, il a trouvé le temps d'écrire quelques-uns des portraits de ce livre. Il s'est marié en 1890 à Christina Thompson, fille aînée du défunt Robert Thompson de Leeds. Avec leurs trois enfants, ils résident à Leeds Village.

Plummer

En 1823, William Plummer s'est établi dans le rang 11 d'Inverness après avoir travaillé dans la région d'Ottawa. Il a épousé Miss Rickaby. Il est décédé subitement en 1831 chez M. Glass. Son fils William réside maintenant sur la ferme. Il a épousé une fille de William Fraser de Leeds. M. Rickaby de Québec, beau-père de William Plummer, senior, s'est égaré dans les bois en venant visiter sa fille. Il a cherché son chemin durant 9 jours. Il était épuisé et amaigri lorsqu'on l'a trouvé, à peine à 200 pieds de la maison. Il a survécu cependant jusqu'en 1830, alors qu'il est décédé à la maison de son gendre. Parce qu'il n'y avait aucune église et aucun cimetière, il a été enterré sur la ferme.

Reid

En 1827, William Reid, son épouse Jean, la sœur de celle-ci, Margaret Gould, et Duncan Donaldson, sont partis de Perth pour New York. Ils ont vécu dans le comté de Jefferson New York durant deux ans, puis sont partis faire de la prospection. Arrivés à Saint-Jean par le lac Champlain, M^{me} Reid et ses trois enfants sont demeurés à cet endroit durant une semaine pendant que son mari et William Gould ont cherché une terre. Insatisfaits de ce qu'ils ont trouvé, ils sont partis à Québec et ont traversé la rivière à « Beauzils » (?).

M^{me} Reid et ses jeunes enfants sont restés une autre semaine à la fin de laquelle les hommes sont revenus avec la « fièvre de Leeds ». Après un voyage ardu de deux jours, le groupe s'est arrêté (jusqu'à ce qu'une maison soit bâtie), à la maison de Robert Craig, à un mille du village de Leeds. Madame John McHarg, même si elle n'était alors qu'une enfant, se rappelle clairement que lorsqu'elle est entrée dans la nouvelle maison, une joyeuse flamme dansait dans le foyer de pierre. Une couple de poteaux de fer plantés de chaque côté avec une barre sur laquelle était suspendu au-dessus du feu, un chaudron qui a servi à cuire leur premier repas dans cette cabane de bois rond.

En 1837, la mère de M^{me} Reid, Ann Burden, est venue vivre avec eux, mais elle est décédée l'année suivante. Elle a été enterrée dans le cimetière de la petite église anglophone, à un mille en bas du village de Leeds. Près d'elle, il y a plusieurs années, ont été inhumés M. et M^{me} Reid, leur fille Jane et aussi le pauvre Willie Gould dont le décès tragique par empoisonnement est bien connu. Les enfants de M. et M^{me} William Reid: Ann (John McHarg, née en Écosse), Ellen (George Thompson), Margaret (James Thompson), Mary (James Cordick), Henry (Mary Rogers et Ann Johnston), John (Mary Thompson), Joseph (Mary Dunn) dont trois de leurs garçons font du ministère. John et Henry ont érigé des moulins Reid. Duncan Donaldson et William Reid ont scié à la main presque tout le bois utilisé pour la chapelle des pionniers.

Rockingham

Joseph Rockingham, fils aîné de David et Hannah Perry, né à Northampton, Angleterre le 20 mai 1818, vint au Canada en 1830. Avec son père, il a travaillé durant une ou deux années le long du chemin Craig à couper du bois. Le père

est décédé de la variole en 1832 et l'année suivante, le jeune homme de 15 ans a été embauché par M^{me} Campbell (une sœur de John Smith), qui lui a donné ses premières leçons de lecture pendant qu'Andrew Smith lui enseignait l'arithmétique avec le résultat qu'il devint « un homme instruit » à l'affût de toutes les matières concernant l'éducation. En 1856, il a bâti une maison sur le lot 6 du rang 11 d'Inverness et a meublé le deuxième étage de l'école qui a été utilisée durant cinq ans et qu'au moins trente personnes ont fréquenté. Des classes de chant ont été organisées, une session sous la direction du révérend Vial, et deux ans par David Moffatt.

On fournissait gratuitement le logement, le feu et l'eau. À cet endroit, ont été accueillis les révérends Wichs, Emery, Roe, Ward et autres parce qu'il n'y avait aucun presbytère. M. Rockingham était un officier de milice sous le Lieutenant-colonel Lloyd. Il était un homme plein d'entrain qui ne vivait pas que pour lui. Sa première épouse Ann, fille de John Moffatt. Enfants: Elizabeth (James Arkley), David (Emma Russell) et John. Sa seconde épouse était Ann Heddle. Enfants: Annie, Jessie (James Orr), Margaret (James McKenzie), Thomas (Jemima Plummer), Mary (P.A. Jackson), Sarah (William Houston), Joseph (Hattie Messenger) et William.

Rogers - est un vieux nom anglais

En 1640, John Rogers de Dalton a épousé une sœur de l'Amiral Blake. De la même lignée, Peter Rogers (dont le père était Francis et le grand-père Peter Rogers), est né le 21 juillet 1810, au château de Durham, Angleterre. Métier: tailleur de monuments. En 1835, en Angleterre, il a épousé Sarah Thompson, fille de John et Mary Thompson. Enfants: Francis, né en 1836, Mary, née en 1838 et Sarah en 1842, soit 2 ans après l'arrivée des parents à Leeds. Francis a épousé Isabella McKillop, le 7 janvier 1864 (famille n° 9). L'arrière grand-père de Francis était régisseur pour Sir Francis Black, baronnet.

Ross

Alexander Ross, originaire d'Inverness, est maintenant un des capitalistes en vue de Lindsay, Ontario. Durant plusieurs années, il a été à l'emploi du gouvernement de l'Ontario, à titre de plongeur. En 1826, William Ross, d'Irlande, s'est établi sur le lot 7, dans le rang du chemin Craig, à Inverness. Nom de son épouse: Agnes Calvert. Enfants: John, Isabella, Robert, Samuel, James.

Sheridan

Edward James Sheridan, son épouse Mary Carey et leurs 8 enfants, du comté Mayo en Irlande, sont arrivés à Québec en 1830. M. Sheridan était entrepreneur pour le gouvernement dans les Vieux Pays et, à son arrivée, a obtenu un contrat pour la construction du chemin Gosford, dans Mégantic. En passant dans les bois, il a découvert un endroit agréable sur le bord du lac William. Il a pris possession de 400 acres, déboisé un coin et construit une maison. Il y a amené son épouse et la famille. Ils ont vécu à cet endroit jusqu'à son décès vers 1847. John, l'aîné des garçons, est parti au Maryland où il a accumulé une certaine

fortune. Le reste de la famille a travaillé dur sur la ferme près du lac, là où s'étend maintenant le beau village de Saint-Ferdinand. Le progrès de la place est grandement dû à leur énergie sans défaillance. Les Sheridan ont donné à la paroisse un terrain de huit acres pour la construction de l'église paroissiale, du couvent et du collège, ces bâtiments importants du village d'aujourd'hui.

Des quatre frères qui sont restés avec leur père, trois étaient fermiers: James, Thomas et Richard. Edward, le plus jeune a fait des études universitaires et a été ordonné prêtre en 1847. Durant un certain temps, il a vécu à Uxbridge, Mass., a été nommé à une paroisse de Boston puis en 1878, prêtre responsable de l'église St. Mary de Taunton, Mass. où il est décédé en 1896. Les trois sœurs se sont mariées jeunes: Mary, l'aînée a épousé Daniel Kennedy, fermier d'Inverness; Margaret a épousé James Gormley, marchand de Boston; Catherine, maintenant âgée de 86 ans est la seule survivante de la famille de E.J. Sheridan. Elle vit chez sa nièce, Mary A. de Champlain, dans le village de Saint-Ferdinand, à peu de distance de l'endroit où son père et ses frères ont coupé les premiers arbres et ont construit la première maison en 1830. Son fils unique Dennis, vit à Port Arthur, Ont.

Smith

George R. Smith est né à Newark, New Jersey en 1860, a étudié à l'école publique et au New Jersey Business College. Il est arrivé à Buckingham, au Canada, en 1882, il a commencé l'exploitation d'une mine de phosphate. De 1886 à 1892, il était associé à la Compagnie Ingersoll Rand Drilling. En 1892, il est venu à Thetford Mines pour diriger la mine Bell Asbestos. Il a épousé en 1886, Isabelle Frances, fille de George L. Parker de Buckingham. En politique, il représentait Mégantic au nom du Parti Libéral, à l'assemblée législative. Nos lecteurs seront reconnaissants à M. Smith pour avoir fourni une documentation importante concernant les représentants du comté.



George Robert Smith
Source : CART - Fonds
George Washington Smith

John et Andrew Smith, sont venus de Berwick-on-the-Tweed, Angleterre en 1832, se sont établis dans le rang 11 d'Inverness où ils ont pris possession de 300 acres de terre. John Smith a probablement été le fermier le plus progressiste de son temps. Il trouvait avantageux de payer des employés pour travailler. Aussi tôt que 1850, il a commencé à importer des moutons et autres animaux, il a été un des premiers à promouvoir les changements de semences pour ainsi éviter les maladies qui ont souvent ruiné les récoltes. David et Andrew, fils d'Andrew Smith, gèrent maintenant la succession de leur père et de leur oncle.

Solandt

André Solandt, est né près de Strasbourg en 1819, a fait ses études en Suisse, est arrivé au Canada en 1844 et est décédé le 16 mai 1894. Il avait épousé Jane, la plus jeune des filles du colonel A. McKillop. Ils ont eu une famille de 4 filles et 7 garçons dont trois sont pasteurs. Il a été colporteur durant 40 ans et la plupart du temps, avait sa résidence près du chemin Gosford dans le rang 3 d'Inverness. Oncle Solandt était un descendant huguenot, était studieux et travaillant, un homme ayant une belle personnalité, un orateur éloquent qui était connu dans toute la province. Il a été inhumé dans le cimetière de la chapelle et un rosier sauvage fleurit maintenant la tombe de cet intrépide missionnaire.

Stevenson

Joshua Stevenson et son épouse, Lydia Kirk, originaires de Kirked, comté de Down, Irlande, se sont établis à Leeds vers 1843. Plusieurs familles qui se sont établies près de Kinnear's Mills sont également venues de Kirked, ou « Moran Shore »: Adley, Balley, McBirney et Morrison, et sont donc des Basses-Terres écossaises. Samuel Stevenson, fils de Joshua, a épousé Margaret McIntosh. Enfants: Samuel, Ernest, Christina, Margaret M. et Joshua.

Stewart - Famille n° 28

Duncan, né le 27 mai 1836, n'était pas très robuste dans son jeune âge. L'instruction était limitée à cette époque, mais il a eu des cours du soir avec le défunt M. Tencarre. Prenant la relève sur la ferme, M. Stewart est devenu un fermier prospère et durant plusieurs années, il a occupé le poste de secrétaire-trésorier de la Société d'Agriculture locale. Il a été commis pour John McKinnon et, plus, tard, avec son frère Robert, s'est lancé dans le commerce à l'endroit autrefois occupé par Campbell & McKillop.

En politique, M. Stewart était actif et avait une voix puissante. On disait de lui qu'il avait un bon jugement et le mot honnêteté ressortait de toutes ses actions. Il s'intéressait aux écoles et à l'église, de même qu'aux affaires de la municipalité d'Inverness comme échevin et maire. Il était âgé d'à peine 15 ans, quand il fut trésorier de l'Église presbytérienne, plus tard il a été membre du conseil en 1871, poste qu'il a occupé jusqu'à son décès le 27 juin 1897. Plusieurs aimeraient lui rendre hommage ici.

William Stewart de Cavan, Irlande, a participé à la guerre de 1812, et s'est établi à « New Ireland ». Il a été inhumé au Pont Dinning en 1839. Son fils Joseph, né en 1819, est un citoyen reconnu.

Turcot

Les ancêtres de George Turcot, M.P., sont venus de France en 1635. Ses parents étaient Augustin Turcot et Margaret Tardif. Né le 12 septembre 1851, à Sainte-Marie de Beauce, après un cours commercial au Collège Ste-Marie, il entreprit à l'âge de 13 ans de travailler comme commis pour C.O. Genest de Sainte-Julie et 10 ans plus tard a acheté le commerce. D'allégeance libérale en

politique, il a été élu représentant de Mégantic à la Chambre des communes en 1887, 1896 et 1900, ses majorités étant de 135, 663 et 409 respectivement. Défait en 1891 par 111 voix, il a été secrétaire-trésorier du conseil local durant 10 ans, maire durant 3 ans et président de la Commission scolaire durant 25 ans. Il était également préfet du comté. M. Turcot s'est marié deux fois: en 1873 il a épousé Florida Rousseau, décédée en 1875; puis A.B. Rousseau, sœur de la précédente, toutes deux filles de F.X. Rousseau de Sainte-Julie. Famille de 5 filles.

Wallace

John Wallace qui possédait un élevage de bétail à Québec, s'était marié en 1836 à Margaret Hill, sœur du défunt Robert Hill. En 1855, ils se sont établis près du Carrefour d'Inverness. William, l'aîné des garçons, est décédé à New York en 1871. John a été durant un certain temps capitaine de la 2^e compagnie du 55^e Bataillon. Robert prit la mer vers 1870 et n'a plus donné signe de vie depuis. Jane (M^{me} Hill) vit au Carrefour; Mary est décédée en 1855. James A. né le 11 février 1852, a épousé en 1883 Alice, fille de Charles Bennett et Ann McNalley. Il a été préfet du comté et maire d'Inverness.

Politiquement, son allégeance libérale peut se deviner au nom qu'il a donné au plus vieux de ses enfants: Wilfrid Gladstone, à l'âge de 12 ans jouait le clairon du 5^e Bataillon. James A. Wallace a été président de la « Journée de Mégantic » en 1900, il était un orateur toujours en demande lors des rassemblements politiques et patriotiques et pourrait, selon ses amis, être appelé à représenter le comté à la Législature.

Wark

Ce nom est familier dans le comté. Patrick et Jane Wark de Ballyshannan, comté de Donegal en Irlande, sont venus au Canada sur le « Brigham » au début des années 1840. Ils se sont établis à Leeds en 1844 et plus tard sont déménagés à Inverness. Famille: James, Joseph, John, Samuel, Finlay, Jane (M^{me} Hannah), Bess (M^{me} Allison) et Mary. Finlay, le plus jeune des garçons, né le 23 juin 1834, a épousé à Québec, le 27 février 1856, Hannah, fille de John R. Lambly de Leeds. Les enfants d'une autre famille Wark: Patrick (Christiana Bruce); Samuel, Johnston, Andrew, Robert, Eliza (M^{me} Moore), Mary, Margaret (M^{me} Jamieson) et Martha. Samuel avait épousé Elizabeth, fille de George Kerr. On peut noter que leur fille aînée a reçu le nom de la mère de son père et que l'aîné des garçons celui du père de sa mère, renversant ainsi la tradition écossaise.

Sam Wark, était un des plus éloquents prédicateurs locaux. En fait, pour un exposé en matière de religion, ses mots avaient la fougue d'un torrent venant de la montagne; Finlay, qui ne possède pas les mêmes talents d'orateur, a été un pasteur (local) pour les méthodistes.

Watkins

James Watkins d'Angleterre, s'est installé près de Harvey Hill en 1830 puis est déménagé dans le rang 5 de Leeds. Enfants: Mary, Ann, George, Jane, William, Hannah, Elizabeth, Emma, Esther, James (qui vit sur la ferme), Sarah, Sophia, Dora et Moriah.

Whyte

John Whyte, durant plusieurs années un chef de file dans le comté, est arrivé de Fife en Écosse en 1858. Entrepreneur à la mine de cuivre de Harvey Hill jusqu'en 1862, il est parti pour Cariboo mais était de retour en 1863; gérant d'une mine à Sutton jusqu'en 1865, année où sa carrière de marchand au village de Leeds a commencé. Comme homme d'affaires, il a siégé au Conseil de Leeds durant 3 ans, a représenté le comté à l'Assemblée législative durant 2 ans, membre du Comité protestant de l'Instruction publique de Québec et membre du conseil de l'Église presbytérienne locale durant plusieurs années. Son expérience de plus de 30 ans comme président du Conseil des commissaires d'école lui a été très utile pour la préparation d'un document parlant du «Développement de l'éducation dans Mégantic» qu'il a présenté lors de la « Journée de Mégantic » le 5 juillet 1900.

Même s'il n'a siégé que durant un terme, il s'est présenté à deux autres élections comme candidat libéral dans des campagnes excitantes. Ses capacités de mener un débat ont été reconnues en dehors des limites de sa circonscription. La première fois que l'auteur se souvient de l'avoir entendu était à une exposition agricole à Inverness alors que M. Whyte répondait à un discours de Andrew Kennedy. N'était-ce pas intéressant, après avoir écouté Duncan Stewart faire la lecture des gagnants du concours, d'ouvrir grandes nos oreilles pour entendre le tonnerre déclenché par ces hommes dont nous parlons ici, d'ici ou d'ailleurs, des politiciens comme Irvine, Reed, Olivier, le Colonel Grant et plusieurs autres?

Wilkins

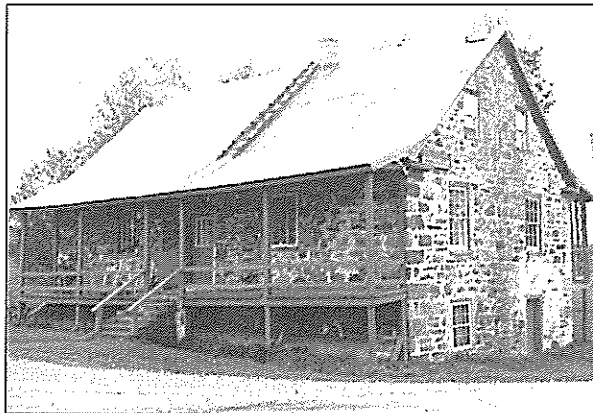
James Wilkin né en Irlande en 1807, avait épousé Mary Bailey le 26 mars 1849. Ils ont eu 7 garçons et 3 filles et ils ont pu célébrer leurs noces d'or. Monsieur Wilkin est décédé à Leeds le 22 décembre 1900.

Wilson

David Wilson s'est installé dans le rang 5 de Leeds en 1833. Il est décédé à l'âge de 91 ans. Il avait épousé Elizabeth McCullough de Belfast, Irlande. Enfants: John, David, Sarah et Martha. Avant 1829, une famille du nom de Wilson a vécu dans le rang Dublin. Il y avait les fils: Hugh, Andrew et Isaiah. Celui-ci a épousé une sœur de James Little et s'est installé sur une ferme devenue plus tard la ferme « Greaves », dans le rang Belcher. Pendant qu'il travaillait dans les bois, il a été tué par un arbre. John Little, le fils de John, était un jeune homme apprécié et a également perdu la vie de la même façon dans le rang Belcher. Les autres enfants de John Little étaient: Henry, Thomas, George, Robert, M^{me} Richard Bean, M^{me} Hugh Hogge et M^{me} J. Taylor.

William Wilson de Hertfordshire, Angleterre, est arrivé à Québec en juin 1832 et avec sa famille s'est établi à Saint-Sylvestre sur une terre de 600 acres. Enfants: Mary, John, James, William (marié à Miss Smiley), Charles, Maria (Joseph McCutcheon), Joseph (Miss Symes), Harriet (James Kinnear). John est parti à Daytona, Ohio. Charles, né le 24 septembre 1818 a épousé le 20 mars 1846, Frances, fille de William Church de Leeds et est décédé le 14 avril 1898. M^{me} Frances Church Wilson, née le 9 juin 1823, est décédée le 2 avril 1900 à Worcester, Mass. Les enfants de M. et M^{me} Charles Wilson: William (Eliza J. Orr), Melinda (John Rankin de Rankin & Woodside, Worcester), Ellen (S.A. Woodside), Amelia, Charles (Margaret McKenzie), Harriet (S. McKee), Mary (F.A. Planche), Ernest (Lena, fille de A. McKenzie de Melbourne) présentement pasteur à New Carlisle, Québec.

William Wilson, le maire actuel de Leeds, est né à Saint-Sylvestre, le 6 janvier 1848. En 1875, son père a acheté la ferme et les moulins d'Alexander Hall. Le moulin à farine (1848) est fait de pierre. Charles Wilson & Fils l'ont modernisé et agrandi. En 1891, un moteur de 50 HP a été ajouté par un des jeunes associés qui a acquis l'entreprise et en a fait une organisation de premier plan. En 1875, le bureau de poste de Wilson's Mills a été ouvert et, depuis ce temps, le maître de poste est William Wilson, juge de paix. D'allégeance libérale, il a été président du « Club des Fermiers » durant 8 ans. Le 16 janvier 1878, il a épousé Eliza Jane Orr, fille aînée de John Orr de Lotbinière. Enfants: John A., Clarence W., Ernest K., et Mabel H. Ida H. Somerville, est une fille adoptive. Le 16 mars 1900, M^{me} Wilson est décédée.



Wilson's Mills

Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Fonds James Gordon Kinnear

Wood

Thomas Wood, du défunt « Woodside », Halifax, est né dans le Yorkshire, Angleterre, en 1798 et est décédé le 4 octobre 1883. Il avait épousé Elizabeth Outhwaite. Premièrement établi dans le rang 5 de Halifax, il est par la suite déménagé sur le chemin Gosford, près du moulin à farine de S. Atherton. Il a été juge de paix et premier maire de la municipalité. Le bureau de poste Woodside a été appelé du nom de M. Wood. Cette intéressante partie du territoire de Mégantic, honorée par la présence du colonel Campbell et Thomas Wood, et dans laquelle ce dernier est toujours commerçant, homme d'affaires et citoyen, occupe une place importante, digne d'une étude approfondie par les historiens locaux.

Woodington

William Woodington, d'Oxford, Angleterre, s'est établi sur le lot 13 du rang 9 de Leeds en 1832. Son épouse était Grace Thompson. Leurs descendants vivent sur la ferme.

Chapitre XXIX

Parenté célèbre

Il est probable qu'aucune légende de ce livre ne soulèvera autant de ressentiment que celle-ci. Quel homme ne gratifie pas sa parenté d'une auréole de gloire quand il en parle, à moins qu'il ne soit un descendant écossais qui admettra que ses aïeux étaient hardis, peut-être nonchalants, et souvent de petits exploitants agricoles, ou des pêcheurs sans argent. Mais aucune région ne refuse l'éclat qui vient de la moindre noblesse et, assurément, les gens de Mégantic n'en ont pas été privés. Parmi ceux qui ont vécu et travaillé dur dans Mégantic, peut-être que certains avaient du sang royal; mais sinon, on ne doit pas être mal à l'aise du fait qu'ils aient eu de grands espoirs dans ce sens.

La famille Greaves est d'origine anglaise et apparentée aux grands manufacturiers de coutellerie et de quincaillerie, Greaves & Co. de Sheffield, Angleterre. Qui n'a pas épilé le nom de cette compagnie sur son couteau durant un repas? Quand John Greaves, le pionnier, a perdu son père durant la bataille de Waterloo, un membre de la famille a écrit à sa mère, M^{me} Jane Wilson Greaves, qu'il désirait adopter son fils. Mais comme il était le seul fils de la veuve, l'offre n'a pas été acceptée. À cause des années qui se sont écoulées et les ramifications qui se sont produites, il n'y a bien sûr, aucun lien entre les familles anglaise et canadienne de ce nom.

Les millions des Shephard

Robert Shephard, un très riche citoyen de Londres, Angleterre, avait une sœur nommée Elizabeth qui s'est enfuie avec son cousin John Shephard. Par ce mariage, elle a été reniée par son frère. Cependant, après un certain temps, Robert ayant pardonné à son unique sœur, il semble qu'il l'ait cherchée en vain. Il aurait, paraît-il, déposé à son intention un million de livres sterling à la Banque d'Angleterre. Vers 1810, Robert Shephard est décédé et, avec les années, l'argent non réclamé est devenu vingt millions. De leur côté, Elizabeth et John Shephard sont allés à Bath, Angleterre, où leur seul fils W. Harry Shephard est né. En 1830, la famille vint à Québec et l'année suivante, John Shephard, qui faisait partie d'un contingent militaire, est décédé durant une épidémie de choléra. Son fils est venu à Inverness où il a vécu avec John George. « Harry » a épousé Julia Ainsley d'Inverness et ils ont vécu durant plusieurs années dans

une petite maison sur la ferme d'Angus Brodie, senior. Quatre des enfants Shephard-Ainsley sont vivants: Alban, Francis, Edward et Elizabeth. Julia et John sont décédés. W. Harry Shephard est décédé en 1866 et a été inhumé au cimetière Boutelle. Deux ans plus tard, sa mère est décédée à Québec, à l'âge de 84 ans; elle avait apparemment un peu plus de 20 ans lors de son mariage. Madame Julia Shephard devint par la suite M^{me} John Williamson. Un fait à noter : le père et la mère sont de la même famille Shephard et leurs petits-enfants Elizabeth et John ont été ainsi appelés avant même qu'il soit question d'un quelconque héritage. En fait, il est improbable que Harry Shephard, qui était un homme très pauvre, ait jamais eu la moindre notion qu'un montant d'argent attendait d'être réclamé dans des épaisses voûtes outre-mer, montant qui aurait été suffisant pour acheter un ou deux comtés en entier. Plusieurs personnes ont tenté de récupérer cet argent et des difficultés sont survenues au moment de prouver que les Shephard de Mégantic étaient les héritiers légaux. Ceux qui ont approfondi les recherches il y a 25 ans, croient fermement que les enfants Shephard dont Alban est l'aîné des garçons, sont les véritables héritiers. La valeur totale taxable des propriétés de Mégantic est d'un peu moins de 4 millions de dollars et il semble donc que l'héritage Shephard mériterait qu'on s'y attarde.

Alexander Cook, fils de Archibald Cook et Mary McKelvie, est venu à Inverness en 1860, mais est reparti la même année en Illinois où il est décédé en 1892. Il s'est marié à Galston, Écosse, le 8 mars 1859 à Mary Burns, une parente du célèbre poète Robert Burns. De leurs 10 enfants, 5 sont encore vivants.

Alexander Hall de Durham, Angleterre, dont la mère était une parente du poète James Thomson, auteur de « Les saisons », était constructeur de moulins de son métier, et, après avoir travaillé pour Sir John Colwell de Québec durant un certain temps, est arrivé à Leeds vers 1822. Il a construit le premier moulin sur la rivière Palmer où les moulins Wilson sont situés aujourd'hui. En Angleterre, M. Hall avait épousé une sœur de George Baptiste de Trois-Rivières. Alexander, un de leurs 6 enfants, a été confronté à la guerre des états confédérés du Sud et de Mexico où il fut assassiné. George et John Hall étaient partenaires avec leur père dans le moulin. Isabelle a épousé Henry Layfield et sa sœur a épousé James Aylwin. De leurs deux enfants, l'un est Thomas Aylwin C.R. de Québec et l'autre l'épouse du D^r Hume de Leeds. Charles Jiggins a épousé une fille de George Hall.

Les Annesley de Upper Ireland sont parents de la famille de Lord Annesley de la vieille Irlande.

Fullerton de Kilmichael. Que James Fullerton, dont la photo apparaît en page frontispice, soit l'héritier d'une succession en Aran ne fait pas l'ombre d'un doute, selon certains. Seules les grandes lignes d'une histoire légale peuvent être données ici. À une certaine époque, l'île entière a appartenu à la Couronne et quand les Fullerton de Kilmichael sont venus en aide à la famille Bruce dans ses déboires, (*NDLT: famille normande établie en Écosse*), plus tard, celle-ci a pu les

récompenser. La charte Fullerton d'Aran date de l'année 1307, l'année où les Bruce ont quitté l'île. Cependant, durant une longue période, les rois de la maison Stewart ont utilisé l'île d'Aran comme une réserve de chasse avec les châteaux de Brodick et Lockranza comme pavillons de chasse. L'histoire d'Aran est d'un intérêt sans pareil. Du vieux Brodick, la capitale, il reste peu, sinon le château. Invercloy, de l'autre côté de la baie, à l'embouchure de la Cloy, est un village moderne. La maison de Kilmichael est le domicile des Fullerton qui, avec les Hamilton, sont maintenant propriétaires de l'île. James Fullerton (famille n°15) est né en 1793, son père James en 1761, son grand-père James en 1735 et l'arrière-grand-père John en 1705. De là, on peut facilement retracer les ascendants de Alexander, John, Fergus et plusieurs autres Fullerton jusqu'à l'époque des Bruce. Pour un lien plus récent, voir le portrait de James Fullerton de Manchester.

Comme circonstances vraisemblables par lesquelles la propriété Kilmichael a été transférée, faute d'un héritier mâle, à celui qui a pris le nom Fullerton lorsqu'il a épousé Miss Fullerton, en violation de la loi de primogéniture, laissons parler ceux qui étudient les titres et la noblesse. N'est-il pas malheureux que dans plusieurs cas, un héritage de droit dans les Vieux Pays ait été éclipsé par de merveilleuses perspectives dans le nouveau monde, par une acquisition de terres et d'héritiers? Cette prospérité, ajoutée à la prise de conscience de la valeur finale des biens, n'a que rarement retenu la main du véritable héritier au moindre signe de dépossession.

Pourquoi peu de familles peuvent-elles retracer leur descendance en remontant deux cents ans avant que Colomb ait des déboires avec ses marins? Mais les Fullerton portent le flambeau dans ce fait. Les armoiries peuvent être vues dans une gravure placée au-dessus de la porte. Un canon était monté dans chaque coin de la maison Kilmichael.

Les armoiries écossaises McKillop. Les mots «Non Dormit Qui Custodit» pourraient se traduire par : «Celui qui monte la garde ne dort pas» (psaume 121). En transmettant cette photo que nous devons à D.M. Solandt, il écrit : « Ce blason a été accordé à la famille de *Philips* ou McPhilips ou McKillops qui, à l'époque des Bruce, étaient gardiens du château royal de Dunsclaff, près de Oban, en Écosse. Il pourrait s'agir de la plus ancienne famille McKillops. La famille est maintenant grandement répandue et ses membres ont toujours été des gens actifs et passionnants. Présentement, il y a deux représentants à la Chambre des communes, un du Shropshire et l'autre d'une circonscription du nord de l'Irlande. »

Les Melrose de Roxbury, Berwickshire, Écosse, étaient des gens de noblesse et le titre est allé à la famille de l'oncle de John Melrose. Ce dernier a épousé Mary Ewart et leur plus jeune fils Alexander, marié à Wilhelmina Forbes, est venu en Amérique où il a travaillé sur le canal Érié comme maçon (également à Anticosti) et, vers 1830, s'est établi sur le lot 3 du rang 7 à Inverness. Enfants: Janet (R.

Cockren), John (Jane Hackett), Mary (James Robinson), Agnes (Thomas R. Robinson), Margaret (William Cruikshank), Wilhelmina (Thomas McGill). Alexander, fils de John Melrose et Jane Hackett, vit sur la ferme. Les Melrose sont dispersés. Il y a également les Melrose de Leeds.

Tel que mentionné précédemment, les éditeurs MacMillan de Londres étaient reliés de près aux membres des familles 10, 13 et 14. Grâce à Frederick MacMillan de Londres, fils de Daniel, on peut voir les photos de deux frères qui, par les Crawford et les MacMillan, étaient les cousins de neuf ou dix membres des clans écossais de 1829. Ces deux hommes lettrés peuvent représenter les gens de la classe supérieure qui ont quitté Aran, mais qui sont restés en Grande-Bretagne.

Vers la fin du 18^e siècle, Duncan MacMillan a épousé Catherine Crawford. Cette famille vivait sur une coquette ferme de Upper Corrie, en Aran, mais est déménagée à Irvine sur la côte opposée en 1816. Daniel est décédé le 27 juin 1857 après avoir fondé avec son frère Alexander, la grande maison d'édition MacMillan & Co. Daniel et Alexander étaient des vendeurs de livres importants, des hommes d'une grande intelligence et, à leur époque, en relation avec des gens éminents comme William Wordsworth, Thomas Carlyle, F.D. Maurice, l'archidiacre Hare et Charles Kingsley. Une courte biographie de Daniel a été écrite par le renommé Thomas Hughes, auteur de « Les jours d'école de Tom Brown » alors qu'il vivait à Londres. Le D^r Brodie Sewell a écrit: « MacMillan était parmi les jeunes gens prometteurs, mais sans aucune doute, parmi les hommes de marque que j'ai connus, David Livingstone et Daniel MacMillan se démarquaient ». Margaret, fille de Alexander MacMillan a épousé Louis Dyer, qui a été à une époque professeur de grec à l'Université Harvard et qui réside à Oxford, Angleterre.

De Daniel, vers la fin de sa vie, M. Hughes a écrit: « Alors, il parlait de son rêve de se baigner sous le *Blue Rock d'Aran*, de sa tante et de son oncle McKay, de leur voyage de noces et de sa joie qu'ils aient pu être ensemble, du climat merveilleux en Aran, de leurs promenades jusqu'au Bracklinn et les Trossacks. » L'oncle McKay dont il est question, était le révérend Alexander McKay, ministre indépendant de Sannox de qui les Écossais de Mégantic parlaient avec beaucoup d'affection. Son épouse Janet, était la fille de Malcolm et sœur de Duncan MacMillan. Frederick MacMillan croit qu'il n'existe pas de portrait du révérend. A. MacKay et il nous est agréable de reproduire la silhouette à la page 52. L'original a été apporté d'Aran avec l'inscription « Découpé avec de vulgaires ciseaux par un garçon particulièrement talentueux, Maître Hubard, sans dessin ni autre appareil ». Cette illustration appartient maintenant à M^{me} James McKillop et on dit qu'elle est une représentation parfaite dans son genre.

Chapitre XXX

Rassemblements

Le Centenaire de Mégantic - un rappel émouvant.

On a proposé qu'une réunion se tienne en 1905; il pourrait y avoir, soit un rassemblement dans le comté vers 1910 ou une célébration du centenaire qui inclurait tout le comté, tout en présentant certaines caractéristiques des différents villages. Si un comité commençait sa planification une année avant le rassemblement, les préparatifs pourraient être complétés à temps. Les différents conseils en place à cette date en prendront possiblement l'initiative. En divers endroits, il est d'usage de donner le nom de célébrités locales aux écoles, aux routes, etc., et la région pourrait par conséquent avoir l'École Hall, l'Académie MacLean, le chemin Baxter, etc. pour le premier centenaire du comté.

La réunion de Mégantic au Carrefour Inverness, le 10 juillet 1900, a remporté un vif succès même si le temps était pluvieux. Le lecteur se rapportera aux comptes rendus publiés à l'époque. Quelques détails de deux rencontres antérieures d'un caractère plus local sont donnés ci-après.

Le pique-nique des gens d'Inverness venant d'Aran, a eu lieu le 8 septembre 1898, à un endroit appelé « le quai des Écossais ». Un quai peut rappeler le point d'arrivée des pionniers, comme par exemple ce quai naturel de tourbe et de galets où les canots chargés de provisions venant d'Upper Ireland arrivaient et d'où commençait leur voyage.

L'idée de ce pique-nique semble avoir été lancée par M^{mes} Janet McCammon, Isabella Johnstone, Flora Ann Mooney et Ellen Miller. L'endroit choisi peut être désigné comme étant sur la rive nord du lac Joseph, sur la concession entre les rangs 3 et 4 d'Inverness. Une centaine de personnes étaient présentes incluant les pionniers James Kelso (Halifax), Archibald McKillop (Somerset), M^{me} Thomas McCammon, M^{me} John McKenzie (Halifax), M^{me} John McKinnon (Halifax), M^{me} William Murchie, Malcolm McKillop et M^{me} James McKillop.

Des tables ont été installées près du bois, au « quai », et un repas a été servi, une trentaine de personnes assises à une table. Combien de personnes ces vieux ont-ils pu se rappeler et qui sont maintenant décédées, mais qui durant leur vie active, ont emprunté ce quai? Une des personnes présentes disait « Je pense qu'il n'y a jamais eu un pique-nique où chacun a montré autant d'intérêt; les plus jeunes faisant de leur mieux pour divertir et s'occuper des plus vieux ». Quelques-uns se sont rendus au premier cimetière, mais comme la pluie a commencé à tomber, la visite a été abandonnée, même si le cimetière dans la forêt n'était qu'à quelques centaines de mètres du lac.

Après le repas, le groupe s'est déplacé jusqu'à la maison de M^{me} James McKillop où la réunion s'est poursuivie. Angus Brodie, fils de Neil, agissait comme président. Des discours ont été prononcés par James Kelso, John D. McKenzie, Donald McMillan et John W. Mooney. Monsieur Kelso a mentionné que les pionniers étaient des gens pieux et qu'il n'y avait pas de mouton noir parmi eux. Il a ajouté que ces hommes étaient très forts, relatant l'exploit où son père a transporté trois quintaux de patates sur son dos jusqu'à la maison, à partir du quai qu'ils venaient de laisser, une distance de deux milles!

L'inévitable dans une vie et la rapidité des changements sont démontrés par le fait que, à l'intérieur d'une année après cette rencontre, quatre des personnes présentes sont décédées: James Kelso, Archibald McKillop, M^{me} Thomas Johnstone et Alexander McKillop. Tous sont enterrés à la chapelle.

Journée des Écossais - 5 juillet 1900

La journée a été magnifique. Sur la ferme Mooney, tout était prêt, le comité ayant tout préparé. Au bout de la maison, faisant face à la route, une large plate-forme avait été construite et à partir de l'entrée menant au chemin Hamilton, une arche avait été érigée sur laquelle 1829 était écrit d'un côté et 1900 de l'autre. Une musique de circonstance a été jouée par le cornemuseur Fraser, alors qu'il dirigeait la procession des voitures et on dit que l'air de « Les Campbell arrivent » n'a jamais été mieux rendu que lorsqu'ils ont traversé le pont sur la rivière Thames. Les chiffres varient quand on veut évaluer l'assistance, mais probablement qu'on a eu environ 1 000 personnes. Mis à part le nombre de personnes présentes et des quelque 200 ou 300 véhicules qui les ont amenées ici, il est certain qu'il n'y a jamais eu de rassemblement plus joyeux. Par courtoisie, on lui a donné le nom de Rassemblement écossais en l'honneur des pionniers de 1829 et 1830, mais en réalité c'était une réunion des résidents de Mégantic.

Parmi les passagers du Caledonia, étaient présentes M^{mes} Janet McCammon et Marion McKenzie. Madame James McKillop avait planifié être présente, mais la maladie l'en a empêchée.

Trois filles de Peter Sillers et Janet Kelso (famille n° 17) qui arrivaient sur le bateau Newfoundland il y a 71 ans, étaient présentes: Margaret, Elizabeth et Mary. Elles s'appellent maintenant M^{me} John McKinnon (87 ans), M^{me} William Murchie (84) et M^{me} Donald McKinnon (82) qui ont bien apprécié la journée.

Les passagers de l'Albion, étaient représentés par James Fullerton de Bedford, N.H. (famille n° 15). Personne n'aurait mieux apprécié cette rencontre plus que William Gordon de Lowell, passager de l'Albion, mais il n'a pu faire le voyage. Malcolm McKillop (un autre de l'Albion), même s'il est en assez bonne santé à 90 ans, n'a pu être présent. La famille n° 18 était bien représentée par Alexander et Mary McKillop et M^{me} William Mowat. Peter Hamilton, 90 ans, a apprécié la

journée. Madame Wallace (Mary McCurdie), décédée le 22 juillet 1900 était présente durant une partie de la journée. Parmi les personnes âgées, nées en Amérique, se trouvaient Neil McKenzie (famille n° 19), M. et M^{me} Neil Fullerton d'Iowa. William O'Brien, qui dépasse les 90 ans, était parmi les invités de la Journée des Écossais et était également présent à la Journée du Carrefour le 12 juillet 1900.

Archibald Kelso, arrivé d'Écosse en 1846, assistait au pique-nique Mooney et des représentants trop nombreux pour les nommer, de toutes les familles qui ont vécu dans la municipalité, étaient présents. Des gens vivant dans Mégantic, mais qui ne s'étaient pas vus depuis 30 ans, ont pu échanger entre eux. C'était une journée particulièrement réussie pour les aînés et la table d'honneur était chargée de mets délicieux. Tous ont apprécié le repas servi avant que les conférenciers arrivent. Donald McMillan présidait, un psaume a été chanté et une prière récitée par le révérend Corrigan. Des chants ont été interprétés par la chorale, de même que par un duo formé de M^{me} Peter McDonald et sa fille. La dernière, mais non la moindre des attractions a été celle d'un joueur de cornemuse portant le costume écossais qui a offert une excellente prestation. David Moffatt avec son violon faisait remarquer à un auditeur: « Cette musique de cornemuse nous va droit au cœur! » La fête était réussie et toutes les dépenses ont été prises en charge par le comité.

Le président a raconté l'histoire des pionniers d'Aran, a parlé du plaisir qu'il a eu de voir le rassemblement des nationalités et a invité les conférenciers parlant gaélique Duncan Cook et Neil Edwin McKillop, qui, tandis qu'ils parlaient dans cette langue ancienne, étaient écoutés avec un intérêt évident par les vieux et avec émerveillement, envie et amusement par les plus jeunes. Ainsi, l'ignorance devra toujours rendre hommage au savoir des experts.

En anglais, John D. McKenzie a parlé avec enthousiasme de cette grande rencontre. Il a été suivi par le maire James A. Wallace qui a salué avec bienveillance et fierté patriotique les améliorations survenues avec l'évolution des années. Dugald McKillop a ajouté que les avantages dont les pionniers avaient été privés, leur ont été remis d'une autre façon par les lois de la compensation. Il a démontré que, même si quelques familles avaient connu la tristesse, personne n'est plus digne d'un souvenir de gratitude que ces nobles Écossaises (dont quelques-unes étaient présentes) qui ont trimé dur dans les foyers et dans les champs pour le bien-être de leurs familles.

Monsieur Noël, un avocat Canadien français, a déridé l'auditoire en déclarant qu'il devait être considéré comme un Écossais parce qu'il avait mangé des flocons d'avoine (gruau) pour déjeuner durant 13 ans. Ce en quoi il a été battu par John W. Mooney qui a mentionné que son premier souvenir d'une quelconque nourriture était du gruau d'avoine et que, même sans enthousiasme, il en avait mangé presque tous les jours depuis. William H. Lambly a lu un poème écrit par Archibald McKillop, suivi par le révérend H.A. Dickson, éditeur

du Megantic Gazette, qui a fait remarquer que peu d'endroits occupent une telle place décrite comme étant « ce cher vieux Mégantic » dans le cœur des gens. Il pense qu'à des intervalles d'environ 5 ans, de telles rencontres pourraient avoir lieu et il a exprimé le désir que « Les Annales du début d'Inverness » publiées dans son journal, pourraient prendre la forme d'un livre.

Tous se sont réjouis quand John Mooney, senior, a accepté de dire quelques mots bien sentis. Il a fait référence au tempérament des pionniers écossais basé sur la Bible qu'ils étudiaient avec soin, et a parlé du défunt James McKillop, senior, comme étant un homme de qualité. Il a fait l'éloge des gens de Mégantic en général en disant: « On cherchera en vain une arme meurtrière dans notre milieu ». Alors quelqu'un a montré un outil d'apparence bizarre et M. Mooney a répliqué en riant: « Attendez que je finisse ma phrase. Je dis, vous ne trouverez pas un poignard ou une arme de ce genre, à moins qu'elle ne soit importée! »

Robert Stewart, marchand d'Inverness, a été invité à monter sur l'estrade, mais il s'est contenté modestement de raconter un incident humoristique sur les Écossais.

Le révérend John McKillican, Neil McKenzie, de Holstein, Ont., le D^r Archibald McLean de Sarnia, Ont., le révérend James Sutherland, l'Adjudant Thomas McKenzie, l'Honorable Marchand, l'Honorable M. Flynn et d'autres ont adressé leurs regrets de ne pouvoir être présents.

Durant l'exécution de ce long programme, un bon nombre de nos aînés avaient un siège sur l'estrade et le sourire sur leurs visages démontrait leur satisfaction. Même si quelques photos ont été prises, on a exprimé le souhait qu'une attention spéciale soit apportée à cet effet lors des assemblées futures. Dans son ensemble, la rencontre a été magnifique, surpassant tout ce qu'un étranger aurait pu imaginer possible. Le comité organisateur s'est assuré une renommée enviable. Un certain nombre de livres écrits en gaélique de même que divers objets anciens ont été exposés. Des activités sportives, selon les goûts et les aptitudes des plus dégourdis, ont terminé cette journée de plaisir et d'agrément.

De telles réunions font le lien entre les temps anciens et aujourd'hui. La majeure partie de ce qu'il y avait de bon autrefois nous a été transmis et transparaît dans les caractéristiques des jeunes et de leurs descendants, et doit désormais avoir une influence et un contrôle sur la morale et l'attitude mentale du milieu. Que chacun fasse honneur à cet héritage.

Sont originaires des Îles Orkney: James Clouston (R. 13 – Leeds), James Clouston (R. 14 – Leeds), Robert Clouston (Leeds), Thomas Craig (Kinneir's Mills), James Craigie (Leeds), Robert Cruikshank (Leeds), Thomas Johnstone (Inverness), Isaac Johnstone (Inverness), Charles Logie (Inverness) et le révérend R. G. Ward (Ireland). Une fête Orkney-Mégantic pourrait être excitante.

De telles rencontres au Lac Dauphin réunissant les gens de Mégantic en 1900, pourraient avoir lieu de temps à autre en Nouvelle-Angleterre, etc. Un pas dans la bonne direction est la mise en place de sociétés d'histoire dans des districts fondés depuis longtemps, par lesquelles des rencontres pourraient être parrainées et du matériel intéressant accumulé. Même des copies de documents comme ceux qui suivent, lorsqu'ils sont accessibles, peuvent avoir de l'importance pour un chercheur ou un étudiant.

Traduction de l'acte de mariage :

Hall marié à Ready

Luke Hall, célibataire du canton d'Ireland dans le comté de Buckinghamshire, district de Québec, pour toujours, a épousé avec dispense de bans, Jane Ready, célibataire du même endroit, le quatrième jour de janvier 1828, célébré par moi, R.R. Burrage, ministre à Aubigay, Pointe Lévi.

Luke Hall

➤parties contractantes

Jane Ready

Signatures des témoins: William Thomas, senior
Donald McLean

Je certifie que ce document est une vraie copie.

R.R. Burrage, Ministre à Aubigay
Pointe Lévi, 4 janvier 1828

Chapitre XXXI

Divers - Clan Mégantic

Nos remerciements vont à nos collaborateurs, tel que le révérend John Crombie. Il était judicieux et il détient toujours une place de choix aux yeux de plusieurs. Une bonne partie de son succès et de son influence dans la région d'Inverness tient de sa bienveillance et de sa compassion envers ses paroissiens, avec un mélange de commisération paternelle pour leurs faiblesses.

Peu nombreux sont ceux qui pourraient écrire de mémoire l'histoire d'un voisin d'autrefois, comme celle qui suit, concernant le chef du premier groupe, né le 17 août 1782 et décédé le 18 juin 1867, dont « l'épouse et assistante dans toutes ses bonnes œuvres », est décédée le 16 mars 1861, à l'âge de 71 ans. Monsieur Crombie écrit: « Monsieur Archibald McKillop était un chef. Il avait un corps d'athlète et dans sa jeunesse a dû être un beau jeune homme, dépassant d'une tête la majorité de ses compagnons émigrants. Pas seulement par son apparence physique, mais également par ses capacités intellectuelles de premier ordre qui lui permettaient d'avoir une conversation intelligente sur des sujets variés et de donner son point de vue promptement et avec une bonne facilité d'élocution. »

Il était un homme, comme on peut s'y attendre, de fort tempérament, qu'on ne pouvait facilement faire dévier de ses convictions acquises après mûre réflexion. On a raconté qu'il se destinait au ministère, mais que des raisons familiales l'en ont détourné. Il a accepté d'être un petit fermier parmi les siens dans le Clachan de Sannox de son enfance. En matière de religion, il était un «indépendant» ou congrégationaliste, s'étant rapproché lui-même de cette Église qui, au départ, avait été partagée en sociétés par James et Robert Haldane. Alors qu'il était sincèrement et honnêtement attaché à l'Église congrégationaliste, il gardait dans son cœur une bonne place pour tous les chrétiens évangéliques et les ministres de toute dénomination recevaient un accueil chaleureux dans sa maison, cette maison qui a servi de lieu de rassemblement jusqu'à ce qu'une église soit construite.

Il n'était pas seulement un amoureux des hommes bons, mais également le protecteur de tous les missionnaires et bénévoles, la Société anglaise de la Bible recevant une large part de ses dons et il sollicitait personnellement en sa faveur. L'auteur se souvient de plusieurs occasions, durant les dernières années de sa vie alors qu'il n'entendait presque plus, où il sortait de sa retraite pour donner haut et fort une allocution en faveur de la Société connue mondialement. Il avait le grade de colonel de la milice locale, était juge d'instance, poste qu'il a détenu aussi longtemps qu'il a pu remplir la tâche.

Il a vécu à un âge avancé et il est arrivé à sa fin comme un épi mûr, voyant les enfants de ses enfants et la paix sur Israël. Son corps repose parmi d'autres cendres précieuses du cimetière de l'église congrégationaliste pour laquelle il a tant travaillé à sa réalisation et où il se réjouissait de rencontrer, non seulement ses amis, mais aussi les croyants d'autres confessions, comme un avant-goût du temps et du lieu où les noms de la terre seront ignorés et où le Christ sera présent.

Les funérailles de « Grand-Papa » font partie de ma jeunesse. Monsieur Combrie, par la fenêtre ouverte, face à la concession, a lu le psaume commençant par « Ô Dieu de Bethel dont les mains... » et les gens debout sous les peupliers chantaient du mieux qu'ils pouvaient. Regardant en arrière, il semblerait qu'un chapitre des Annales concernant les pionniers venait de se terminer; en l'espace de peu de temps, les activités habituelles de la place sont devenues choses du passé, la propriété des terres adjacentes a changé et quelques-unes des fermes ont été abandonnées; peut-être en pensant qu'un jour, à la recherche d'une maison, se tenant sur le dessus de la côte de la chapelle, quelqu'un pourrait s'écrier « Par la couleur des buissons, on pourrait croire que quelqu'un a déjà vécu ici! »

Il n'est pas rare d'entendre ceux qui sont partis du comté, déclarer après plusieurs années, que ici était la vraie vie et que M. Crombie ait apprécié ces temps de dur labeur, est démontré dans cet extrait d'une lettre personnelle. « S'il y a quelque chose dont j'aimerais entendre parler, c'est l'érection de trois monuments du souvenir. Le premier au Ruisseau Bullard où les immigrants ont planté leurs tentes en arrivant de Québec par le chemin Craig; le second pour marquer l'emplacement de la première école construite dans la vallée et où les garçons avaient l'habitude de couvrir leurs pieds nus avec leurs bonnets de laine durant les journées froides; et le troisième marquerait l'endroit de la première église presbytérienne sur la ferme de Donald McMillan. J'ai de bons souvenirs de ces jours précieux dans la vieille église de bois rond où il n'y avait pas de bancs.

À une autre époque, où les chaises s'écroulaient chaque fois que quelqu'un voulait s'y asseoir et qu'on remettait rapidement en place sans l'ombre d'un sourire. Les fenêtres ne s'ouvraient pas et, durant quelques années, les deux situées de chaque côté de la chaire, devaient être démontées pour permettre l'entrée d'un peu d'air frais. Ceci a duré jusqu'à ce que la Providence nous envoie une tempête de grêle qui est venue casser les vitres (qui n'ont jamais été réparées) sur un côté de l'église, nous donnant ainsi de l'air frais en abondance. Durant plusieurs années, j'ai vécu seul et avec patience et tolérance, tous ont assisté aux offices sans distinction et j'ai souvent reçu leur aide financière. Quand je suis parti, toute la communauté m'a rendu hommage dans un discours et m'a offert un service à thé en argent que j'ai conservé en souvenir de mon ministère à Inverness. Le nom de votre honoré père est inscrit dans ce discours comme représentant de l'Église baptiste d'Inverness. Si elles ont été difficiles, ces années de ministère regroupaient les fidèles de cinq cantons: Inverness,

Lower Ireland, Halifax, Somerset et Nelson. Je les regarde maintenant, alors qu'un demi-siècle s'est écoulé, comme ayant été les jours les meilleurs et les plus heureux de mon ministère. »

Ce qui constitue l'histoire et les faits pour d'aucuns peut être douteux pour d'autres qui ont un point de vue différent. Les avis sur certains personnages varient et, même les souvenirs charmants comme ceux racontés par M^{me} Jane Hall Annesley de Spearfish, Dakota, en parlant de Mégantic il y a 60 ans, ont généralement été omis. Les souvenirs amers devront sûrement être exclus, parce « qu'on ne doit parler que du meilleur de la race humaine ».

Madame A. raconte: « Durant l'année 1839, M^{me} Anna Barwis est venue en Irlande à partir de Québec. Sa venue marquait une époque pour nous. Âgée d'environ 30 ans, elle était belle et avait la grâce et la culture de la meilleure société. Étant veuve d'une victime de l'épidémie de choléra, elle s'était installée en campagne où la vie était moins chère qu'en ville. Inconsciemment, elle est devenue un modèle à imiter, des milles à la ronde, et faisait figure d'autorité en ce qui concerne les bonnes manières. Mon meilleur souvenir de mon foyer canadien se concentre autour de la famille Barwis ».

La peur de la discipline sévère des parents a mené les enfants à inventer bien des stratagèmes et l'espace nous manque pour les raconter tous. Un garçon est resté chez un voisin beaucoup plus tard que l'heure permise et en retournant à la maison, il a vu son père en colère qui le cherchait. Vif comme l'éclair, et avant que son père ne le voit, le garçon se couche par terre et simule l'agonie quand son père le trouve. Le père a pris peur et l'a transporté tendrement à la maison, mais la farce ne pouvait durer et le garçon a éclaté de rire. Il n'a pu échapper à une correction bien méritée. Tous les parents n'étaient pas aussi sévères, cependant. L'incident suivant aurait pu être inclus au chapitre XVI: Dugald McKenzie et son épouse sont sortis un soir de 1835. Un garçon nommé George Pounds a raconté que les vaches de McKenzie étaient chez lui dans le rang 7 d'Inverness. Les trois sont donc partis à travers les bois pour vérifier, ont perdu leur chemin et, comme il pleuvait abondamment, ont trouvé refuge sous un cèdre. Quand le matin s'est levé, ils se sont aperçus qu'ils étaient tout près d'un champ de M. Pounds. En voyant l'endroit familial, l'enfant s'est écrié: « Dieu soit loué ». Voyant que leurs parents n'étaient pas rentrés, les garçons McKenzie John, Neil et Dugald ont crié pour les appeler et John, à l'imagination fertile, s'est fabriqué un sifflet avec une branche de tilleul pour siffler vigoureusement, juché sur le toit de la petite maison. Finalement, ils ont cessé leurs recherches et ont passé la nuit seuls avec le bébé.

Un chapitre ou deux pourraient être écrits sur les incidents drôles, parfois pathétiques, vécus par ces familles. Tous les conférenciers n'ont pas fait des interventions aussi courtes que cet orateur à l'école du district 16 d'Inverness, il y a plusieurs années, alors qu'un problème municipal devait être réglé. Il prit la parole en disant: « M. le Président, ils parlaient de Layfield. » Il fit une pause et

dit: « Excusez-moi pour la pause ». Et après une autre pause, il s'est assis à nouveau. Des débats ont quelques fois eu lieu entre des groupes rivaux et parfois le voisinage tout entier en était remué. Ces discours impromptus (à pied levé) étaient utiles et même aujourd'hui, plusieurs regrettent de n'avoir pas eu la chance quand ils étaient jeunes d'apprendre à parler en public lors de rassemblements.

L'essentiel des anecdotes concernant les débats, les classes de chant et autres espiègleries de jeunesse, qu'elles soient motivées par la peur ou la colère, dépend de ce qu'on en raconte, et, surtout les histoires de vieux salauds ayant beaucoup plus d'effet lorsqu'elles sont racontées de vive voix plutôt que d'encombrer une page imprimée. Les gens d'une commune s'amusent d'une bagatelle même si elle est racontée trois fois. À titre d'exemple, quelques fois quand ceux qui parlaient gaélique se rassemblaient, ils portaient à rire spontanément, même quand aucune blague n'avait été racontée.

L'entente était que si on racontait quelque chose, à un moment donné une joyeuse explosion se produisait. Dans l'euphorie générale, même les plus jeunes qui n'avaient rien compris à l'histoire, se mettaient à rire. Tout ceci était prévu, il aurait été cruel et malvenu de ne pas rire au moment approprié et je ne me souviens pas qu'on ait agi autrement. Bien sûr, il y a des gens mesquins dans la fraternité gaélique, mais la plupart ont du respect pour les convenances et, de plus, ils sont diplomates. Quand on lit une histoire à haute voix, le ronflement négligent ou le reniflement de dédain peut remplacer un rire qui fait sauter les épaules.

Les pionniers canadiens, quoique séparés de leur mère-patrie par une barrière que peu ont retraversée par la suite, se sont rappelés avec affection du lieu de leur naissance et du visage des anciens. De la même manière que la « frontière », l'Île d'Aran et l'Île d'Émeraude appartenaient à nos pères, le vieux comté appartient à leurs enfants aujourd'hui. (Suivent sur 10 lignes des impressions personnelles de l'auteur qui ne se rapportent pas à l'histoire comme telle).

Vives et permanentes sont les empreintes de la jeunesse. Quand deux hommes, ayant vécu dans des villes de la province voisine d'Ontario depuis 40 ans se rencontrent maintenant, leur principal sujet de conversation est Mégantic, tout comme leurs parents parlaient de l'Écosse. Si les souvenirs de ces gens étaient racontés dans les journaux locaux, ils pourraient former une suite intéressante aux présents chapitres. Même un bref aperçu de ce qu'était toute la vie dans les Vieux Pays, comme ce qui suit, écrit par M^{me} E.S. MacDonald concernant Aran, en réjouira plusieurs: « Comme je me rappelle bien le bord de mer et ses plaisirs variés; les petits mollusques qui disparaissaient dans le sable au moindre bruit; les merveilleux coquillages roses comme des balles de porcelaine de couleur vive après que les épines avaient été enlevées; des belles agates trouvées par les enfants plus âgés. Dans le bois, il y avait des fleurs de toutes sortes: digitales

portant de grandes cloches multicolores, des primevères en buisson et je n'ai encore jamais vu de fuchsias plus beaux. En poussant à l'extérieur, les fuchsias couvraient tout le mur de la maison et agitaient leurs fleurs dans la fenêtre du grenier. On les retrouvait dans une seule couleur, un rouge foncé. De Brodick, après Invercloy et tout près de Lamlash, il y avait une baie splendide, partiellement bordée de rochers, étage sur étage, comme une vaste rangée de marches. À Brodick, il y avait la montagne *Goatfall* où on pouvait voir les magnifiques *cairn-gorm stones* (NDLT: quartz fumé de couleur jaune, gris ou brun qu'on trouve en Écosse). J'en possède trois petits, montés sur un anneau. Ils sont de plus en plus rares, mais j'en ai vu à Glasgow assez gros pour faire la poignée d'une canne. »

En ce qui a trait à Lamlash et autres derniers éléments divers, on pourrait rappeler que le dernier sermon entendu en Écosse par ceux qui se sont embarqués sur le *Caledonia*, a été prononcé par le révérend A. McKay, sur le pont du bateau pendant qu'il était ancré au port de Lamlash, le samedi, 25 avril 1829. Que le discours ait été ou non retenu très longtemps dans le souvenir de ceux qui mettaient de côté la sécurité que leur offrait Aran pour aller vers l'inconfort d'un bateau à voiles émigrant et le futur incertain au-delà des mers, on peut affirmer que le thème était approprié, puisqu'il a relaté un texte de Pierre, versets 5 à 7.

Ma mère nous a questionnés au retour à la maison pour savoir ce que nous avions retenu du texte. Invariablement, son commentaire était: « C'était un bon texte de toutes façons. » Monsieur McKay avait prononcé un discours d'occasion, probablement impressionnant et, puisqu'il avait parlé en langue gaélique, le silence était complet. Le zèle et la bienveillance du pasteur, et la bonne volonté du capitaine Miller, ont été démontrés lors de ces adieux. Il y avait quelques sympathisants baptistes sur l'île à cette époque, représentés par le prédicateur Haldane, mais il n'y avait pas de ministre presbytérien à Sannox en 1829.

Le Clan Mégantic

Un bûcheron de Mégantic qui se trouvait dans les forêts de la Nouvelle-Angleterre, a révélé un jour qu'il s'ennuyait tellement de chez-lui, que la simple rencontre d'un chien canadien le réjouirait. Quelque part dans le Nord-Ouest, un homme du canton de Nelson a rencontré un garçon d'Upper Ireland et, par la suite, une solide amitié s'est formée. Les paysages et les noms de Mégantic leur étaient familiers à tous les deux et aucune autre présentation ne fut nécessaire. Comme dans les clans d'autrefois, chaque descendant d'un chef, même s'il était éloigné par les liens du sang, était reconnu comme étant un frère; et il y a une sorte de franc-maçonnerie parmi les gens de la colonie de Mégantic, où qu'ils se trouvent.

Quelques-uns des enfants de cette colonie sont occupés dans leur merveilleux monde de la force et du pouvoir qui déplace les montagnes; d'autres dans l'exploitation des fermes, le commerce ou la mécanique; d'autres dans ce qu'on pourrait qualifier de petit monde, fabriquent du beurre, s'occupent des métiers à tisser, travaillent comme commis, ou tournent la meule, mais ces conditions de la vie de chacun changent continuellement et ceux qui sont patients et talentueux prendront un jour la place des capricieux, indignes ou stupides. Fraternellement, de nos différentes situations, nous pouvons parler du Clan de Mégantic et ainsi, même ceux dont nous sommes séparés ne font qu'un dans un esprit de loyale camaraderie.

Le but recherché en citant des exemples et en nommant des endroits n'était pas de présenter un dossier complet ou de grandir les individus ou les localités, un éloge excessif aurait été désagréable, autant pour ceux dont nous avons parlé que pour leurs amis, mais plutôt de faire ressortir ce que ces femmes et ces hommes ont été ou ont accompli, ce qui pourrait inspirer de jeunes ambitieux.

Nos pensées vont vers les enfants qui doivent quitter leur maison, car même si un départ est inévitable, il est peut-être préférable qu'il se fasse en début de vie. Il n'y a pas de loi écrite pour le succès et les plus braves ne parviennent pas toujours à réaliser leurs idéaux. Tous les hommes, cependant, n'ont pas à mourir pour être appréciés et la renommée, même tardive, arrive parfois en cours de vie. Il s'agit que les garçons ou les filles du pays aient la santé, la ténacité et la conviction et, en temps voulu, ils connaîtront le succès, même s'il ne trouvent pas la fortune. Afin d'être bien outillé pour l'avenir, chaque enfant de la terre pourra prendre comme exemples les nombreuses personnes de Mégantic qui ont travaillé au loin, ou qui ont lutté à la maison; quoique nous sachions bien que la jeunesse n'acceptera pas nécessairement de recevoir d'emblée ce genre de trésor; mais elle devra aller quand même aller chercher l'expérience de première main à n'importe quel prix.

À ceux qui ne s'intéressent pas qu'au présent, mais dont la vision se projette dans le futur, tout en gardant en mémoire le passé, je dirai que même les imperfections des archives peuvent avoir une certaine valeur, comme l'amour transforme le brillant en véritable joyau. Regardez les visages, étudiez les exposés, démêlez si vous le pouvez les liens des familles et vous pourrez croire que la vie est réelle, tout en étant éphémère; que l'histoire est présentement écrite par le lecteur dans un moment fugitif, dans lequel Charles Wesley nous dit qu'il refuse de rester. Certaines gens de Mégantic ont eu, en effet, de magnifiques occasions, ont été instruits dans les écoles et ont débuté une carrière loyalement et pleins d'espoir, mais sans avoir la détermination nécessaire et, rapidement, leur projet a échoué dû à leur indolence et intempérance. Comme tel, le simple fait d'être de bonne extraction dans un comté donné est inutile. Mais toutes choses étant égales, personne ne doit penser que c'est un obstacle au succès que d'appartenir au Clan de Mégantic.

Ajouts

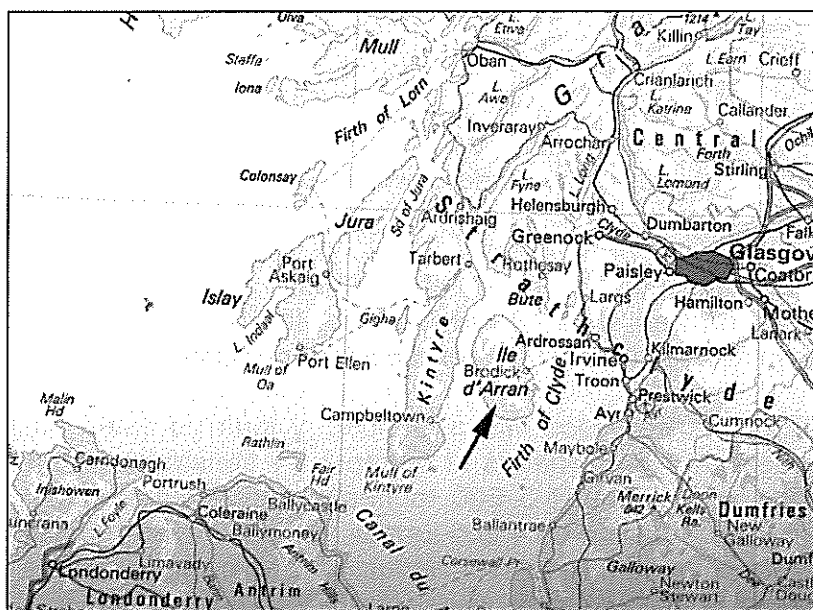
Arran

Cette île est située en Écosse dans le Firth of Clyde, qui forme une baie dans la mer d'Irlande. L'agglomération principale de l'île, dont le château est la résidence des ducs d'Hamilton, est *Brodick* (terme du vieux norrois signifiant « large baie ». Arran est reliée au reste de l'Écosse par un ferry.

Mesurant 480 km² de superficie, Arran possède de nombreuses falaises escarpées et de nombreuses plages surélevées. L'île est parfois appelée *L'Écosse en miniature* à cause de ses hautes et basses terres situées de part et d'autre de la faille *Highland Boundary Fault*. Il y a trois routes qui desservent l'île : la route de la côte qui fait le tour de l'île, la *String* (la ficelle) et la *Ross*. L'île compte 36 localités.

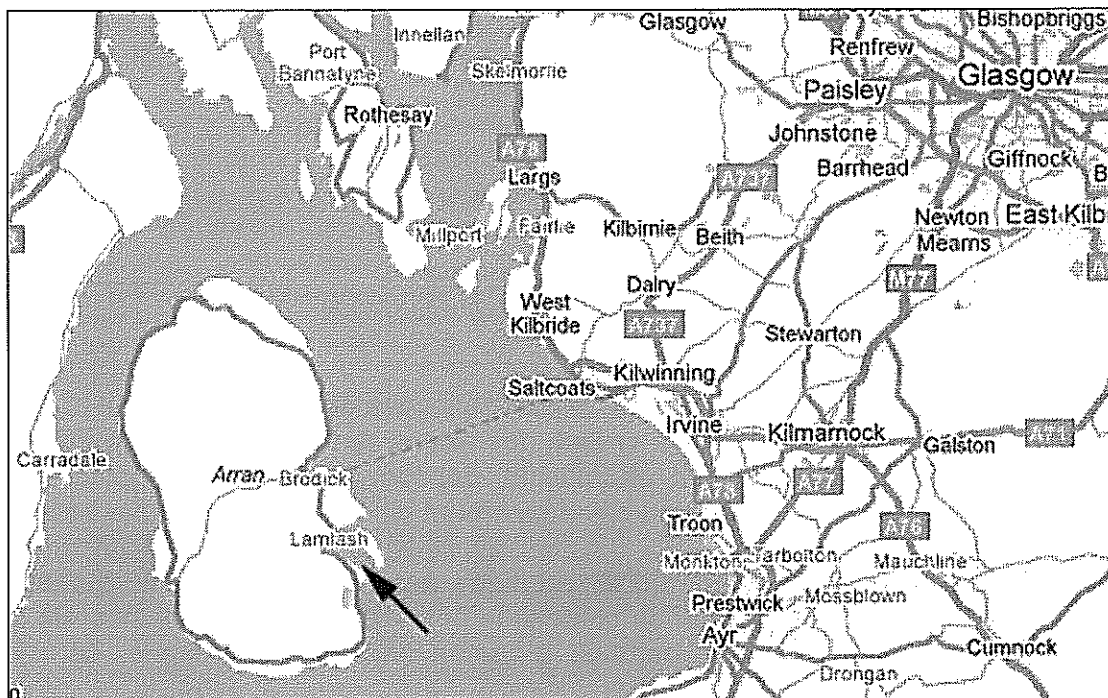
Arran possède de nombreux cercles de pierres levées et des menhirs qui datent du néolithique. Les habitants ont creusé des sillons dans la roche en y mêlant des algues et du sable, qui en pourrissant, ont formé un humus propice à la culture de la pomme de terre et au développement d'herbe grasse pour le bétail.

Ils ont également construit des murets de pierre à perte de vue dont le rôle était de limiter l'érosion par le vent et de contenir le bétail. Ils vivaient également de la pêche côtière. Les *curraghs*, barques à rames en toile goudronnée, sont le symbole des îles d'Arran.



Lamlash

C'est un long village installé au fond de la baie. De nos jours, vous y trouverez le *Mémorial aux Arran Clearances*. Il rappelle le départ de près de 300 familles entre 1750 et 1850, lors des Highland Clearances (les propriétaires fonciers chassèrent leurs fermiers pour élever des moutons).



Caledonia

Fils de John Wood et d'Élizabeth Household (Cameron), Charles Wood, architecte naval et constructeur de navires, est né le 27 mars 1790 à Port Glasgow en Écosse.

À la mort de leur père, Charles et son frère aîné John, poursuivirent la construction de navires, dont 18 vapeurs pour le transport de voyageurs sur la Clyde. Ils acquièrent rapidement une excellente réputation.

En août 1823, Charles Wood vint à Québec, y loua un vaste emplacement à l'extrémité ouest de l'Île d'Orléans et entreprit d'y construire un premier bateau « *le Columbus* » qui jaugeait 3 690 tonneaux. Le 28 juillet 1824, le nouveau navire, ayant une cargaison de 4 000 tonnes, fut lancé avec succès. Le projet de Charles Wood contribua à redresser l'industrie navale qui était dans le marasme depuis la guerre de 1812.

Selon la *Gazette de Québec*, le grand nombre de charpentiers et de manœuvres qui travaillaient pour Charles Wood avaient de bons gages. De plus, M. Wood, était un constructeur de navires aux talents remarquables qui avait une connaissance profonde des principes scientifiques de son art.

De 1834 à 1836, Charles Wood exploite avec un associé du nom de George Mills, à Bowling en Écosse sur la rive nord de la Clyde, une entreprise ayant pour nom « *Mills and Wood* ». Puis, en 1836, il reprit le chantier naval de James Lang à Dumbarton et y construisit le **Caledonia** pour la compagnie Cunard.

Charles Wood est décédé le 27 mai 1847 dans sa ville natale à Port Glasgow.

Chemin Craig

Le gouverneur du Bas-Canada, James Henry Craig, fit entreprendre la construction d'un chemin devant relier Québec et Boston aux États-Unis. Il voulait favoriser l'immigration anglophone dans les terres encore inhabitées et progressivement assimiler les francophones.

Le tracé du chemin fut réalisé par l'arpenteur Joseph Kilborne, aux frais du Chef des associés du Canton d'Irland, Joseph Frobisher. La direction des opérations de construction fut confiée au Major Robinson et l'on nomma le Quartier-Maître général J. Kempt inspecteur.

En août 1810, 180 militaires de la Garnison de Québec sont assignés pour défricher un chemin. En trois mois, un chemin d'environ 110 kilomètres de long, parsemé de 120 ponts, fut construit. De nombreux soldats et officiers furent payés en recevant des terres qui longeaient le chemin Craig.

En janvier 1811, le service de diligence fut établi entre Québec et Boston. La guerre de 1812 eut pour conséquence l'abandon du chemin Craig. Ce chemin pouvait servir de voie d'invasion par les Américains. En 1814, la route négligée devint impraticable en plusieurs endroits. Le gouvernement alloua des contrats pour les réparations et améliorations du chemin.

En 1829, selon l'analyse d'une commission gouvernementale, le chemin Craig est impraticable en raison des marécages, des débris d'arbres et des pentes abruptes qui parsèment son parcours.

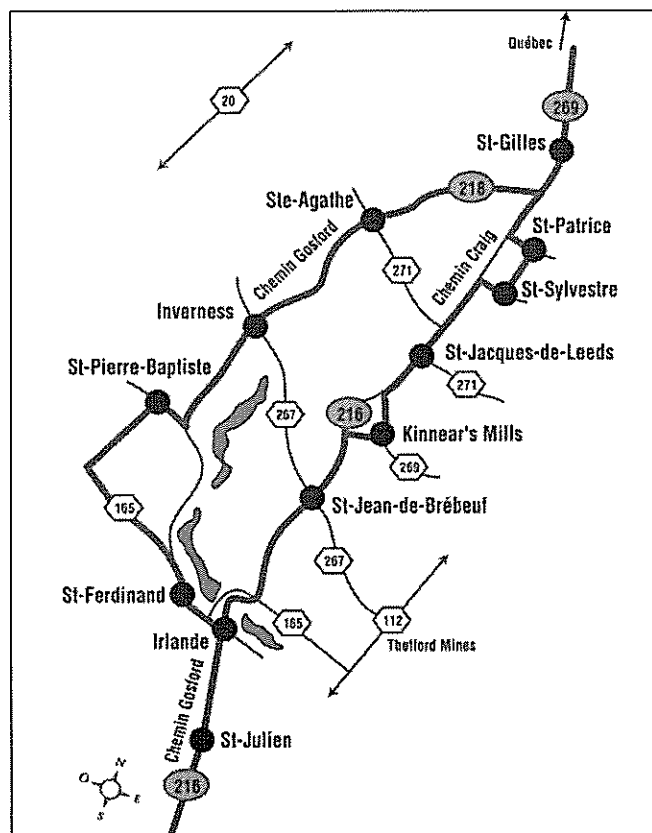
En 1837, quelques réparations furent entreprises. Le succès du chemin Craig fut des plus mitigés.

Chemin Gosford

En 1832, le gouverneur du Bas-Canada, Sir Archibald Acheson, comte de Gosford, reçut l'assentiment des membres de la Chambre d'assemblée pour la construction d'une nouvelle route ainsi que les fonds nécessaires pour cette entreprise.

Le tracé est modifié en contournant les zones les plus difficiles de l'ancien chemin Craig. La route passerait par le centre du canton d'Inverness et se dirigerait vers Maple Grove.

Le chemin sera inauguré en 1843.



Monument des Écossais d'Arran



Un monument fut érigé en 1919. Il indique aux pèlerins le lieu d'inhumation d'environ 70 personnes dont les tombes n'étaient marquées que par des croix de bois.

Monument des Écossais d'Arran.

Gwen Rawlings, The Pioneers of Inverness Township, Quebec, carte p.98

146494



Village d'Inverness

Source : Centre d'archives de la région de Thetford - Collection Héritage Kinnear's Mills



**Société de généalogie et d'histoire
de la région de Thetford Mines**